



FROM THE
PERSONAL LIBRARY OF
JAMES BUELL MUNN

1890 - 1967

BOSTON PUBLIC LIBRARY

~~Capitain Alogri~~
~~Havne de Grunkillo~~

Christopher Hansen

1815



L'EDUCATION PARFAITE.

C O N T E N A N T.

Les manières bienféantes aux
jeunes Gens de qualité, & des
Maximes, & des Réflexions
propres à avancer leur

FORTUNE.

Par Monsieur

L'ABBE' DE BELLEGARDE.



A A M S T E R D A M,

Aux dépens D'ESTIENNE ROGER, chez
qui l'on trouve un Assortiment général
de toute sorte de Musique.

M. D C C. X.

B J 1552. B34

170

Acc 78-423

(097)

U.S. DEPARTMENT OF JUSTICE
FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
WASHINGTON, D.C. 20535



L'EDUCATION PARFAITE.

L'Education merede des préjugés a tant de part à toutes nos actions, qu'on ne sauroit être trop attentif à ce qu'elle demande. Un jeune homme bien élevé se sent presque toute sa vie des soins qu'on a pris de lui ; son devoir lui plaît, & les difficultez qu'il rencontre dans les entreprises vertueuses qu'il entreprend, ne l'arrêtent que pour lui donner le temps de réfléchir aux moyens propres à les surmonter. Le but d'une excellente Education doit donc bien plus regarder les avantages de l'esprit que ceux du corps : Les avantages que l'Education peut procurer au corps ne peuvent être que la beauté, la décence & la santé ; mais les avantages qu'elle peut procurer à l'esprit sont des lumières

6 L' E D U C A T I O N

res capables de faire réüssir les entreprises qu'on peut former , & une modération propre à conserver les biens & les honneurs que la fortune ou nôtre mérite nous procure. C'est ce qui m'a entièrement déterminé à rassembler les divers conseils qu'on trouvera dans ce Livre , que je crois qui seront de quelque secours aux personnes , qui cherchent à instruire la jeunesse soumise à leur conduite ou qui leur appartient. Quoi que de tout ce qui concerne l'Education , l'article de plus grande conséquence soit les devoirs que la Religion nous prescrit , je ne prétens pas en parler autant que le sujet le mérite ; je laisse le soin à ceux qui gouvernent l'Enfance , de semer peu à peu dans l'ame de cette tendre jeunesse les principes de la Religion , & je recommande aux Pères ou à ceux qui s'intéressent au salut de ceux qu'ils élèvent la culture de cette semence précieuse. Mon Recueil comme je l'ai dit , s'étendra donc principalement à ce qui regarde l'esprit , & j'y rassemblerai des conseils , qui le remplissant de lumières & de diverses autres bonnes qualitez, le pourront rendre agréable & utile aux honnêtes gens , & en même temps propre à l'avancement & à la conservation de la fortune & des honneurs

neurs que le mérite peut procurer à un jeune homme , qui a ſeu ſe remplir l'eſprit de toutes ſortes de bonnes qualitez.

Que nôtre bonne & mauvaiſe-ſortune dépend de nôtre conduite.

IL me ſemble que l'Antiquité ne fut jamais moins raifonnable dans le culte de ſes Dieux , que lors qu'elle dreſſa des Autels à la Fortune. Que pouvoit-elle eſpérer d'une Divinité qui ne voyoit point ſes Sacrifices , qui n'entendoit point ſes prières , & qui ne faiſoit rien que par hazard ? Les plus ſages l'ont toujours appellée injuſte & légère : & lui ôtant le choix & le diſcernement , ont confeſſé que nous avions auſſi peu de raiſon de nous plaindre de ſes outrages , que de nous louer de ſes bienfaits. * Cependant elle a eu plus de Temples que les autres Dieux ; & comme ſon Empire s'étend ſur toutes les choſes du monde , la plus grande part des hommes ont été ſes adorateurs. Il eſt vrai que ce petit nombre de ſages de la Secte Stoïcienne ne l'a jamais connue que comme une capricieuſe, qui

ne

* Sed te nos fortuna deam facimus , coeloque locamus. *Juvenal.*

8 L'É D U C A T I O N

ne regnoit parmi nous que pour éprouver les forces de la Philosophie. Toutes les règles de la * Morale ont été faites pour s'en défendre, & pour apprendre aux hommes qu'elle peut bien renverser les plus puissans Etats du monde, sans troubler l'ame d'un Philosophe. Brutus toutefois qui suivoit cette Secte, reconnut son pouvoir en mourant, & publia que la vertu qu'il avoit tant aimée étoit impuissante contr'elle; il ne se prît qu'à son injustice des malheureux succès de ses grands desseins; & ne pouvant rien imputer à sa valeur qui avoit osé délivrer Rome de son Tyran, il l'accusa seule d'en avoir établi un autre pour lui succéder. Ces grands exemples étonnent tout le monde, parce qu'il paroissent extraordinaires, mais ils sont plus dignes de la considération des grands Princes que de la nôtre: nous faisons une si petite partie de l'Etat où nous vivons, qu'on nous estimeroit ridicules de nous en enbarasser l'esprit. † Nous y sommes comme dans un Batteau, dont le mou-

* Et si fractus illabatur orbis, Impavidum feriant ruinae. Efficacior est fortuna quam virtus, quam verum est illud quod moriens efflavit non in re sed in verbo tantum esse virtutem. *Flar.*

† Provehimur portu, terraque, urbesque recedunt.

mouvement nous emporte comme il lui plaît, & toutesfois nous ne laissons pas d'en avoir un qui nous est particulier; je veux dire qu'un chacun à ses desseins & sa conduite, & que ceux que cette Fortune n'a pas condamnez à vivre dans leurs maisons, pour étouffer le lustre de leurs bonnes qualitez, ne doivent pas désespérer de leurs affaires, pourvû qu'ils connoissent la nature de cette fabuleuse Déesse, à qui l'on attribué ce pouvoir si tyrannique sur les choses générales & particulières. Pour moi qui la considère comme dépouillée de toute Divinité, j'estime qu'elle l'est aussi de tout pouvoir; & quoi que cette proposition semble extraordinaire, je n'aurai pas grand' peine à prouver qu'elle est conforme à la raison.

Pour l'entendre il faut savoir, qu'entre les causes efficientes, les unes sont déterminées qui agissent nécessairement; les autres indéterminées & accidentelles, qui peuvent agir & n'agir pas, & qui ne produisent leurs effets que par la vertu de quelqu'autre. Les premières ont été apellées nécessaires, & les dernières fortuites ou casuelles. * De là sont venuës

A 5

dans

* *Define fata Deum flecti sperare precando. Virgil.*

dans l'imagination des hommes ces deux grandes Divinitez, dont l'une avoit pouvoir sur les Dieux même, & l'autre sur toutes les choses du monde, c'est à dire le Destin & la Fortune: De forte que je puis dire que la Fortune n'est autre chose qu'une rencontre d'accident qui se fait contre nôtre espérance, & contre la prévoyance de nôtre jugement. Or si c'est une cause seconde, il faut qu'elle dépende d'une première; & cette première étant absolument déterminée, * je conclus qu'il n'y a rien au monde de fortuit ni de casuel, puis qu'il ne se fait rien qui ne dépende d'une cause nécessaire & déterminée. Sur ce fondement accusons nôtre foiblesse, qui ne pouvant comprendre la cause des événemens, les appelle fortuits & casuels. C'est par là que les plus grands Esprits ont voulu excuser leur imprudence, que les grands Capitaines se sont consolez de la perte d'une bataille, & que les Historiographes décrivant les avantages des lieux qu'ils avoient choisis, le bel ordre de leur Armée, leurs retranchemens, leurs corps de réserve, & toutes les autres circonstances

* *Fata regunt orbem, certa stant omnia lege. Manil.*

tances qui manquent à l'expérience d'un homme de guerre, après avoir parlé de leurs grands exploits avec étonnement, accusent enfin leur mauvaise fortune des funestes succès que toute la prudence humaine n'auroit sçu éviter. Disons plutôt que nos connoissances sont bornées, que nous voyons bien foiblement dans l'obscurité des choses futures, que nôtre prudence a certains termes qu'elle ne sauroit jamais passer, & que comme elle a ses foiblesses naturelles, les choses du monde ont leurs ordinaires révolutions. Ce n'est pas qu'en détruisant les événemens fortuits, je prétende les rendre tellement nécessaires, qu'il faille bannir la prudence du commerce des hommes: ce seroit conclure avec absurdité, * si je disois qu'il faut attendre sans aucun soin tout ce qui nous doit arriver; au contraire j'estime que nous sommes artisans de nôtre propre fortune, & que souvent nôtre bonne & mauvaise conduite est la source de nôtre bien, ou de nôtre mal, sans en chercher de cause plus éloignée: Je dy même que les Esprits les plus éclairés qui semblent connoître les choses jusques dans leurs racines, ne voyent pas
 tou-

* Nullum nomen abest si sit prudentia. *Juvénal.*

toujours prospérer leurs affaires , parce
 qu'elles dépendent de plusieurs causes
 différentes , qu'il est impossible à la for-
 ce de nôtre jugement de pouvoir péné-
 trer. Et en effet , puis que nous ne con-
 noissons rien que par l'entremise de nos
 sens , & qu'ils nous trompent à toute heu-
 re , quel jugement pouvons-nous faire de
 ce qui nous doit arriver ? & quelles con-
 séquences tirerons-nous sur des principes
 toujours incertains ? Les Pyrrhoniens en
 avoient si mauvaise opinion , qu'ils en-
 seignoient que le sens humain étoit inca-
 pable de toute connoissance , que nos
 yeux n'étoient pas assurés de ce qu'ils vo-
 yotent , ni nos oreilles de ce qu'elles en-
 tendoient ; & que nôtre discours de rai-
 son , qui n'est formé que sur les images
 que les objets présentent à nos sens , n'é-
 toit qu'erreur & illusion. Il ne faut pas
 donc s'étonner si les événemens nous
 trompent , * puis que nous n'en avons
 point connu les causes ni les principes :
 mais aussi nous pouvons dire raisonna-
 blement , qu'encor que nos sens nous
 déçoivent quelquefois , l'expérience nous
 apprend qu'ils ne le font pas toujours ; &
 que

* Sensus verus est eorum quæ sunt ejus judicii.
Arist. in lib. de Sensu.

que les Esprits élevez au dessus des autres, se trouvant heureusement aidez d'une excellente disposition des organes, & d'un juste tempérament dans toutes les parties du corps qu'ils animant, ont des lumières plus éclatantes, & des connoissances plus distinctes que celles des autres hommes, & par consequent se trompent beaucoup moins dans leurs raisonnemens, & ne sont pas si sujets à ces accidens inopinez que les Anciens ont appellé Fortune.

* Ce fut à mon avis ce qui fit dire au Poëte, que ceux-là sont heureux qui connoissent les causes des choses; & en effet connoître les causes, c'est savoir leurs natures, leurs principes, & leurs mouvemens, d'où dépendent les événemens qui peuvent établir nôtre bien ou nôtre mal. J'avouë avec lui que cette félicité seroit incomparable; mais elle n'est qu'en idée, & doit être plutôt l'objet de nos desirs que de nos espérances. Aussi n'ai-je pas dessein de peindre un homme incapable d'erreur, je sai qu'il n'en fut jamais; & si j'avois cette imagination, je tomberois moi-même dans le défaut dont je voudrois garantir les autres, † il me suffira

* *Fœlix qui potuit rerum cognoscere causas.*

† *Misce stultitiam consiliis brevem.*

suffira d'en représenter un moins foible qu'à l'ordinaire, qui par sa propre expérience nous puisse donner quelques preceptes pour établir le bonheur de nôtre vie, sans nous rendre absolument dépendans du caprice de cette Fortune, à qui les Sages ne veulent rien devoir.

Que les Gens de Qualité doivent chercher leur fortune à la Cour.

CHacun court après l'honneur & le bien ; ce sont les deux grandes rouës qui font mouvoir tout le monde, ce sont les deux sources de nos inquiétudes, ce sont les deux feux folets qui nous égarent si souvent dans nos entreprises. * Nous nous proposons cet honneur & ce bien, comme la fin & le terme de nos espérances ; nous nous engageons dans leur poursuite avec toute l'ardeur dont nous sommes capables ; & nous ne prenons pas garde que les moyens d'arriver à nôtre fin, sont pleins de peines & d'incertitudes, qu'ils sont les maîtres de tous les momens de nôtre vie, & que nous l'avons passée avec chagrin, quand

* Id movet semper quod appetendum est. *Arist. lib. de Anima.*

quand nous commençons à jouir du fruit de nos travaux. Il y a deux causes de ce désordre ; l'une est , que nous entreprenons trop ; l'autre , que nous entreprenons mal.

Le premier défaut regarde certains Esprits à qui la présomption ôte le jugement , qui se sont formez une fausse idée de leurs propres mérites , & qui comme des Ixions n'embrassent jamais que des nuées. J'estime que cette sorte de gens seroit plus propre à la suite d'un grand parti de petites Maisons , qu'à la Cour de nos Rois : Aussi n'ai-je pas dessein ni de les reprendre , ni de les redresser ; je n'en veux qu'à ceux qui n'ont point de desseins au dessus de leurs forces , & qui se trompent plutôt dans le choix des moyens qui les peuvent conduire , que de la fin qui les doit arrêter.

Jamais question ne fut si souvent débattue que celle du souverain bien. Les Stoïciens n'en connoissoient point d'autre que la tranquillité de l'âme ; mais il semble qu'il seroit impossible de l'y trouver , à moins que de lui ôter l'usage des passions. Les Epicuriens que tout le monde pille , & qu'on n'entend pas assez , le mettoient dans la volupté. Pour moi je trouve cette opinion si conforme à la nature

nature de l'ame & du corps, qu'il est malaisé de la rejeter quand elle est bien entendüe; je dis même qu'elle n'a rien qui choque les principes de la Religion; car qui peut nier qu'un homme aussi dévot que les plus grands Saints l'ont été, n'ait un extrême plaisir de penser à Dieu, lors que l'ardeur de son zèle le détache des choses du monde; & qui est ce qui ne fait pas que les plus austères * Anachoretés ont trouvé plus de roses que d'épines dans leurs Désert; Il est certain que nôtre bien & nôtre mal dépend de nôtre opinion, & qu'à nôtre égard les choses sont telles que nous voulons qu'elle soient. Un homme né pour les Lettres, aime ses Livres & son Cabinet; un Chasseur veut être à la campagne; un homme de guerre fait consister ses plaisirs à commander ses Troupes, & un Marchand à jouir de la paix & du repos. † L'excès du vin est un supplice à un homme sobre, & un souverain plaisir à un yvrogne. Je pourrois faire une induction infinie pour prouver cette opinion; mais il me suffit de dire avec le Philosophe que le bien & le plaisir sont l'objet de

* Opinionem fides sequitur. *Arist. lib. de anima.*

† Trahit sua quemque voluptas. *Virgil.*

de nôtre félicité. Ce que je dis est purement naturel à l'ame , & j'avoté toutefois que l'incertitude de nôs sens lui fait souvent faire de mauvais choix. * La prodigalité de Marc-Antoine me semble aussi injuste , que la frugalité du vieux Caton déraisonnable ; & je trouve Crœsus aussi malhabile homme dans la possession de ses trésors , que Diogenes ridicule dans son tonneau. Le bien est nécessaire à la vie , & comme tel nous le pouvons rechercher sans excès ; au contraire la pauvreté est la mere des incommoditez ; l'ennemie des actions généreuses que la liberalité produit , & comme telle nous la pouvons éviter. Je parle de cette pauvreté honteuse , qui nous ôte les moyens de nous produire , nous abaisse le cœur , † étouffe nos bonnes qualitez dans la presse de la canaille , & détruisant en nous les avantages de la Nature , nous empêche de nous élever à la vertu : Je sai bien qu'il y a une pauvreté volontaire & Evangélique , qui ayant Dieu pour objet , ne peut compatir qu'avec les choses Divines ; mais

enco-

* Nullus porro fœlix est qui se judice fœlix non est.

† Haud facile emergunt quorum virtutibus obstat res angusta domi. *Juvenal.*

encore ces ames parfaites que nous admirons hors du monde, & qui ne possèdent rien en particulier, ne se defendent-elles pas de jouir du revenu de leurs maisons en communauté. Leurs Temples & leurs bâtimens ne cèdent rien à la beauté des Palais de nos Princes; & lorsqu'ils renoncent à la propriété des choses, ils s'en réservent l'usufruit. Dieu nous a donné la vie; mais comme la Nature en est la seconde cause, elle y attache des incommoditez, que nous sommes obligez de surmonter pour nôtre conservation; son imperfection s'est communiquée à nôtre être; la faim & la soif sont deux maladies mortelles, nous les guérissions avec plaisir par les alimens qui en sont les remèdes; le froid est ennemi de nôtre chaleur naturelle, nos habits nous en défendent, & nos maisons nous mettent à couvert des injures du temps. On me dira que les Sauvages vivent aussi long-temps que nous, * & peut-être plus heureusement, sans s'embarasser de tant de choses, dont l'acquisition nous sont aussi peu nécessaires qu'à eux; je l'avouë, & ne les blâme point.

* Omnia contemnes quibus solutus corpore non indigebis. *Diodorus.*

point. Si j'étois Sauvage comme eux, je trouverois qu'ils auroient encore plus de raison, mais ce seroit être insensé, de vivre en Sauvage avec des gens qui ne le sont pas. Je me trouverois moi-même fort extravagant, si je marchois nud avec ceux qui vont habillez; & personne aujourd'hui n'estimerait Diogenes Philosophe, s'il en usoit comme il faisoit autrefois en plein marché. Nous n'avons pas fait les Loix ni les Coûtures; aussi n'avons-nous pas droit de les reformer: Chacun en particulier a son sens & sa conduite, & chaque Nation a aussi ses usages qui lui sont propres; c'est à nous à suivre ceux de notre pais; * & il est plus raisonnable de nous accommoder à plusieurs, que si plusieurs s'accommodoient à nous. Il n'est pas défendu aux Sages d'avoir des opinions differentes de celles du vulgaire, pourvû qu'ils ne se dispensent point de suivre les Coûtures générales. Un Ancien disoit qu'il se prêtoit au public, & se donnoit à soi-même. Les Sauvages ont l'usage de la raison comme nous: aussi peuvent-ils avoir leur Politique particuliere, & je ne m'é-

ton-

* Sapiens non conturbabit publicos mores, nec populum in se novitate vitæ converteret. Seneca.

tonne pas qu'elle leur parfuade que leur genre de vie est heureux , puis qu'ils n'en connoissent point d'autre. La pauvreté leur plaît , & à nous les richesses ; leur bonheur est de s'en passer , le nôtre est de nous en servir , & peut-être avoûs-nous également raison. Pour moi je me laisse emporter au sentiment général du vulgaire , qui estime heureux ceux qui naissent avec du bien , & qui tirent leur origine d'une Maison de qualité : pour peu qu'ils aient de disposition à devenir honnêtes gens , ils trouvent toujours des guides pour les acheminer ; leur nom leur fait ouvrir le Cabinet des Rois , leur vertu se produit toute seule ; ils font avec facilité , ce qu'un pauvre Gentilhomme ne sauroit faire qu'avec une extrême peine ; * & quand même ils manqueroient d'esprit , leur naissance fait qu'on les respecte , & leurs richesses qu'on les suit. Ce sont des Veaux d'or que le vulgaire adore ; s'ils ne sont pas nez pour la vertu , au moins sont-ils en état de faire du bien à ceux qui la possèdent ; & ne la pouvant avoir en eux-mêmes , il dépend d'eux de la pren-

* *Corona sapientum divitiæ eorum , facultas stultorum imprudentia. Salom.*

prendre à leur suite. On voit rarement à la Cour un homme de qualité qui a du mérite & du bien, privé des grands honneurs & des grands emplois. La Fortune, toute malicieuse qu'elle est, ne s'oppose guère à son avancement, quand il a de quoi plaire aux Puissances souveraines. Je sais bien qu'il faut de grandes qualitez pour cela; mais je ne prétens pas ici de former un honnête homme, je suppose qu'il l'est déjà, & qu'il n'a besoin que de conduite pour arriver à sa fin; je veux seulement montrer que le bien & la qualité servent infiniment à nous rendre vertueux & à nous faire acquérir les honneurs de la portée d'un Gentilhomme: Si l'on m'objecte que les richesses peuvent nuire, je réponds que si l'on prend la chose du bon biais, la corruption vient de nous, & non pas d'elles; elles sont bonnes d'elles-mêmes, & rien ne nous corrompt que le mauvais usage que nous en faisons. Le Panegyrique de la pauvreté qu'on trouve en tant de lieux dans les Ecrits des Anciens Philosophes, est un paradoxe plus propre à exercer la vivacité de leur esprit, qu'à nous persuader ce qu'ils entreprennent. Platon & Aristote ont philosophé fort à leur aise: ils étoient des plus considéra-

bles

22 L' E D U C A T I O N

bles hommes de la Grece, & pour leur naissance, & pour leurs emplois. Seneque en dit des merveilles au milieu d'une extrême abondance: & quoi qu'ils nous exagere souvent la moderation de son esprit, il ne mourut pas sans soupçon de s'être voulu élever jusqu'au Trône de son Maître & de son Bienfaiteur. Sans doute un Gentilhomme né riche & de bonne Maison, n'a pas droit de se plaindre de la Fortune; s'il demeure dans son Village, elle n'est pas obligée de l'y aller chercher. Il faut qu'il se produise à la Cour de nos Rois; c'est là qu'il peut espérer de s'élever au dessus des autres, pourvû qu'il connoisse deux choses; la première est l'inclination & l'humeur de son Maître, & la seconde est la sienne propre, & la disposition de son naturel.

Deux voyes qui conduisent à la Fortune.

IL y a deux voyes qui menent à la Fortune, l'une est de suivre la Guerre, & l'autre de s'attacher à la Personne du Prince. Il est certain que les services qu'un Gentilhomme rend à la guerre, méritent infiniment au delà des autres; mais les Rois sont des hommes comme nous, ils agissent suivant les mouvemens de

de nôtre nature , & nous voyons tous les jours qu'ils donnent plutôt leurs faveurs & leurs caresses à des gens qui leur plaisent , qu'à ceux qui les servent utilement. Nous en avons vû s'élever à la dignité de Connétable , pour avoir dressé des Pies à voler des Moyneaux ; d'autres devenir Ducs & Pairs au sortir de Page ; & dans un temps plus éloigné , ceux qui ménageoient adroittement la conquête d'un Pucelage, se faisoient souvent grands Seigneurs. J'ai dit qu'un Gentilhomme qui veut s'élever dans la Cour doit connoître la disposition de son naturel , parce qu'il est impossible qu'il donne du plaisir à son Maître , s'il n'en prend lui-même à ce qu'il fait. * Celui qui n'aime point la Chasse seroit ridicule de chercher son avancement dans la Vennerie ou dans la Fauconnerie. Nous faisons de mauvaise grace tout ce que nous n'aimons point , d'autant que nôtre âme ne s'applique jamais qu'aux objets qui lui plaisent , & nous ne devons pas penser de nous rendre agréables quand nous faisons les choses sans inclination. Il n'y a ni étude , ni discours de raison qui puisse

se

* Stultitia est ducere venatum invitos canes.
Plaut.

se corriger ce défaut, nous ne sommes pas maîtres de ces mouvemens que la Nature nous inspire; & quelque peine que nous prenions à les surmonter, notre chagrin s'échape quelquefois & trouble toute notre complaisance. Je puis dire de la Guerre ce que j'ai dit de la Chasse; il faut se sentir du cœur pour mépriser les périls, de la force pour résister aux fatigues de l'Armée, & de l'ambition pour aspirer aux grands emplois; sans cela l'on ne doit rien attendre de ce pénible exercice. Cette voye est sans doute la plus honorable; car outre le bien qu'on y acquiert, on a encore le plaisir de voir ses vertus suivies d'une réputation avantageuse, & d'une gloire qui ne meurt jamais dans la mémoire des hommes: Mais aussi faut-il demeurer d'accord, qu'elle est pleine d'un nombre infini de difficultez, & que parmi ceux qui aspirent à la qualité de Maréchal de France, beaucoup demeurent en chemin. Ce seroit peu de chose s'il ne s'y rencontroit point d'autres obstacles que les hazards. Un homme n'est pas à plaindre quand il meurt dans sa profession; la même fin qui borne sa vie, termine aussi ses desseins, ses espérances & sa fortune: J'y trouve deux choses plus incommodes;

modes ; * la première est que son avancement dépend des heureux succès de ses combats , que toute la prudence humaine ne sauroit rendre certains ; l'autre que ses services ont besoin d'un Protecteur puissant dans le Cabinet , sans lequel rarement on lui fait la justice qu'il a méritée. Il est vrai que ces deux difficultés sont malaisées à surmonter , & qu'elles rendent le chemin de la guerre qui conduit aux grands honneurs , fort incertain ; car enfin les récompenses sont en la main du Souverain. S'il aime la guerre, il s'attribuë volontiers les heureux succès de ses armes qu'il commande d'ordinaire en personne ; & s'il lui en arrive de mauvais , les Officiers de son Armée ont bien de la peine de se sauver de sa colére , ou du moins de sa médifance. Que s'il est né pour les plaisirs plutôt que pour les affaires , il ne voit presque rien que par les yeux de son Favori , qui lui peint les actions d'un chacun de la couleur qu'il lui plaît. Comme il laisse à son Conseil toute l'autorité , il faut absolument se rendre esclave de ses Ministres. C'est en cela qu'un

Gen-

* Victique resurgunt , quosque minus credas succubuisse , cadunt,

Gentilhomme doit employer sa Politique; & s'il travaille sur un autre fondement il a souvent pour toute recompense de ses belles actions , un bras de fer , ou une jambe de bois. Je parle ici de ceux qui ont pour objet les grandes dignitez. Je sai qu'il y en a beaucoup qui ne vont à la guerre que pour acquerir de l'estime , & faire voir qu'ils sont gens de cœur , c'est une nécessité qui semble jointe à la qualité d'un Gentilhomme; & sans mentir il lui seroit honteux de n'avoir fait aucun exercice des armes , puis qu'elles sont sa véritable profession. Je dis de plus qu'il doit faire quelque beau coup de sa main pour établir sa réputation. * Ce n'est pas assez de n'avoir jamais fait de lâcheté. Le monde croit nous obliger beaucoup quand il parle bien des vertus que nous avons fait paroître , sans faire des Almanachs à nôtre avantage. Ceux-là n'ont besoin que de bien faire; & comme ils regardent leurs Maisons pour retraite , ils ne doivent pas se tourmenter des Ministres ni de la Cour. Aussi n'est-il pas nécessaire qu'ils passent leur vie dans cet exercice , il suffit qu'ils y aient planté la Foi ; & n'ayant prétendu au-

tre

* Sed nos in vitium credula turba sumus. *Ovid.*

tre avantage que celui qu'ils y ont acquis d'être estimez gens de cœur, ils ont raison d'en jouir dans leur famille, avec le plaisir que leur apporte la société de leurs Amis, & l'occupation d'une honnête œconomie.

*La voye la plus courte, est d'entrer dans
les plaisirs du Prince.*

L'Autre voye de s'avancer auprès du Prince, est de contribuer à ses divertissemens; celle-ci est bien la plus douce & la plus infailible; le secret est de se rendre agréable, d'avoir de la complaisance & de l'assiduité, d'être adroit aux exercices qui sont sa passion, avec cette discretion qu'il lui faut souvent faciliter les voyes de remporter tout l'avantage, & ne contester jamais rien opiniâtrement avec lui. Il est même de la prudence d'un Courtisan de se laisser quelquefois perdre au jeu, pour mettre son Maître en belle humeur; car enfin les Princes sont tellement nez pour commander, qu'ils ne peuvent rien souffrir qui les surmonte sans quelque espèce de chagrin. Ces observations sont encor plus nécessaires dans la conversation. Elle doit toujours être respectueuse; &

s'il y a lieu de contester, que ce soit avec des termes qui proposent nôtre opinion, mais non pas qui l'établissent. * Les plus belles choses perdent leur lustre & leur salut quand on les dit mal à propos, & l'on ne persuade que malaisément en parlant avec trop d'empire. Il n'y a point d'action si ordinaire dans la vie, & pas une ne mérite tant nôtre circonspection. Tout le monde est satisfait de son propre sens, & c'est ce qui nous fait porter si impatiemment contre ceux qui présument en avoir plus que nous. En effet il n'est rien de si importun que de prêter les oreilles à des gens qui ont tout vû, qui savent tout, & qui ont tout fait. Jamais un honnête homme ne doit faire sa propre histoire; celui qui ne s'en peut empêcher, passe d'ordinaire pour ridicule & pour menteur. † Si nous avons fait de bonnes actions, ce n'est pas à nous à les publier. On est toujours importun Orateur quand on fait son propre Panegyrique. Je ne conseillerai pas de flatter le Prince, la flatterie à quelque chose de trop bas pour un homme d'honneur; mais j'approuve fort

* *Quid melius linguâ; linguâ quid pejus eadem.*

† *Laus in ore proprio sordescit. Proverb.*

fort qu'on lui die quelque chose d'obligant , & qu'on le louë de celle qu'il aime le mieux , & qu'il pense bien savoir. En ceci l'air & l'action servent infiniment à nous insinuer dans ses bonnes graces. Le respect que nous lui devons mérite bien que nous laissions nôtre mauvaise humeur à la maison. Il y a je ne sai quels esprits dans les yeux , qui impriment leurs qualitez à ceux qui nous regardent. Si nous sommes chagrins , nous inspirons la mélancolie : & si nous sommes gais , il semble que nous réjouissons ceux qui conversent avec nous. * Les Anciens étoient si persuadés de la force de ces rayons , qu'ils ne souffroient pas que les vieilles & laides femmes aprochassent de leurs enfans. Et Bacon assure qu'un Amant passionné avance fort ses affaires , lors qu'il peut fixement regarder les yeux de sa Maîtresse ; parce , dit-il , qu'il part des esprits enflamez de ses yeux , qui étant envoyez à d'autres yeux , leur communiquent cet invifible poison qui s'épand dans le sang arterial , & se porte jusqu'au cœur. † Ceci se peut prouver

par

* *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat annos.*
Virgil.

† *Oculi sunt in amore duces.* *Ovid.*

par un effet connu de tout le monde. On a de la peine des'empêcher de pleurer avec ceux qui pleurent ; & l'on ne sauroit regarder fixement des yeux rouges & chassieux , * sans en ressentir quelque douleur , ou du moins quelque altération ; l'un & l'autre effet ne peut être causé que par l'émission des rayons. Et s'il est vrai que des yeux qui nous regardent avec colére , nous inspirent de la haine , pourquoi ne conclurai-je pas qu'ils peuvent inspirer de l'amour , s'ils nous regardent avec amour ?

Il est des hommes que la Nature a rendus aimables. Ceux-là sont heureux , qui n'ont qu'à la laisser agir avec liberté. Mais si elle nous a fait chagrins , corrigeons ses imperfections par de bonnes habitudes. † A force de nous tenir en garde contre les défauts qui nous dominent , nous les pouvons vaincre. Socrate demeura d'accord avec celui qui jugeoit de ses mœurs par sa physionomie , qu'il étoit né débauché , mais que les règles de la Philosophie l'avoient rendu vertueux. Sur tout que le Courtisan

essaye

* Dum spectant oculi læsos, læduntur & ipsi,
Multaque corporibus, transitione nocent. *Ovid.*
Amor. l. 2.

† Sæpè tacens odii semina vultus habet. *Ovid.*

essaye de persuader à son Maître, qu'il aime mieux sa personne que sa dignité. Quinte-Curse dit de deux grands Favoris, Craterus & Ephæstion, que l'un aimoit le Roi, & l'autre aimoit Alexandre. L'amour qu'on a pour nous est un panneau où tout le monde se prend; & quand même un homme n'auroit point de qualitez recommandables, si par sa constance & son assiduité il nous oblige de croire qu'il est à nous, difficilement lui pouvons nous dénier notre tendresse: * Il n'est pas jusqu'aux bêtes qui ne nous y forcent. J'ai vû un Mâtin faire fortune en Hollande. Ce pauvre Chien démêla le feu Prince d'Orange parmi toute son Armée auprès de Mastricht; quoi que les Gardes lui donnaient des coups de bâton, il retournoit toujours à la porte de sa Tente; & lors qu'il en sortoit, cet animal sautoit de joye, & s'aprochoit de lui: Enfin le Prince, au lieu d'en être importuné, jugea son amitié digne de reconnaissance; il le caressa, le mit entre les mains d'un Valet pour en avoir soin, & depuis le souffrit toujours à sa Chambre au pied de son lit. Il faut pourtant pren-

* Si vis amariama.

prendre garde de devenir importun à force de faire l'affectionné. Le souverain point de la prudence est de bien prendre son temps. Mais sur tout qu'un Gentilhomme qui est aux bonnes grâces de son Maître, ne fasse jamais l'entendu, en témoignant savoir les choses que le Prince veut tenir cachées. Il n'y a rien qui excite si-tôt nôtre haine & nôtre aversion. Personne ne peut souffrir qu'on fouille dans son secret, sans son consentement. La confiance est incompatible avec la contrainte, d'autant que nôtre ame est née libre; & comme elle n'a que la seule disposition de sa volonté qui soit réellement à elle indépendante de toute puissance étrangère, elle est jalouse de son secret, & ne veut point être forcée par l'indiscretion de ses Amis. Aussi est-il de la bienséance de ne s'aprocher point de ceux qui lisent des Lettres, ou qui s'entretiennent en particulier. Il en prit mal à un Gentilhomme du Duc d'Anjou; ce Duc lui avoit déclaré confidemment le dessein que le Roi Charles IX. faisoit d'exterminer les Huguenots au jour S. Barthélemi. Ce Gentilhomme causant en particulier avec le Roi, s'échapa de lui parler de ce secret. Le Roi fort surpris

pris de se voir découvert , - dissimula sa colére ; * & pensant que la Reine sa Mere dût avoir commis cette légèreté , il lui reprocha son inconfidération ; mais elle s'en étant excusée , & tous les deux ayans conclu qu'elle venoit du Duc d'Anjou , le Roi fit faire une querelle d'Allemand à ce Gentilhomme , qui se trouva tué à la Chasse , estimant qu'il n'y avoit point d'autre voye que celle-là pour assûrer un secret de si grande importance que le Duc avoit inconfidérément révélé. J'ai connu un homme pour qui le Cardinal de Richelieu avoit pris de l'amitié , & qu'il commençoit d'employer à des choses importantes : Un jour le Cardinal rentrant de son Parc dans sa Chambre , sur la table de laquelle il avoit laissé des papiers , surprit ce jeune garçon qui en lisoit quelqu'un. Le Cardinal ne lui parla que des yeux ; & l'ayant fièrement regardé , il les referra lui-même , & deux jours après il fit commander à ce mal-avisé Courtisan de se retirer en sa Maison ; & depuis ne s'en voulut jamais servir.

* Davila.

*Qu'il est dangereux de se mêler des Amours
de son Maître.*

UN autre pas bien glissant , est de se mêler des amourettes de son Maître. La confiance en est quelquefois bien dangereuse ; quoi qu'elle semble être une marque particulière de son estime & de son amitié , il y a une certaine médiocrité à tenir , * qui a besoin d'une prudence & d'une circonspection raffinée au dernier point. Il est bien malaisé de satisfaire l'Amant & la Maîtresse ; & j'estime qu'il n'y a pas moins de danger d'être bien avec elle , que d'y être mal. Ses bonnes grâces ne manquent guère à produire de la jalousie , & cette passion est capable de porter l'esprit le plus modéré dans des excès qui vont jusques à la vie de ses plus chers Amis. Il s'en fallut peu qu'un Prince de nôtre temps ne fit jeter un homme de condition par les fenêtres de son Palais. L'ordre qu'il en avoit donné aux siens auroit été exécuté , si un des Amis de cette malheureuse victime n'eut accouru le voyant en-

* *Incedis per ignes suppositos cineri doloso.*
Horat.

entrer dans la Cour , pour l'empêcher de monter à la Salle où l'on l'attendoit. Ceux qui ont expérimenté cette passion ; savent avec quelle tyrannie elle regne dans le cœur d'un Amant. C'est une fureur qui ne souffre que la seule vengeance dans les esprits qu'elle transporte ; & comme elle est incapable de conseil & de raison , il la faut craindre , & éviter toutes les occasions qui la peuvent faire naître. * Que si le Courtisan manque de complaisance pour cette Maîtresse , où qu'elle ait par malheur de l'aversion pour lui , elle lui rendra de mauvais offices , qui tôt ou tard lui enleveront l'amitié que son Maître lui portoit. Ces deux mauvaises rencontres se peuvent éviter avec un peu de discrétion : Sur tout qu'il s'empêche de se brûler à la chandelle , qu'il ait pour elle de la déférence & de la civilité , qu'il paroisse affectionné à ses intérêts , sans toutesfois aucun véritable engagement ; qu'il ne lui parle que de la passion & des bonnes qualitez de son Amant ; & s'il arrive que le Prince l'en entretienne , qu'il ne lui louë sa Maîtresse qu'avec bien de la retenue , & avec des termes qui flattent

un

* Notumque furens quid foemina possit. *Virgil.*

un peu son amour ; mais qui ne fassent point soupçonner qu'il en ait pour elle. S'il ménage bien sa conduite en cela comme en toute autre chose, il se fait un beau chemin dans les bonnes grâces de son Maître , parce qu'il lui donne des marques de son respect, de son affection & de sa suffisance, qui l'obligent à lui ouvrir son cœur, & à le faire dépositaire de ses plus importants secrets. C'est pour lors qu'il peut tout espérer, & que le Prince s'étant ainsi engagé, ne se peut dispenser de lui donner les grands honneurs de sa Maison & de l'Etat.

Quand il aura atteint ce point, il pourra se dire heureux. La Cour a cela de propre, qu'elle ne se lasse point de faire du bien, quand elle a une fois commencé ; Son premier bienfait attire le second, & enfin elle ne se contente pas de nous combler de biens, mais elle nous met en main le pouvoir d'en faire à nos Amis.

*Que la grande Fortune aveugle souvent
le Favori.*

* C'Est ici que le Courtisan doit ramasser toutes les forces de son jugement. La grande prospérité a souvent démonté la cervelle de plusieurs, qu'une fortune médiocre auroit rendus sages. La joye de se voir caressé du Prince, & adoré de toute sa Cour, empoisonne d'ordinaire son ame d'une présomption aussi insupportable aux autres, qu'elle est injuste à son égard. Elle lui fait trouver de la douceur à devenir le Maître de ceux qui étoient auparavant ses égaux, & le rend semblable à l'Ane de la Fable qui portoit la Déesse sur son dos, & qui prenoit pour lui l'encens qu'on brûloit devant elle. Mais il doit considérer qu'il est assis sur une Pyramide, † qu'il n'a qu'un point qui le soutient; que tous ses Amis qui remplissent son Antichambre, & ceux mêmes qu'il reçoit dans son Cabinet, sont de foibles apuis
à

* Rarus enim sensus in illa fortuna. Magnæ virtutis est cum foelicitate luctari; magnæ foelicitatis est, à foelicitate non vinci. *Aug. de verb. Domini.*

† Cùm fueris foelix, multos numerabis amicos, Tempora si fuerint nubila solus eris. *Ovid.*

à son établissement; que ceux qui le suivent avec tant d'empressement pendant sa faveur, sont tous prêts à le quitter s'il tombe en disgrâce; que ces Courtisans affamez ne cherchent que leur intérêt particulier par sa faveur, & qu'étant au dessus d'eux, d'une extrême distance, il n'en doit plus attendre une véritable & sincère amitié, le propre de laquelle est d'unir les choses qui ont quelque rapport ou quelque égalité. Son élévation ressemble à ces grands arbres, qui faisant beaucoup d'ombre, empêchent les jeunes plantes de croître; elle donne du dépit aux plus grands de l'Etat, & met les égaux au desespoir. La faveur du Prince est l'unique apui de son bonheur. Mais qui peut s'estimer ferme sur un fondement si incertain? Les Princes sont hommes comme nous; & s'en est-il jamais trouvé un seul toujours égal, & toujours voulant une même chose? Il est impossible qu'il en soit, à moins que d'arrêter les mouvemens de la Nature; elle agit sans cesse sur les matières qui lui sont sujettes, & cette action conclut nécessairement son instabilité. Les plaisirs & les souhaits des enfans n'ont point de rapport à ceux de l'adolescence; ceux des jeunes gens sont diffé-

différens de l'âge de quarante ans ; & ces derniers ne peuvent compatir avec ceux de la vieillesse. Il n'est point d'esprit si réglé qui ne change quelquefois de conduite ; & ceux qui prennent garde de près à leur tempérament , demeurent d'accord qu'ils ne se trouvent pas de même humeur avant leur dîner qu'après le repas. Alexandre aimoit chèrement son Favori Clythus ; il ne laissa pas de le tuer de sa main , après avoir trop beu. La plus grande fortune du monde dépend d'un son & d'une vapeur ; il ne faut qu'une médifance adroitement insinuée dans l'esprit d'un Prince , pour renverser ce grand bâtiment qu'il regarde comme l'ouvrage de ses mains ; il ne faut qu'une vapeur envoyée des hypochondres au cerveau , pour troubler toutes les espèces de son imagination , & lui faire haïr ce qu'il avoit auparavant aimé. Ce que je dis vient de cette cause générale de nôtre nature , * que le Philosophe appelle le principe de mouvement & de repos. Nos plaisirs même ne sont plaisirs que parce qu'ils changent , & qu'ils succèdent les uns aux autres. Chiron s'ennuya d'être le Dieu
des

* Natura est principium motûs & quietis. *Arist*

des Poètes, à cause qu'on lui sacrifioit toujours d'une même sorte; & Policrates se plaignoit, de ce qu'il étoit trop long-temps heureux. Ceux qui sont sujets aux passions violentes ne demeurent pas long-temps dans une même assiette, ils ont d'ordinaire autant de facilité à haïr qu'à aimer. Le temps efface de nôtre esprit les images que nos sens lui avoient présentées pour former nos raisonnemens & nos passions, il n'est point d'affliction qu'il ne guérissè, il n'est point de haine qu'il n'efface, ni guère d'amitié qu'une longue habitude ne rende à la fin importune. Elle ressemble aux flambeaux, la cire est cause que le feu s'y attache, mais la même flamme s'évanouit après avoir consommé sa matière. La conversation lie les amitez, & la même aussi les dissout. * On se lasse les uns des autres, & cet axiome est vrai en tous sujets, que la coûtume ôte la passion.

De ceci je tire une conséquence que le Courtisan doit regarder son assiette, comme très-incertaine de sa nature, & mettre en usage toutes les règles de la prudence pour s'y soutenir. C'est en ce-
la

* Ab assuetis non fit passio. *Arist.*

la que les Sages sont moins sujets aux accidens qui portent le nom de Fortune, parce qu'ayant pénétré dans la cause des choses, ils préviennent leurs effets par la conduite qu'ils y apportent.

Exemple d'un Sage Favori.

A Mon avis les Exemples servent beaucoup, quand ils sont joints aux maximes de la raison & de la Politique. Le Maréchal de Rhetz en peut servir, à qui saura comme il usa de sa fortune & des bonnes grâces du Roi son Maître. Ce sage Courtisan eût toujours l'adresse de plaire à tout le monde; après qu'il se fut rendu utile à soi-même, il prit plaisir de l'être à ses Amis, mais lors qu'il demandoit quelque grâce pour eux, il supplioit le Roi de la faire en personne, afin que ceux qui la recevoient la tenant de sa main immédiatement, se sentissent plus obligés à la reconnoître par leurs services & par leur fidélité. Par cette voye le Roi n'étoit point importuné de ses prières; & cette soumission lui étoit d'autant plus agréable qu'elle paroïssoit n'avoir pour objet que le dessein d'acquiescer des cœurs à Sa Majesté, sans y mêler son propre intérêt. Cependant
ses

ses Amis ne lui en étoient pas moins obligez , & ne laissoient pas de le reconnoître comme l'auteur des biens qu'ils avoient reçûs du Roi. Son accès étoit toujours facile, son humeur sans chagrin , & son visage sans rebuffades ; & quand la nécessité des affaires , ou des raisons particulieres, l'obligeoient à refuser quelque chose , c'étoit avec des termes qui adoucissoient le déplaisir des malheureux. Jamais homme n'a soutenu son rang & sa dignité avec moins d'orgueil , & jamais complaisance ne fut pareille à la sienne. Aussi n'avons nous point eu en France de Favori moins envié : Il est certain que la raison & l'expérience sont deux admirables flambeaux pour conduire nos actions , & qu'avec ces deux grandes aides nous passons par des precipices avec sûreté. Mais il faut pourtant avouer que nôtre tempérament & la facilité de nôtre humeur contribué beaucoup à nous rendre honnêtes gens. Un homme naturellement colére & orgueilleux , paroitra doux & civil par l'effort de sa raison : Mais qu'il est malaisé d'être toujours en garde contre nous-même , & qu'il faut une longue habitude pour soumettre des passions qui sont partie de nôtre propre substance ! Ce
n'est

n'est pas sans raison que les * Anciens disoient si souvent, que ceux-là étoient heureux qui étoient bien nez.

Si j'avois le choix, j'aimerois † mieux ce riche présent de la Nature, que toutes les recompenses de la Philosophie. Un beau naturel est toujours tranquille en soi-même, & toujours agréable aux autres: Il fait le bien sans effort, & résiste au mal sans peine.

* Gaudeant benè nati.

† Si quid enim placet, si quid dulce hominum sensibus influit, debentur lepidis omnia gratiis.
Horat.

Methode de vivre avec ses Amis dans la Cour.

JE fai bien que ni la prudence dont nous avons parlé, ni les avantages de la Nature, ne peuvent promettre un bonheur continuel à un homme de la Cour. Comme elle est composée de plusieurs qui aspirent à même fortune, leur étude principale est de profiter du malheur les uns des autres. Un Favori trouvera rarement un Ami assez fidelle & assez affectionné pour ne prendre pas sa place, s'il pensoit l'en pouvoir chasser. Le Cabinet est toujours plein d'intrigues,
la

la fourberie & l'infidélité y regnent comme dans leur véritable empire ; aussi un homme sage y écoute-t'il beaucoup & y parle peu : Il apprend le secret des plus étourdis , pendant qu'il cache le sien aux plus avisez. Il n'y a point de lieu où la confiance soit si difficile à choisir , parce qu'elle est d'ordinaire suivie de quelque danger. Une bagatelle en la bouche d'un homme d'esprit peut recevoir des déguisemens si adroits , qu'elle passera pour quelque chose de conséquence. * Le Sage ne fait voir que son dehors , & il est certain que jamais personne n'a révélé un secret important , qu'il ne s'en soit repenti ; & s'il ne lui en est point arrivé de mal , au moins en a-t'il eu de l'inquiétude.

Je trouve la réponse d'un Italien assez plaisante , qui avoit fait une médifance contre le Pape Sixte. Sa Sainteté fort offensée de cet Ecrit , promet une somme considérable à qui en découvriroit l'auteur. Quelques jours s'étans écoulés sans en apprendre aucune nouvelle , on trouva au pied de Pasquinio , ce peu de mots. *No'l saprai sanctissimo Padre ,*

* Nulli crede unquam quod tu clam feceris.
Paling. Zodiacus vite.

dre, quando lo feci era solo. * Palingenius dit que ces esprits si confidens sont d'ordinaire foibles & légers, & qu'on doit considérer son Ami présent comme son ennemi futur. Pour moi je n'approuve pas cette sévérité, l'amitié demande quelque chose de plus libre. Et pour trouver un tempérament à cette opinion, j'estime que nous ne devons point dire à nos Amis les choses qui nous nuiroient si elles étoient scûës, & qui ne feroient aucun dommage à leurs affaires quand bien ils les auroient ignorées : En user autrement, c'est à mon avis une marque d'imprudence, plutôt qu'un témoignage d'amitié. Nous ne prenons pas garde que nous satisfaisons nôtre légèreté naturelle bien plus que nôtre Ami, & il suffit qu'en faisant pour lui tout ce que nous pensons lui pouvoir être utile, nous courions fortune d'être payez de sa méconnoissance, † sans nous exposer encor à son infidélité. S'il est exempt de ces vices qui sont à craindre, nôtre retenue ne diminue pas nôtre amitié; & s'il s'abandonne un jour

* *Semper amicum habeas, dum durat fœdus, ut ipsum posse putes hostem fieri. Paling.*

† *Aditum nocendi perfido præstat fides. Senec. Oedip.*

jour à cette infamie , nôtre conduite nous ôte tout fujet de l'appréhender.

Cette façon de vivre me semble d'autant plus raisonnable , qu'elle assure nos intérêts fans offenser ceux de nos Amis. La prudence n'est pas contraire à la franchise , elle ne l'est qu'à la légéreté. Nous pouvons nous consoler avec eux des désordres qui nous sont arrivez , prendre leurs conseils sur nos entreprises , nous réjouir avec eux des biens & des honneurs que nous avons acquis , nous intéresser dans leurs affaires , leur donner nôtre complaisance & nos bonnes humeurs , les assister de nos soins & de nôtre bien , les visiter , manger avec eux , leur confier nôtre bourse , nos papiers , les titres de nôtre maison , & même exposer nôtre vie pour leur service. Ce sont des marques de franchise qu'il ne faut pas dénier , puis que nous les avons jugez dignes de nôtre amitié ; quelques-unes sont de bienfaisance , & les autres leur peuvent être utiles , ou à nous ; mais nôtre secret doit demeurer dans nôtre tête ; & il n'en sort jamais qu'avec imprudence puis qu'il ne les touche point.

La véritable amitié a des fondemens desintéressés & bien plus nobles , pour être parfaite elle s'appuie sur la seule gé-
néro-

nérosité. Je dois aimer mon Ami purement, parce qu'il est aimable ; sans penser qu'il me tirera de prison, si je suis captif ; mais s'il est assez malheureux pour avoir des fers, je croirai être obligé de les rompre. Je ne le regarde pas comme celui qui me prêtera de l'argent pour payer mes dettes, mais comme un homme à qui je donnerai la disposition de toute ma fortune. Si je prends le contrepie, c'est moi-même que j'aime & non pas mon Ami. * Aristote dit que l'amitié qui s'accommode au temps & à nos affaires, se doit appeler un commerce. C'est ainsi que le vulgaire aime ses Amis ; toutes les pensées ne réfléchissent que sur lui-même, & comme il ne connoît point la vertu, il n'en a aucun usage ; il n'y a qu'un seul intérêt dans l'amitié qui puisse compatir avec la générosité, c'est de souhaiter que notre Ami nous aime pour récompense des bons sentimens que nous avons pour lui.

* *Amicitia temporis serviens mercatura dicitur. Aristot. Vulgus amicitias utilitate probat.*

*Methode de se conduire avec ses Ennemis
& ses Envieux.*

IL n'est pas malaisé de bien vivre avec ceux qui nous aiment ; la Nature en cela nous conduit aussi bien que la prudence , mais il n'en va pas ainsi avec nos envieux , & avec nos ennemis. Pour faire desesperer les premiers , le meilleur moyen est de leur opposer une grande probité , ne leur montrer jamais d'orgueil , & même leur procurer quelquefois des graces. Les bienfaits changent souvent les cœurs. L'émulation peut entrer dans l'ame d'un homme d'honneur sans étouffer en elle les semences de la vertu , & il n'y a que cette difference entre elle & l'envie , que l'émulation est un desir ardent d'être autant que les autres en mérite & en fortune , qui s'arrête à nôtre seul intérêt ; & l'envie a cette circonstance particuliere , que ce desir produit en nous de la douleur du bien d'autrui , qui nous porte à le diminuer autant qu'il nous est possible.

* Ce vice est un ombre qui suit presque
tou-

* *Invidiâ seculi nullum invenire tyranni tormentum majus.*

toûjours la vertu , il souhaite d'ordinaire plus de mal qu'il n'en fait , & celui qui en est atteint , en est le plus mal traité : C'est un mauvais hôte qui met le feu dans son logis , & qui enfin se détruit soi-même , quand il ne peut rien sur autrui.

Les autres ennemis sont bien plus à craindre : Il y en a de deux sortes , de découverts & de cachez.

Les premiers se doivent repousser avec générosité ; il ne leur est pas plus permis de nous attaquer , qu'à nous de nous défendre. Les Conseils qui nous portent à souffrir , ne nous ont pas lié les mains pour nous laisser outrager ; la Nature nous enseigne de défendre nôtre vie , & la raison de conserver nôtre honneur. Je trouve la maxime de Cesar digne de la générosité ; * Ne point offenser & ne point souffrir. Un homme de cœur n'a pas besoin de preceptes là-dessus , il n'a qu'à consulter son ressentiment pour faire son devoir ; s'il aime son honneur , il ne souffrira jamais qu'on le blesse impunément. C'est un endroit extrêmement sensible parmi les Gens de Qualité , quand on le laisse une fois entamer , il est très-malaisé à racommoder ; il ne faut

* Nec inferre , nec perpeti. *Sueton.*

faut qu'une foiblesse pour le perdre, & cent bonnes actions à peine le peuvent rétablir: Sans doute il n'est rien de si misérable qu'un Courtisan qui a fait une lâcheté. S'il s'en trouvoit quelqu'un assez malheureux, je lui conseillerois de cacher sa poltronnerie sous un froc & dans un Couvent. La valeur est une vertu tellement nécessaire à un Gentilhomme, que sans elle il ne se peut vanter d'aucune bonne qualité; le moyen de s'en servir utilement, est de n'user jamais d'artifice dans ses démêlez, de faire en sorte que sa conscience ne lui reproche point d'avoir appréhendé d'en venir aux mains, de n'être guères délicat sur le choix des armes, de mettre à la tête que ce n'est pas assez de paroître brave, & qu'il le faut être en effet. Il n'y a point de plus équitables * Juges que nous-mêmes, de nos pensées: si nous sommes bien persuadés de nôtre valeur, nos ennemis s'en aperçoivent bien-tôt. La bravoure est un feu, & la fanfaronnerie n'en est que la fumée; l'une plaît toujours aux gens d'honneur, & l'autre est désagréable à tout le monde. Sur tout

* Stat contrà ratis, & secretam gannit in aurem.
Persens.

tout qu'il n'entreprenne rien fans juste sujet. La Justice a cela de propre, qu'elle met infailliblement les gens de bien de son côté, & si elle ne peut toujours donner des bons succès, au moins ne refuse-t'elle point l'estime qu'on a méritée.

* J'ai dit qu'il ne doit offenser personne, mais qu'il se prenne garde aussi d'avoir à courre, il faut toujours mettre son ennemi du côté du vent, si le démêlé nous oblige à nous battre; nous avons déjà la satisfaction d'avoir repoussé l'offense qu'on nous a faite, c'est jouer sur la bourse d'autrui; & si l'affaire s'accomode sans combat, notre ennemi n'a pas de quoi se rire de son procédé. Pour moi j'aimerois mieux demander cent pardons pour avoir donné un soufflet, que de voir mon ennemi à mes pieds, si je l'avois reçu. Il est bien plus doux de proferer des excuses que de souffrir des coups, & en cette matière l'agent est toujours préférable au patient.

* *Hæc est certissima vitæ custodia nemini nocere.*
Senec.

*Comment on doit vivre avec les ennemis
cachez.*

CE que j'ai dit des ennemis découverts, tombe assez sous le sens commun pour n'avoir pas besoin d'étendre ce discours. Mais pour repousser les ennemis cachez, le Courtisan doit tout mettre en usage; c'est en cela qu'il emploiera les règles de sa plus subtile Politique, & qu'il n'oubliera rien dans son Cabinet. Comme ils ont une maniere différente d'attaquer, il leur en faut opposer une toute extraordinaire pour se défendre, leurs armes sont l'artifice & la lâcheté. Ce sont des Serpens cachez sous des fleurs. Le secret est de les découvrir pour les éviter, mais ils sont d'autant plus à craindre, qu'ils sont plus difficiles à connoître. Les Italiens disent que, *Non e fiero nemico chi non sa fingere l'amico*. Le Conte du Satyre est assez bien inventé, qui se retira de la société des hommes, parce qu'il s'aperçût que de leurs bouches sortoit le froid & le chaud. Sans mentir ils sont bien difficiles à connoître; Il n'y a rien de si semblable à un bon ami qu'un flatteur officieux, l'un & l'autre se servent des mêmes voyes pour
acquie-

acquérir nos bonnes graces, & ne font différens que dans leur intention; l'un & l'autre nous font des complimens, nous offrent leurs services, & nous assurent de leur fidélité. On ne les connoît qu'à l'épreuve, comme le bon or d'avec le mauvais; mais c'est s'en apercevoir bien tard, que d'attendre qu'un méchant se soit déclaré contre nous par une lâche action: Nôtre prudence le doit prévenir en le découvrant; la meilleure voye est d'examiner la conduite de ceux qui nous aprochent & qui cherchent nôtre amitié: s'ils ont l'estime des gens de bien, * ils ne sont pas fort à craindre; mais s'ils ont vécu comme des libertins, & que leur avarice, ou leur ambition se soit fait remarquer, il s'en faut donner de garde. Il est bon de leur rendre compliment pour compliment, & par une adroite & ingénieuse dissimulation les attirer dans le piège qu'ils nous avoient tendu. Les Italiens veulent que si nôtre ennemi est dans l'eau jusques à la ceinture, nous aidions à l'en retirer, aussi bien en sortiroit-il sans nous; mais s'il en a jusqu'au menton, ils conseillent de

* Magna virtus boni cognoscere malos, & firma tutela salutis. *Gregorius libro 3. Moral.*

54 L' E D U C A T I O N

de lui peser sur la tête pour achever de le noyer. Il est bien malaisé d'être toujours masqué, la haine de nos ennemis exhale sans cesse quelque fumée pour légère qu'elle soit. Si nous avons l'ame tranquille, nous voyons plus clair que celui qui est troublé de passion, & il nous sera plus aisé de le découvrir, qu'à lui de se cacher. Machiavel dit, que ce qui fait avorter les grands desseins, est qu'il se trouve peu d'hommes tout à fait bons, ni tout à fait méchans. Le propre de notre nature n'est pas d'aller aux extrêmes sans passer par les moyens. * L'incertitude de notre jugement, nous fait toujours flotter entre l'espoir & la crainte; nous délibérons beaucoup & n'exécutons guère. La haine & l'intérêt inspirent souvent aux méchans des envies de mal faire, qui ne vont pas jusqu'à l'exécution; les tours qu'ils prennent servent à les découvrir, & à nous, à nous en parer. Palingenius défend de les menacer quand ils sont connus, il conseille de dissimuler & se taire, mais de ne laisser jamais échapper l'occasion de les ruiner quand elle se présente.

Je

* Quàm stultum est verbis hostem irritare potentem; Dissimulat prudens, fortis tacet, ast ubi venit. Opportuna dies facienda viriliter audet. *Paling. in Zodiaco.*

Je fai bien que ces Conseils ne sont pas trop Chrétiens, aussi est-il bien malaisé d'accorder la Religion avec les maximes du monde & de la Cour. * C'est à mon avis la raison pour laquelle Jesus Christ commande à ceux qui aspirent à la perfection, de tout quitter pour l'amour de lui, & de ne se charger que de sa propre Croix pour le suivre; car en vérité pour tout espérer en l'autre monde, nous ne saurions pas prétendre grande chose en celui-ci. Je ne m'étonne pas si les † Saints sont toujours affligés, puis qu'ils tiennent pour maxime de ne se défendre point des outrages qu'on leur fait; comme ils ne prétendent rien aux biens du monde, ils ne se mettent pas en peine de les conserver, ‡ & leur plus ardente passion étant d'en sortir, ils bénissent la main qui accourcit leur chemin. J'admire leur vertu, & voudrois bien la pouvoir imiter. Ce n'est pas pour eux que j'écris, je ne parle que d'une conduite purement humaine & morale, qui nous fait éviter les chûtes ordinaires où l'imprudence nous précipite. J'esti-

merois

* Abneget semetipsum, tollat crucem suam, & sequatur me.

† Mea est ultio, & ego retribuam. *Deut.*

‡ Misera est magni custodia sensus. *Juvenal.*

merois trop heureuse la condition des gens de bien, s'il n'y avoit qu'à opofer la vertu au vice pour le détruire; * mais le pouvoir & les forces de la vertu, ne s'étendent pas jufques à nos ennemis. Nôtre probité ne les rend pas moins méchans, & nos bonnes actions ne les font pas plus juftes envers nous. Leur haine & leur malice font des obstacles qu'il faut néceffairement détruire ou renoncer à toute fortune, & à tout établiffement. Nôtre Religion ne veut pas que nous les haïffions, auffi ne nous expose-t'elle pas à leur fureur: s'il nous font du mal ils péchent: & fi nous les repouffons fans haine & fans aigreur, nous faisons une action de juftice. † On me dira qu'on ne peut-être Juge & partie dans fes propres intérêts; je l'avouë, mais non pas toujourns; il eft de mauvaises actions qui ne font pas foumises à la rigueur des loix. Celles de nos ennemis cachez font de ce nombre, & je les tiens d'autant plus dangereufes, qu'elles font plus couvertes, & leurs effets plus à craindre, parce qu'ils font moins

con-

* Perdidit nos aliena perfidia, parentes fenfimus parricidas. *Cyprianus de Lapsis.*

† Aut tollendus, aut conciliandus hostis. *Senec.*

connus. Cependant à qui demanderons nous Justice ? & quelle accusation formerons nous contre les crimes véritables que nous ne saurions prouver ? Mon ennemi semera des faux bruits contre moi, il surprendra l'esprit de mon Maître par ses artifices, il détruira toute l'estime qu'il a pour moi, il ne me verra que pour m'épier, il baisera ma main qu'il veut couper, & ne m'embrassera que pour m'étouffer plus sûrement. * Sa mauvaise volonté est couverte d'un voile qui la dérobe à la connoissance de tout le monde ; mais si comme le plus intéressé je m'en aperçois à la fin, & qu'après cela je demeure immobile comme une souche sans m'en défendre, passerai-je pas pour un fat, & pour un misérable ? La cause finale de nos actions est celle qui les détermine, c'est à dire qui les rend bonnes ou mauvaises, & nous l'estimons d'autant plus punissable, qu'elle produit des effets dangereux. Comme si mon ennemi me vouloit ma bourse, ou me chassoit de ma Maison, tout le monde demeureroit d'accord qu'il méritoit

* Stultus est, qui per ignominiam non commovetur ad injuriam. *Isidor.*

roit d'être châtié, & qu'il me devoit désintéresser de ma perte: Et si dans la Cour par ses menées, il m'enleve l'amitié du Prince que je sers, il m'ôte tous les avantages que sa faveur m'avoit acquis, & qui me sont plus considérables que ma bourse ni que ma Maison: S'il m'attaque même à ma réputation, poussé par le seul caprice de sa mauvaise humeur; ne me fera-t'il point permis de me faire la Justice que je ne puis demander à personne? Ma Religion me défend de haïr mon prochain, mais elle me permet d'aimer mes propres intérêts, & je ne les puis conserver qu'en repoussant ceux qui les attaquent: Je puis donc conclure que je me dois défendre; & que je puis être Juge en ma propre cause. Ce que je dois comme Chrétien, est de ne point agir par principe de haine, & ne lui procurer jamais de mal, s'il me reste quelque voye pour éviter celui qu'il m'avoit préparé. L'Ecriture Sainte ne blâme point Mardochée d'avoir vû attacher Aman au même gibet qu'Aman avoit fait dresser pour lui. Nous devons aimer nôtre prochain, mais cet amour ne nous est pas ordonné pour nous détruire; nous sommes nous mêmes nôtre premier prochain; &
la

la Loi qui nous défend de sortir de la vie par l'effort de nos propres mains , nous ordonne de la sauver de la violence de nos ennemis. Ces raisons bien examinées , on ne blâmera pas ces maximes qui d'abord semblent un peu licentieuses , & qui tirent leur force & leur justice de la nécessité qui les a fait naître. Si nos ennemis couverts avoient droit de tout faire avec impunité , les plus méchans se cacheroient sous des habits Religieux pour excercer leurs injustices : mais si leurs méchancetez réveillent notre prudence , & si elle se trouve plus éclairée que leurs artifices ne sont adroits , qui nous blâmera de les avoir fait succomber ?

Qu'il faut avoir des Amis inconnus , & le moyen de se donner de garde des petits Collets.

LE principal effort que doit faire l'adresse du Courtisan , est de se rendre maître de l'oreille du Prince , & qu'en son absence il ait des Amis fideles qui lui rendent compte de ce qui s'est dit contre ses intérêts. Comme il est dangereux d'avoir des ennemis cachez , il est très-utile d'avoir des amis inconnus & cou-

verts. On aura moins de retenuë en parlant devant eux, ils tireront facilement le secret des autres par la liberté qu'ils prendront de parler du Favori, ils verront la pente & les inclinations d'un chacun, & par là le Favori tirera des conséquences assez justes de ce qu'il doit faire, ou éviter. Cette sorte d'amis se trouve rarement parmi ceux qui tiennent grand rang dans la Cour, & à dire vrai ils ressembleraient assez à d'honnêtes Espions. Il les rencontrera plutôt parmi des particuliers qui ont plus d'esprit que de fortune; il doit ouvrir sa bourse à cette sorte de gens; & l'expérience nous a appris, qu'il n'est point d'argent plus utilement employé quand on fait bien choisir à qui le donner. Nôtre siècle a vû un grand Ministre, admirable en tout, très-exact observateur de cette maxime, qui lui a toujours bien succédé. Les desseins d'importance ressemblent aux mines qui deviennent sans effet quand elles sont éventées.

Si le Courtisan juge que la cabale & les artifices de ses ennemis soient trop difficiles à soutenir, & qu'il se défie de sa propre adresse, je ne desapprouve pas qu'il leur arrache le masque de dessus le visage, & qu'il se déclare ouvertement leur

leur ennemi. Par là il détruit , où du moins il diminue la croyance que le Prince pouvoit donner à leur imposture ; il ne les écoute plus que comme des gens intéressés , qui ont plutôt la vengeance dans le cœur , que la vérité dans la bouche : de plus il leur fait voir qu'il ne les craint point , en prenant la liberté de les décrier dans la Cour , & de faire connoître leur malice à tout le monde , en justifiant son innocence dans l'esprit de son maître. Ce moyen est toujours utile quand on s'en sert avec jugement ; & pour moi j'aimerois mieux le suivre , & essuyer les hazards qui en pourroient arriver , que de m'embarasser l'esprit de tant de circonspections , dont la pratique ne peut être qu'ennuyeuse à un homme de cœur ; car enfin j'estime qu'il est plus glorieux de faire la guerre en Lion qu'en Renard. Mais je trouve un Courtisan bien empêché quand il peut compter des Prêtres & des Femmes entre ses ennemis couverts ; pour lors ce dernier remède est inutile , & la bravoure est à contretemps. En vérité ce sont des Mouches , qui pour être foibles , ne laissent pas d'importuner beaucoup. Les Cabinets des Princes en sont tout pleins , & je tiens un homme bien sage & bien sensé quand

quand il les peut mettre de son côté : Il faut pour cela de la complaisance & de la douceur, & quelquefois de la libéralité. Si la Cour est dévote, qu'il se prenne garde des petits colets ; la foiblesse de ces gens-là n'est pas moins à craindre que la malice des autres. Ce sont d'ordinaire des esprits chimeriques qui pensent avoir droit de juger tout le monde, quand ils ont dit deux fois leur Chapelet, & qui s'imaginans se rendre agréables à Dieu en reformant les mœurs, décrivent les plus honnêtes gens sur le premier rapport qu'un Cagot leur a fait. Ceci n'a pas besoin de preuve, il y a peu d'hommes qui n'en aient quelque expérience ; la meilleure précaution est d'être retenu dans ses discours, n'avoit point une probité feinte & affectée, se persuader fortement qu'il est plus utile d'être réellement homme de bien, que de n'en avoir que les apparences. Les déguisemens peuvent servir quelquefois à nous tirer d'un mauvais pas ; mais en vérité c'est une grande sottise de bâtir notre conduite sur de si mauvais fondemens. * Le men-
songe

* Nec jam validis radicibus hærens, Pondere tur-
ta suo est. *Juvenal.* Naturam expellas furcâ, tamen
usque recurret. *Juvenal.*

songe est toujours foible de soi , & il n'y a point d'adrefle qui le puiſſe long-temps ſoutenir. Habillez un Singe comme un Prêſident , il fera toujours des ſingeries ; tôt ou tard nous paroifſons ce que nous ſommes : Un homme de ſens trouve tant de raiſons qui l'obligent à embraffer la vertu , qu'il n'a point de peine à ſ'y réſoudre ; quand ce ne ſeroit pas par l'intérêt de ſa conduite & de ſon ſalut , il le feroit par la conſidération de ſon eſtime & de ſa fortune. * Perſonne ne prend plaisir de paſſer pour méchant. Les plus ſcelerats ne peuvent ſouffrir qu'on leur reproche leurs crimes ; & quoi qu'ils les commettent avec peur de remords , ils ſe deſeſperent quand ils ſont découverts : la raiſon eſt , que nous aimons naturellement la gloire , & qu'elle eſt auſſi eſſentielle à nôtre ame que le mouvement : ce qui fait que nous ne la perdons jamais ſans un extrême déplaiſir. Auſſi voyons nous que le mépris ne nous irrite pas moins que les offenſes : de là je conclus qu'il eſt plus ſeur & plus aisé de l'acquérir par nôtre vertu que par nos déguiſemens. Celle-là produit d'elle-même & ſans effort

* Nobis magna indita eſt neceſſitas juſtè recteque vivendi. *Aug. in Soliloq.*

fort les effets que nous désirons , & ceux-ci sont toujours pleins d'inquiétudes & de hazards. * La probité à cela de propre , qu'elle nous laisse jouir d'une tranquillité d'esprit , qui nous met à couvert des craintes où les méchans sont toujours exposés. Un homme qui a les sentimens qu'il doit avoir de nôtre Religion , n'aprehende point de passer pour impie ; son esprit ne se trouve point embarrassé de cette multitude d'argumens insupportables , † qui ne servent qu'à démonter la cervelle des plus entendus. Pour dissiper toutes ces objections , il n'a qu'à se souvenir que sa raison est une aveugle qui ne se connoît pas elle-même , & que c'est une ridicule qui n'est propre qu'à se former des chimères pour troubler son repos. Sans mentir je trouve que la foi n'est pas moins utile à la tranquillité de nôtre ame , que nécessaire à son salut : quand nous en sommes bien persuadés , ‡ elle nous tire de beaucoup d'embarras ; nous n'avons qu'à la suivre pour devenir heu-

* *Mens palpitat assiduo flagitiosa metu. Pictorius.*

† *Conscia mens recti, famæ mendacia ridet.*
Ovid.

‡ *Si credis, immortalis es ad vitam, si non credis, immortalis es ad pœnam. S. Augustin. Symb. ad Catechum.*

heureux : & comme elle nous assure des récompenses de l'autre vie , elle nous montre le chemin pour les mériter. A le bien prendre , la dévotion n'a rien de contraire a la gentillesse d'un Courtisan ; elle se doit pratiquer avec jugement comme les autres choses. Ce qui est propre à un Capucin , ne feroit pas à un homme de la Cour ; * nôtre pieté doit être réelle & véritable , & c'est en cela qu'elle consiste sa plus grande perfection. Quand nous ne l'ajoutons pas à nôtre profession , elle peut devenir indiscrete. Nous pouvons porter le Cilice sous des habits de broderies ; pour être chaste & continent , il n'est pas besoin de fuir les Ruelles des Dames de qualité , leur approbation contribue souvent à nôtre bonne fortune , & j'estime qu'il est nécessaire à un honnête homme de se bien tirer de leur conversation. C'est d'elles que nous aprenons la bienséance ; ce sont elles qui nous inspirent le désir de nous rendre agréables à tout le monde , & qui par conséquent nous acheminent à la vertu. Un Courtisan se rend ridicule quand il fuit les divertissemens que toute la Cour approuve :

* Mihi displicet omnis, in vultu, & quasi pietas quæ ratio tendit.

ve : C'est un moyen bien détourné de faire sa fortune , que de s'enfermer dans un Oratoire , pendant que le Prince est à la Comédie ; & je tiens qu'il fait mal sa Cour , d'entrer en retraite pour ne se point trouver au Bal , où son adresse & sa bonne mine lui peuvent acquérir de l'avantage & de l'estime. Un homme scrupuleux jusques-là ne doit rien pretendre à la Fortune ; c'est à lui à prendre les maximes de la Cour , ou à la quitter. * Il doit penser qu'il est fait pour la Cour , & non pas la Cour pour lui ; s'il la trouve incompatible avec sa piété , qu'il change de dessein ; sans doute le Cloître est plus propre à la pratique des austérités. Pour être bon Religieux il faut suivre exactement ses Constitutions & sa Règle ; & pour être bon Courtisan , la même conséquence nous apprend qu'on doit vivre comme on vit à la Cour. Chaque profession a différente fin , aussi a-t-elle divers moyens pour y arriver ; ce qui est raisonnable en l'une est souvent ridicule en l'autre. Un Officier d'Armée se feroit mal obéir s'il parloit à ses Soldats du même ton de voix qu'un Chartréux dit son *Miserere*. Un Religieux

feroit-

* Exeat aula , qui volet esse pius. *Perf.*

seroit-il pas aussi fat s'il contoit des fleurettes à une Dame, qu'un Courtisan ridicule, s'il lui faisoit des exhortations ? Nous avons besoin de nôtre jugement dans toutes les actions de nôtre vie : la dévotion peut avoir ses excès comme les autres choses. La vertu n'est jamais vague & indéterminée ; comme elle est parfaite, * elle tire ses reglès de la médiocrité, & à le bien prendre elle est elle-même la médiocrité. L'avarice & la prodigalité sont deux extrêmes vitieux, la libéralité qui tient le milieu est une vertu. La poltronnerie & la témérité sont deux vices qu'un Gentilhomme doit toujours éviter, & la vaillance est une vertu moyenne qu'il doit toujours embrasser. Enfin on demeurera d'accord qu'on ne peut être Courtisan dans le Cloître, non plus que Moine dans la Cour, & que pour y vivre selon ses maximes, il faut aimer les amis avec fidélité, & repousser les méchans avec esprit & avec vigueur ; c'est en cela qu'un Courtisan doit faire un judicieux usage de sa tête & de ses bras, qu'il se fasse justice à soi-même aussi exactement qu'il la rend aux autres,

* Sunt certi denique fines, quos ultra citraque nequit consistere rectum.

autres, qu'il soit sensible au bien & au mal, qu'il ne s'écarte jamais du chemin de l'équité, qu'il prête l'oreille aux avis, & qu'il se donne le temps d'en apprendre la vérité. On trouve si peu de Conseillers déintéressés, qu'il est toujours à propos d'examiner leurs propositions. Un homme sage ne prend pas feu comme la poudre, il se fait trop bien servir de ses passions pour rien consulter avec elles; mais quoi que sa raison les chasse de son conseil, elle les rappelle utilement pour l'exécution. On délibère d'un sang froid de faire un beau combat, & l'on ne laisse pas d'avoir besoin d'un peu d'émotion pour le terminer avec avantage. * Le Psalmiste nous permet la colère, pourvu qu'elle soit sans péché. Je croi qu'il en veut autant dire des autres passions. La Nature est trop bien conduite, pour rien produire de mauvais, mais nous sommes des broüillons qui gâtons ses ouvrages par le sot usage que nous en faisons.

* *Irafcimini & nolite peccare.*

*De la Sagesse & de l'Oeconomie d'un jeune
Courtisan.*

LE manque de sagesse quoi que commun, semble plus ordinaire aux gens d'épée qu'à toute autre profession. Je ne sai si c'est par coutume ou par nécessité qu'on le leur souffre plutôt qu'à tous les autres. Pour moi je ne desapprouve pas un jeune homme un peu brusque, pourvu qu'il ne soit point étourdi ni emporté: Cette Sagesse qui ne fait rien que par compas, qui affecte une gravité de censeur, qui a toujours le sourcil refrigné, & qui ne parle que par monosyllabes, comme le Cordelier de Rablais, n'est pas à mon avis celle que doit pratiquer un homme de la Cour. Je lui voudrois faire les ongles pour l'empêcher d'égratigner ses Amis, jela demanderois agréable & enjouée, & sur tout proportionnée à l'âge de celui qui la possède: celle des jeunes gens ne veut rien de sévère, elle admet la complaisance au nombre de ses vertus, & ne rejette point la propreté ni tout ce qui contribué à donner bonne mine. La bienséance a des grands charmes pour attirer les cœurs; on se défend avec peine

peine d'avoir de l'inclination pour un homme qui entre de bonne grace dans une Compagnie: Son port & sa mine persuadent qu'il a du mérite * & la liberté qui paroît dans ses actions, qu'il est homme de condition. Ce n'est pas même une science inutile de se savoir avantageusement habiller. Un Courtisan de nôtre siècle, disoit qu'un Gentilhomme se pouvoit dire assez paré, quand il étoit noir, net & neuf; & en effet ce n'est pas toujours la grande dépense qui le fait paroître, elle a sans doute plus d'éciat, mais il est malaisé de la faire durer, les excès ont toujours de fâcheuses suites; j'aurois mieux qu'il eut souvent des habits médiocres que de riches, & qu'il les portât long-temps; sur tout qu'il évite les manières extraordinaires, & hors la mode; la bizarrerie des habits fait soupçonner avec raison celle des mœurs. S'il est propre en sa personne, il le fera aussi dans son équipage & dans son train; c'est à lui à consulter sa bourse pour l'accroître ou pour le diminuer, & je lui conseillerois plutôt d'avoir

* Quàm sese ore ferens! quàm forti pectore & armis. *Virgil.* Credo equidem, nec vana fides genus esse Deorum; Degeneres animos timor arguit. *Virgil.*

d'avoir beaucoup de mérite, que quantité de Valets. La grande suite de Pages & de Laquais qui ne passent point la Cour du Louvre, ne fait pas grand bruit dans le Cabinet, il n'appartient qu'à des Seigneurs de basse Bretagne de venir une ou deux fois en leur vie montrer leur nez à la Cour, accompagnez comme des Ambassadeurs du grand Mogor: Ce sont les Blais qui n'attrapent que les Bourgeois & les Provinciaux. Il faut prendre un air qui se puisse soutenir long-temps, & qui ôte au Courtisan l'inquiétude de passer devant les Barrières des Sergens: On ne voit guère de profusion sans injustice & sans folie; ce n'est pas le propre d'un homme bien réglé de faire des dettes, & de ne les pouvoir payer; s'il est de cette humeur, il aura de la peine à se garantir d'avoir la réputation d'un Filou. Ce que je dis de l'équipage se doit aussi entendre de la table; quand on s'en mêle il la faut tenir bonne. C'est un moyen d'amaasser force gens, & je n'estime pas que c'en soit un bien assuré d'acquérir des amis. La plupart de ces dîneurs ne viennent pas pour nous obliger, c'est beaucoup s'ils s'empêchent de contrôler les sauces & le buffet; quand on voit une table

ouver-

ouverte, toute la Cour pense avoir droit de s'y asseoir ; ce galimatias de monde me feroit haïr cette sorte de dépense, qui ôte la liberté à celui qui la fait. Il y avoit trois riches Martins à Paris, qui pensoient acquerir de l'estime par là ; mais ils ne tirerent autre fruit de leur dépense, que celui de se faire appeller Martin mangeant, Martin mangé, & Martin qu'on mange : pour moi je trouve le premier le plus habile homme des trois. Le plaisir de la bonne chère cesse d'être plaisir si-tôt qu'il est contraint : j'approuverois fort qu'on fit de bons repas, pourvû que ce ne fut pas un ordinaire réglé pour tout le monde. C'est assez qu'un Courtisan donne à son Maître toute sa liberté, elle est de soi trop précieuse pour l'abandonner à tant de gens, il en doit être aussi bon ménager que de sa bourse. C'est aux Partisans à faire manger aux Particuliers ce qu'ils dérobent au Public ; il est bien à propos qu'ils se fassent considérer par ce qu'ils ont de plus estimable ; c'est assez pour eux qu'on vante leurs Cuisiniers & leur belle Vaiselle d'argent ; aussi-bien ne les obligeroit-on pas de s'informer de ce qu'ils font, & l'on seroit bien empêché de les louer pour ce qu'ils valent.

Ce

Ce conseil que je donne à un jeune Courtisan , ne seroit pas propre à un Ministre d'Etat , ou à un grand Seigneur déjà bien avancé dans la Fortune ; à ceux-là la table est une marque de grandeur qui n'est pas inutile ; elle facilite l'accès de leurs Amis qui leur font la Cour ; elle leur donne lieu de recevoir leurs caresses ; & comme ils sont au dessus de ceux qui les visitent , ils n'en peuvent pas être importunez. C'est au Courtisan à connoître & à considérer que puis qu'il y a une grande différence entre celui qui cherche la fortune , & celui qui l'a trouvée , il y en doit avoir une très-notable dans leur façon de vivre. Ce que nous faisons sans jugement , ne peut être bien fait ; ôtez cette pièce à un homme , vous desarmez un Vaisseau de son Gouvernail.

Que la Fortune ne sauroit élever un fat , & ce qu'il doit faire.

* **Q**Uand je demeurerois d'accord du pouvoir que je veux ôter à la Fortune , je soutiendrois encore avec beaucoup de raison qu'elle ne sauroit élever un

* Stultitia est proficiendi impedimentum, *Stob.*

un fat, elle donnera bien de l'inclination au Prince pour celui qu'elle veut avancer. C'est un mouvement de l'ame dont la raison est difficile à comprendre, & qui peut surprendre les plus habiles; mais son effort ne passera pas plus outre, quand le Prince reconnoîtra qu'il a fait un mauvais choix. L'amitié ressemble au feu, elle veut être nourrie pour subsister. Les Princes savent qu'ils sont nos Maîtres; quand ils font un pas pour descendre à nous, ils croient que nous devons faire tous les autres pour monter jusqu'à eux. Aussi est-il bien raisonnable que nous faisons tout pour leur plaisir, puis que ne nous devant rien, ils ne laissent pas de nous obliger. C'est à nous à les divertir & à nous conformer à leurs humeurs; & quand ils nous honorent de leurs bonnes grâces, il est juste que nous n'obmettions rien pour les mériter.

Il se trouve dans la Cour de belles Hapelourdes; ce sont des faux diamans qui ressemblent aux bons; leur mine & leur naissance font présumer qu'ils valent quelque chose, & l'on ne s'en abuse pas jusqu'à ce qu'ils aient parlé. * Ce fut par là que Socrate voulut connoître le
jeune

* Loquere puer ut te cognoscam.

jeune Athénien qu'on lui donnoit à instruire. Il y a peu de différence entre une belle Statuë, & un homme de bonne mine qui n'a point d'esprit. Je conseillerois aux parens de ces gens-là de les produire rarement à la Cour. Il suffit que les Provinciaux sachent qu'ils sont connus du Roi, & qu'ils entrent dans le Cabinet. Le séjour qu'ils y font ne sert qu'à découvrir leur foiblesse, ils deviennent la dupe d'une troupe d'éveillez qui ne perdent pas l'occasion de s'en divertir; un peu de brutalité est pardonnable à ces pauvres malheureux: quand on fait qu'ils vont vite de la main, on ne va pas si vite de la langue: Mais enfin ce ne sont pas des sujets propres à faire fortune, ils n'ont besoin que de conseil, pour ne faire point de chûtes fâcheuses dans leur Province. Il leur faut inspirer la civilité, la générosité, & la libéralité; s'ils sont riches, le grand train leur est propre pour se faire servir en grand Seigneurs. La plûpart des hommes se prennent plus par les apparences que par les réalitez, parce qu'ils ne jugent que des choses qui touchent leurs sens; ils rendront plus d'honneur aux beaux habits, & à la suite d'un Gentilhomme, qu'à son mérite & sa vertu, & rien n'est

digne de son aprobation que le bien & le grand revenu. Ce sont des aveugles qui forcent les plus sages à s'accommoder à leur aveuglement; l'entreprise seroit folle de les vouloir rendre clair-voyans. Un homme d'esprit se sert de leur sottise à son avantage, comme les Médecins préparent les venins pour chasser les maladies: Les imperfections de la Nature sont trop difficiles à corriger, * le peuple de tout temps a été foible, léger & ignorant: puis qu'il a commencé avec le monde à être tel, & qu'il n'a point changé, il y a bien de l'apparence qu'il sera toujours le même. Je n'ai pas dessein de m'étendre sur cette matière, n'ayant rien à dire à ceux que je suppose n'être pas à la Cour, s'ils ne sont capables de rien, ils n'ont pas besoin de conseil. Celui qu'ils doivent prendre est de demeurer dans leurs Maisons, & de se laisser conduire à quelqu'un qui les empêche de faire de notables fautes.

* Et mobile vulgus.

Que le Mariage sert à la Fortune, & si un Homme de qualité doit préférer une Princesse à une Femme de sa condition.

C E n'est pas assez ce me semble à un homme de qualité qui veut relever sa Maison, de ne penser qu'aux bonnes grâces de son Maître, & d'oublier tous les autres soins qui peuvent contribuer à sa Fortune. Je n'estime pas que les alliances lui doivent être en moindre considération, s'il examine de quelle importance elles sont à son établissement. Les Allemans n'ont pas besoin de conseil là-dessus, les Loix de leur País y ayant pourvû, par la défense qu'elles leur font de se mésallier; de-sorte que si un Comte de l'Empire avoit épousé une femme au dessous de sa qualité, ses enfans déchoiroient de son rang. Nôtre France a des usages différens, qui peut-être ne sont pas meilleurs; mais comme je ne suis pas Réformateur de ses Coutumes, il me suffira d'en tirer quelque utilité. * Dans les Mariages il y a trois cho-

* Conjugium petimus partumque uxoris; at illis, Notum qui pueri qualisque futura sit uxor.

choses essentielles à confiderer , la Naiffance , la Perfonne , & le Bien.

Je mets la Naiffance au premiers rang, parce qu'elle eft d'un merveilleux poids, & qu'elle me donne matière de parler d'une queftion : qui peut-être n'a pas encore été traittée : Savoir , fi un grand Seigneur qui peut prétendre au Mariage d'une Princeffe , la doit préférer à une Femme de fa condition ? Cette propofition a d'abord un éclat qui faute aux yeux, & qui s'empare impérieufement de nôtre opinion. On trouvera peu de perfonnes qui ne l'estiment trop avantageufe pour balancer de quel parti ils fe rangeront. On dira que les enfans d'une Princeffe , pour n'être pas Princes ; font quelque chofe de plus que les autres Gentilshommes ; que leur naiffance les faifant parens de ces Puiffances que le monde révère , leur attire les refpects de la Nobleffe , & les fait participer à leur grandeur ; que les Princes les confidérant comme leur fang , font obligez de porter leur intérêt à la Cour , & dans les Provinces , & de leur procurer les grands établiffemens & les premiers honneurs de l'Etat ; que quand même ils manqueroient de naturel , ils s'y trouveroient engagez par le foin qu'ils ont de leur propre gloire.

re. On peut ajoûter encor beaucoup d'autres ornemens pour embellir ce côté de la Medaille; mais quelle merveille si on la tourne, puis que toutes choses sont problématiques? & si l'on répond qu'une Princessè ne pouvant faire un Prince, elle ne fait pas non plus un grand Seigneur, étant vrai qu'il le pourra être par la seule qualité de son Pere; que son mérite joint à sa naissance, le fera bien respecter de la Noblessè sans le secours de la Principauté; que c'est une erreur de croire que les Princes pour être ses parens, épousent ses intérêts; qu'au contraire, comme ils sont au dessus de lui, ils le croient indigne de l'honneur de leur alliance, s'il ne s'attache inséparablement à leur fortune & à leur grandeur; que leur crédit n'est pas une voye infailible pour obtenir les grandes Charges, la Cour ayant sa Politique qui lui persuade, qu'elle doit rarement donner de pareilles graces par les recommandations des Princes, d'autant que c'est leur faire des créatures qu'elle élève contre ses propres intérêts. Elle fait qu'ils emportent toute la reconnoissance & la gratitude de ceux à qui ils ont procuré ces honneurs, & que c'est nourrir leur ambition & fortifier leur parti, que de les

obliger de la sorte ; qu'il faut toujours quelques mouvemens violens pour arracher de ses mains des graces de cette importance. On ajoûte que la Cour n'aime guère à obliger que ses Favoris, & l'on voit rarement les Princes occuper cette place dans le cœur de nos Rois. S'ils les regardent comme leurs parens, ils ont de la peine à se défaire de la pensée qu'ils peuvent devenir leurs ennemis, & ainsi ils ne souffrent leur grandeur qu'avec quelque espèce d'inquiétude. * Toutes ces considérations ont fait conclure à plusieurs, que de pareilles alliances ont plus d'incommodité que d'avantage pour ceux qui s'attachent directement au service & à la personne de nos Rois, & qu'une † Maison de leur portée leur peut donner une femme avec moins d'éclat, mais avec plus de solidité pour leur fortune.

Que si leurs parens ne veulent point suivre cette politique, & que le brillant de cette grandeur les charme ou les ébloüisse, il est difficile de se dispenser en épousant une Princesse d'épouser aussi

* Et sua sunt illis incommoda, parque per omnes Tempestas.

† Si vis nubere, nube pari,

aussi les intérêts de sa Maison ; aussi bien les Ministres l'en soupçonneront-ils toujours, & ne se persuaderont jamais qu'il s'en puisse dégager avec bienséance, ni avec sûreté. Et en effet de quel œil un grand Seigneur peut-il voir la ruine d'un Prince son proche parent, sans contribuer à soutenir sa fortune quand elle chancelle ? & comment peut-il croire qu'il ne sera pas écrasé sous ses ruines, si le malheur de ses affaires veut qu'elles tombent ? Pense-t'il que les Ministres pour cela aient bonne opinion de lui ? & s'il manque à son parent dans une nécessité pressante, que peuvent-ils eux-mêmes fonder sur sa générosité ? ou quel droit auroient-ils de prendre confiance dans les services d'un homme qui oublieroit sa naissance, & qui préféreroit ses intérêts particuliers aux devoirs de la bienséance, de la nature & du sang ? Les règles ne sont jamais si générales, qu'elles ne souffrent quelques exceptions, l'obéissance est nécessaire, je l'avouë ; mais la générosité n'est pas défendue, & l'on sait qu'elle ne paroît que dans les temps difficiles & les occasions périlleuses. Je dis de plus qu'elle est d'autant plus estimable dans nos ennemis, qu'elle est plus éloignée des sentimens.

ordinaires des ames basses & vulgaires , qui n'ont pour objet que leur intérêt , & qui ne font rien par le seul mouvement de la vertu. Ceux-là ressemblent au Chien d'Esopé , qui s'attendent d'avoir les recompenses qu'ils attendent pour lors de la Cour ; ce ne sont que des ombres de la fumée , elle promet tout pour désunir ceux qui l'importunent , & personne n'est en état de lui faire tenir parole. Ses Négociations ne vont guère sans succès ; leur but est de séparer les amitez , de mettre de la défiance dans les parties , & de produire même de la haine entre les parens , quand elle trouve des esprits incertains & peu déterminés. Pour moi j'estime qu'il faut choisir de bonne heure , ou de se donner tout à fait à elle , & en faire un point de conscience , & de devoir , étant vrai que l'obéissance que nous devons au Roi rend son parti le plus juste , ou de suivre la fortune du Prince dont on est parent. Quoi qu'il en puisse arriver , les choses ne sont jamais assez long-temps calmes parmi nous , pour ne se point déclarer & se cacher dans son terrier comme un Renard. Ceux qui ne promettent rien n'obligent personne , & ceux qui promettent tout sont obligés à

tenir

tenir leur parole. Jamais un homme de qualité ne doit montrer de crainte ni de foiblesse, son courage doit toujours être plus grand que sa fortune, & ce n'est plus la saison de délibérer quand celle de l'exécution est arrivée.

S'il faut être amoureux pour se Marier.

Après la naissance d'une Maîtresse, sa personne fait la seconde considération du Mariage: comme ce Sacrement est un lien indissoluble, j'estime un homme souverainement heureux qui épouse une femme bien faite d'esprit & de corps. J'aurois de la peine à me ranger de l'opinion de ceux qui soutiennent que l'amour n'est pas nécessaire à conclure un si important marché, parce, disent-ils, qu'étant question de l'établissement de notre repos & de notre fortune, il est dangereux d'écouter une passion violente qui nous tyrannise & nous aveugle tout ensemble. Que comme ennemis de la Sagesse, elle ne peut donner des conseils bien sains, ni promettre des plaisirs aussi longs que la durée de notre Mariage, puis qu'elle s'éteint dans la jouissance, & que l'expérience nous apprend que la possession,

* le temps, & l'habitude diminuent le prix des choses les plus excellentes dans nôtre imagination. Ils ajoutent que tout conspire à se défaire de cette passion, que les années effacent la beauté que nous adorons, & que tel a servi † une Fille belle comme un Ange, & sage comme une Sainte, qui se trouve chargé d'une Femme aussi laide qu'un Démon, & aussi enragée qu'une Bacchante. Par là ils concluent que la coutume est bien judicieuse, qui laisse le choix & l'approbation de nos Mariages à nos parens & à nos Tuteurs; qu'ils en jugent d'autant plus sainement, qu'ils sont moins touchés de la passion d'Amour, & qu'ils ne considèrent que les seuls intérêts de nôtre bonheur & de nôtre fortune.

Mais pour répondre à ces raisons, y a-t'il rien de plus tyrannique que de partager tous les momens de nôtre vie, tous nos maux & tous nos plaisirs, avec une personne qui nous est inconnue & même indifférente? S'il est vrai que la jouissance éteigne l'amour, ne peut-on pas

* *Ab assuetis non fit passio.*

† *Forma bonum fragile est, quantumque accedit ad annos fit minor, & spatio carpirur ipsa suo.*
Ovid.

pas inferer que la même jouïssance changera nôtre indifférence en haine, & que cette dernière passion nous précipitera dans un gouffre de déplaisirs & de douleur ? Que l'ayant épousée sans l'avoir vûë que par les yeux d'autrui, elle nous paroîtra désagréable ; & ne l'ayant connuë que par le rapport de nos parens, nous nous abandonnons, comme des aveugles, à ses mauvaises humeurs, & peut-être à quelque chose de pis. Qu'en user de la sorte, c'est entrer dans une prison qui ne nous offre que des chaînes, dont nous ne pouvons être délivrez que par la mort.

Qu'il n'est pas raisonnable que nôtre volonté si nécessaire au Mariage, soit forcée par le choix & l'autorité de nos parens, puis qu'elle est si libre de sa nature, qu'elle ne le peut-être par les plus cruels tyrans du monde ? Que si une belle fille perd bien-tôt tous ses charmes, & devient une laide Femme, on est encor plus assuré qu'une laide n'embellira pas dans le Mariage, & que sa malice augmentera plutôt que de diminuer. Enfin cette question est un problème qui se peut disputer également, & qui est plus propre à suspendre ma raison qu'à déterminer mon jugement :

La

La première opinion me semble la plus saine pour l'établissement de la fortune, mais la plus dangereuse pour le repos ; & pour la dernière , si elle offre moins de bien , elle promet plus de plaisir & de satisfaction.

Si le Bien est préférable à la naissance.

LE Bien est la dernière circonstance à examiner dans le Mariage , on ne dispute point sur la quantité , personne ne pouvant nier que le plus grand ne soit le plus souhaitable ; mais j'estime que la qualité en doit être bien considérée. Je ne suis pas de l'avis de l'Empereur Vespasien , qui disoit , que l'argent qu'il tiroit des excréments , sentoît aussi bon que celui des fleurs & des fruits. Si l'on reçoit dans son alliance une Fille de peu , parce qu'elle apporte beaucoup d'argent , il se faut fixer les yeux sur sa bourse , & ne le tourner jamais sur sa famille. De pareilles alliances ne sont supportables qu'à des maisons accablées de Sergens & de dettes : comme ce sont d'extrêmes maux , on se résout d'y appliquer d'extrêmes remèdes.

* Ce

* Ce désordre est encore souvent suivi d'un autre plus fâcheux, lors que les enfans tiennent de l'ordure de leur principe. Ces généreuses familles qui s'allient de la sorte, ressemblent aux fontaines, dont les eaux se corrompent en s'éloignant de leurs sources, quand elles passent par des lieux marécageux. On demanda un jour à un grand Seigneur Italien, pourquoi les Romains qui avoient autrefois fait trembler tout le monde, & dont la valeur n'eut jamais de pareille, étoient devenus si mal propres à la guerre: † il répondit que pendant que les Soldats se mêloient de faire des enfans à leurs femmes, ils ressembloient à leurs Peres; & que depuis que les gens de Soutane en avoient pris le soin, ils n'avoient engendré que des faineans & des pacifiques. C'est une chose étrange, dit Montagne, que nous soyons moins circonspects à perpetuer la vertu de nos familles, qu'à conserver la race de nos bons chevaux. Pour moi je ne conseillerai jamais les vilaines alliances à ceux qui s'en pourront passer.

Une

* *Instillata patris virtus tibi, fortes creantur fortibus, & bonis. Horat.*

† *Nec feroces prognerant aquilæ columbas.*

Une femme de condition avec moins de bien soutient tout autrement le rang de sa famille; & c'est un avantage considérable au dernier point pour les enfans qui en sortent, de se voir appuyez de deux puissantes Maisons, qui prennent un égal intérêt dans leur fortune & dans leur grandeur. Comme ils n'ont reçu que des impressions d'honneur & de vertu, ils ont d'ordinaire l'ame belle, & ne se rendent jamais indignes du nom de leur famille, ni de la gloire de leurs Prédecesseurs.

Qu'on doit faire un Ami fidelle, & qu'un Homme de qualité ne doit pas être estimé malheureux si la Cour lui fait injustice.

JUSQU'ICI j'ai parlé des moyens d'éviter quelques mauvais pas qu'un Gentilhomme pourroit faire à la Cour, s'il regloit mal sa conduite avec son Maître, & ne se précautionnoit pas contre ses ennemis. Il me reste à lui conseiller de faire un Ami fidelle, duquel il puisse prendre les conseils dans les choses de conséquence.

Il est certain que jamais homme sage ne s'est absolument abandonné à sa propre conduite, si nous croyons nôtre raison

son sans erreur, nous la connoissons mal; en pensant trop faire pour elle, nous la détruisons; nous ressemblons aux Singes qui étouffent leurs petits à force de les embrasser. C'est ainsi que nous la faisons, sans y penser, dégénérer en présomption. L'amour que nous avons pour nos intérêts, est un obstacle invincible pour elle, nos passions & nos espérances lui donnent à toute heure l'estrapade, & la tournent comme il leur plaît. Comme elles sont les plus fortes, elles agissent avec tant d'impétuosité dans l'esprit d'un jeune homme, qu'il suit d'ordinaire ce qu'il aime, & se persuade tout ce qu'il souhaite; il n'est point de mal si nécessaire à guérir que la présomption, elle est trop ennemie de la déference & du conseil pour s'accommoder avec la Sagesse. Ce n'est pas qu'il faille se dépouiller de toute bonne opinion de soi-même, c'est un autre excès qui produiroit de mauvaises conséquences: l'humilité n'oblige pas un homme de cœur à s'estimer poltron, un Docteur à se croire ignorant, ni un Courtisan à se persuader qu'il ne sait pas vivre dans le grand monde. Il suffit que nous soyons juges aussi sévères de nos vices & de nos défauts, que nous le se-

rions

rions de ceux des autres. Nous pouvons nous examiner sans honte comme sans témoins en nôtre particulier. * Faisons taire nos passions, pendant que la raison nous dira ce que nous sommes & ce que nous vallons, & nous ne manquerons jamais de nous connoître. Si ces réflexions ne peuvent entrer dans l'esprit des jeunes gens, s'ils ne veulent point consulter leur raison, au moins qu'ils s'adressent à celle de leurs Amis, elle sera toujours la plus saine, agissant avec plus de liberté, & avec moins d'intérêt. La prudence humaine n'a point trouvé de plus grandes précautions contre les accidens: J'ai dit ailleurs qu'elle a ses bornes & sa foiblesse naturelle; mais elle fait ce qu'elle doit, quand elle fait ce qu'elle peut; la Providence acheve le reste comme il lui plaît, † elle a des ressorts qu'elle fait jouer sans nous, elle conduit toutes choses avec une sagesse infinie, & ne fait rien fortuitement. Un homme sage & résolu attend avec constance ce qu'elle a déterminé de sa fortune; si on le chasse de

* *Judex ipse sui, totum se explorat ad unguem.*
Auson.

† *Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri.* *Livy.*
eret.

de la Cour, il s'en passe sans chagrin, & ne pense pas être malheureux dans sa maison : Il voit que beaucoup d'autres n'y ont jamais été qui ne laissent pas de vivre contents. S'il a l'adresse de se faire aimer, il reçoit dans sa Province les hommages & les respects qu'il rendoit à plusieurs. Ceux qui lui diminuent ses espérances lui augmentent son repos ; & dès lors qu'il quitte l'Empire de la Fortune, il se trouve entre les bras de la Philosophie. Sa conduite qui ne lui reproche point ses fautes le console de ses mauvais succès. Il voit que la Nature n'a pas attaché les plaisirs aux grandes fortunes ; qu'on peut rire & passer agréablement son temps, sans être Duc & Pair, ni Maréchal de France ; qu'il ne manque point de gens qui contribuent à ses divertissemens, comme il faisoit à ceux de son Maître qu'il ne voit plus ; & enfin il peut trouver le revers de la Medaille aussi beau que l'endroit. Il ne faut pas un grand effort de raison pour philosopher de la sorte, quand on est grand Seigneur dans sa Province. C'est un beau Pis-aller que d'avoir dix ou douze mille écus de rente, & j'oserois bien assurer que la Philosophie ancienne & moderne, n'a point écrit de Li-
vres

vres qui nous consolent si puissamment contre les revers de la Fortune, que les Beaux à ferme de deux ou trois belles terres. La pauvreté est un mal qui fait perdre l'escrime aux plus vaillans, & les raisonnemens de la Philosophie sur le mépris des choses périssables, ne sont pas une monnoye dont nous puissions payer nos dettes. Ce qui m'en donne mauvaise opinion, est que leurs Auteurs n'en avoient pas grand besoin. Ils nous ont laissé des armes dont ils ne se sont jamais servis; ils ont combattu un ennemi qui n'a point été en état de leur faire mal: & l'on ne me fera point croire que Denis ait autant pris de plaisir à commander à des Ecoliers, qu'il en avoit à regner dans Syracuse. Il est malaisé de tomber de bien haut sans se faire mal, dans les extrêmes désordres il n'y a que le bien qui nous console & qui soutienne nôtre esprit. C'est lui qui nous exempte des incommoditez insupportables où la pauvreté nous précipite, & qui nous fait éviter le mépris de nos égaux, & la pitié de nos inférieurs. Le plus grand mérite du monde enseveli sous l'indigence, est une miniere d'or que personne n'a découverte; celui qui la possède n'en est pas plus à son aise,

& ceux qui ne la connoissent pas la foulent aux piés sans s'informer de sa valeur. La cruauté de l'Empereur Justinian n'auroit pas réduit Bellissaire à la dernière extrémité, si après lui avoir ôté l'honneur de tant de batailles, il ne l'avoit forcé de demander l'aumône à la même Porte de Rome par laquelle il étoit entré tant de fois triomphant avec des Rois captifs attachez à son Char. Et cet Empereur d'Allemagne est-il pas moins à plaindre d'avoir été chassé de ses Etats & de sa dignité, * que de s'être vû contraint de faire des fagots dans une forêt de Suabe, pour soutenir sa misérable vie? Je conçois bien que l'esprit d'un homme sage ne perd pas son assiette, quand il manque de s'élever aux honneurs qu'il méritoit par ses services: je sai qu'il doit être modéré quand on l'en priveroit avec injustice; mais je n'entends pas avec quelle règle de Philosophie il pourra rendre son ame tranquille, lors qu'il souffrira les incommoditez d'une extrême pauvreté. La raison seroit foible, qui penseroit me prouver qu'un méchant habit me défendra du

* Ideò magis notus, quàm magis fuerit ignotus, Rolland.

du froid , & que je doiêtre fans inquiétude quand je n'ai pas de quoi dîner. On me dira que la nature se contente de peu , je l'avouë , mais il n'en va pas de même de nôtre habitude : Un Prince seroit pauvre qui ne posséderoit qu'autant de revenu qu'il en faut pour rendre un Gentilhomme fort accommodé.

De tout ce raisonnement , je conclus qu'un Gentilhomme qui a de l'esprit & du bien suivant sa condition , peut vivre heureux , quoi qu'il lui arrive. Qu'il doit tenter les voyes de parvenir aux grands honneurs de l'Etat , ou par la guerre , ou par les services qu'il rendra à la personne du Roi. S'il réüssit , il jouïra de son bonheur avec plaisir ; & si ses desseins ne lui succèdent point , il n'y a pas de quoi se desespérer , pouvant vivre chez lui dans le même rang que ses Peres y ont tenu. Il a de plus la satisfaction d'avoir poli ses mœurs , produit son mérite , & acquis de l'estime ; * c'est une récompense qui vaut bien qu'il hazarde quelque chose quand il n'en auroit point à espérer d'autre , & qui le doit faire sortir de sa Maison , pour y rentrer avec plus de gloire qu'il n'en avoit auparavant. *Que*

* *Paulum sepultæ distat inertix celata virtus,*

*Que la Soutane est plus propre à faire fortune
que l'épée, & les avantages qu'en peut ti-
rer un Homme de Qualité.*

S'Il porte la Soutane, il trouvera bien des choses dans la conduite d'un homme d'épée qu'il ne doit pas suivre. Sa profession l'oblige à une plus grande modestie, à une conversation plus retenuë, à une pieté plus exemplaire, & à des mœurs plus réglées. Comme il n'a pas affaire des exercices d'un Cavalier, il ne doit pas ignorer les bonnes Lettres. Ce seroit une chose honteuse à sa profession, la Science n'est jamais si bien en son jour qu'entre les mains d'un homme de condition. Elle y a des charmes qui ravissent tout le monde, & qui contraignent les plus insensibles d'aimer ceux qui s'en savent bien servir. C'est un moyen presque infailible pour arriver aux grands emplois : nous en avons tant d'exemples, qu'il ne les faut point chercher dans les temps éloignez de nôtre connoissance ; & à le bien prendre, n'est-il pas juste que les plus éclairez conduisent ceux qui le sont moins, & qui peut nier qu'un beau naturel joint aux connoissances qu'il
tire

re des Lettres, ne fasse un homme extraordinaire? les Sciences lui tracent un chemin semé de roses pour monter à la Fortune, elles produisent son mérite avec éclat, elles lui donnent entrée dans les Conseils des Rois, elles lui apprennent l'art de persuader ce qu'il lui plaît, & enfin elles en font un grand Prélat dans l'Eglise, ou un grand Ministre d'Etat. O combien cette profession est heureuse, & combien de gens de condition la prendroient-ils s'ils en connoissoient tous les avantages! je suppose toutesfois ce que j'ai dit ailleurs, qu'on y a de la disposition naturelle; car enfin ce n'est pas une entreprise sans difficulté de se rendre savant; il faut être Saint pour avoir des Sciences infuses, & les habituelles sont longues & pénibles à acquérir. Les Poëtes ont eu raison de les loger sur le Parnasse, dont la hauteur extraordinaire en rendoit l'accès très-difficile. Les Muses qui y président prennent plaisir à se faire faire la Cour; mais aussi y a-t'il bien de l'avantage d'être en leurs bonnes grâces. Il n'appartient qu'à elles de satisfaire les vivans & de ressusciter les morts. Nous ne connoîtrions point Alexandre, si l'Histoire ne nous l'avoit dépeint; & toutes les belles actions de Jules

les Cefar, & de Xenophon, feroient enfevelies dans un éternel oubli, fi eux-mêmes ne les avoient écrites. La vertu toute admirable qu'elle eft, ne fe fauroit passer d'elles, puis que fa véritable récompense eft la gloire & l'immortalité. A qui penfez-vous que les fiécles à venir donneront plus d'éloges, ou au Cardinal de Richelieu, ou aux Capitaines qui ont combattu de fon temps ? La Tête de ce grand Homme a fait mouvoir leurs bras ; & s'ils ont eu de bons succès, ils ne font dûs qu'à lui, comme à leur principe ; celui-là en fut la cause, & ceux-ci les instrumens ; & l'on peut dire que leur valeur ne pouvoit paroître fans travailler à la gloire de celui qui la conduisoit. Les ordres qu'il donnoit en repos dans son Cabinet, faisoient mouvoir toute l'Europe, sa prudence prévenoit les mauvais accidens, ses raisonnemens pénétoient les choses les plus obscures, son jugement étoit sans erreur, & sa conduite a paru si belle, qu'on ne sauroit parler de la grandeur du Roi, sans louer son mérite & sa vertu.

Il est bien difficile qu'un homme de qualité, d'un mérite extraordinaire, ne fasse une grande fortune. Sa suffisance,

impose je ne sai quelle nécessité au Prince de se servir de lui ; & s'il n'y est pas porté par son inclination naturelle , il s'y résout pour le bien de ses affaires. Il voit qu'elles ne peuvent être confiées en de meilleures mains , & qu'il se décharge d'une infinité de soins qui rendent la Couronne aussi pesante à celui qui la porte , qu'elle paroît belle aux yeux de ceux qui la reverent. Que s'il n'est pas assez heureux pour atteindre jusques-là , il ne s'éloigne pas de la Fortune , quand même il n'aprocheroit point des affaires ; il lui fera bien plus aisé d'obtenir un bel Evêché , ou une bonne Abbaye , qu'à un homme d'épée de sa condition un Gouvernement considérable , pour récompense de ses services. Cependant le premier suit une voye tranquille & presque assurée , & l'autre un chemin plein d'incertitude & de périls ; l'un & l'autre ont pour objet leur fortune , mais ils ne sont pas également heureux dans le choix des moyens qui les y conduisent. Le malheur des jeunes gens , est que la chaleur du sang qui bout dans leurs veines , ne les rend pas capables de goûter les réflexions qui pouroient les persuader. Ils se mettent à la tête qu'il n'est rien de si beau que l'estime d'un homme de cœur , &

qu'ils

qu'ils doivent égaler les hauts faits des Heros de nôtre Histoire. Ils ne se proposent jamais que le plaisir de contenter leurs passions, sans regarder aux difficultés qui se trouvent en leur chemin ; & s'il arrive qu'ils se prennent par les yeux, il faut que tout cède à leur amour ; elle leur persuade que la possession de leur Maîtresse est le seul bien qui les peut rendre heureux, ils voyent avec mépris la Soutane qui s'opose à leur dessein. Ce sont des malades qui fuyent les Médecins, des aveugles qui refusent de se laisser conduire, & qui quittent le chemin de la fortune pour suivre celui du plaisir. Mais je demanderois volontiers à un Homme desintéressé, s'ils avoient appris de l'expérience de leurs Amis, qu'il ne faut que trois mois de jouissance pour perdre cette passion violente qui les traite si impérieusement : s'ils savoient que les charmes de cette beauté qu'ils adorent s'évanouiront dans peu de jours de leur esprit, comme des Palais enchantez des Romans ; s'ils pouvoient concevoir qu'une Maîtresse adorable devient souvent une femme importune, est-il possible qu'ils fussent assez insensés pour sacrifier leur établissement & leur repos à cette Idole qui ne doit

durer qu'autant que leur folie & leur aveuglement ?

Concluons ce discours par cette conséquence, qui résulte des preuves de ma première proposition ; qu'il ne faut pas toujours attribuer à la Fortune ce qui ne nous arrive que par nôtre imprudence ; que ceux qui pénètrent les causes en connoissent aisément les effets ; & que nôtre ignorance & nôtre foiblesse, sont les sources de nôtre mauvaise fortune, comme nôtre jugement & nôtre expérience le sont de nôtre bonheur.

Que personne n'est content de sa Fortune.

IL n'y a point de passion si naturelle aux hommes que le désir d'être toujours heureux : mais il faut avouer qu'il seroit bien difficile de deviner le terme de leur félicité. Châcun en son particulier se fait un bonheur à sa fantaisie, & personne ne se trouve content dans la possession de ce qu'il avoit ardemment souhaité. * Nous renverfons l'Idole que nos mains nous avoient bâtie, nous soupirons après ce que nous n'avons pas, & la mort nous est

* Stulti desiderant absentia, presentia verò, etiam præterita meliora negligunt. *Dem.*

est aussi nécessaire pour terminer nos desirs, que pour finir nôtre vie. Je ne vois rien qui marque si fortement la foiblesse de nôtre nature, que cette instabilité qui ne nous quitte jamais. Les plus mode-
rez se proposent un bien mesuré à leur mérite, la raison leur permet d'y prétendre; & quand ils en sont devenus les maîtres, ils ne le considèrent que comme un degré pour monter à quelque chose de plus; & c'est pour lors que leurs desirs s'enflamment, que leurs espérances s'augmentent, & que leurs inquiétudes redoublent leurs accès. Les Princes ne se trouvent point heureux, parce qu'ils ne sont pas Rois; & les Rois ne peuvent vivre contents, parce qu'ils ont des égaux. On disoit de Cesar & de Pompée; que l'un ne vouloit point de maître, & l'autre ne pouvoit souffrir d'égal. En vérité nous sommes bien injustes d'attribuer à la Fortune l'inconstance, & l'aveuglement. * Est-il une légèreté plus grande que de n'être jamais content, & un aveuglement pareil à celui qui ne connoît pas ce qui lui est propre, ni ce
qui

* Quid enim ratione timemus, aut cupimus? quid tam dextro pede concipis, ut te conatus non poeniteat votique peracti.

qui doit arrêter ses desirs ? Nous passons notre vie à souhaiter & à poursuivre le bien ; & lors que la vieillesse nous en ôte l'usage, elle augmente en nous le désir de le posséder. J'ai dit ailleurs qu'il en faut pour la nécessité, & pour le plaisir ; aussi n'ai-je pas dessein de faire l'Eloge de la pauvreté, ni de mener mes Amis à l'Hôpital, mais bien d'examiner la conduite de ceux qui se trouvent réduits à la nécessité de chercher fortune.

J'ai ce me semble assez prouvé qu'un Gentilhomme né riche doit quitter son Village pour se donner à la Cour. L'entreprise n'est pas difficile à résoudre, puisqu'en partant de sa Maison il la regarde comme un lieu qui le recevra toujours agréablement, quand ses espérances l'abandonneront ailleurs ; & il ne fera rien contre l'ordre de la nature, si d'un commencement médiocre il s'élève à quelque chose de grand. Mais il n'appartient qu'à Dieu de tirer les Êtres du neant, * & il faut une conduite bien sage à un particulier abandonné de tout autre secours que de celui de sa propre vertu, pour faire une fortune médiocre, qui établisse le repos

* Quis enim virtutem amplectitur ipsam, Premia si tollas? *Juvenal.*

pos de sa famille & celui de sa vieillesse. Il seroit impossible de traiter cette matiere en détail, à moins que d'examiner toutes les professions du monde. C'est une entreprise au dessus de mes forces & de ma patience, & je penserai avoir assez fait si je me rends utile à ceux de ma condition; mon dessein principal n'étant que d'écrire pour la Noblesse.

*Que le mérite est propre à tous les Hommes,
& que l'Etat Monarchique est le seul
souhaitable à la Noblesse.*

TOut le monde fait que la Nature qui comprend tous les hommes sous un même genre, ne met point de différence entre eux quand elle leur donne l'être, & qu'elle fait aussi peu d'effort dans le sein d'une Reine pour former un Roi, que dans celui d'une Païsane pour donner la naissance à un misérable. La Providence qui la conduit dans l'ordre de ses productions, ne contraint point ses mouvemens; depuis la naissance du monde elle a suivi une même route; & les hommes qu'elle engendre chez nos Antipodes ne naissent point autrement que nous. Cependant pour former la société d'une vie civile, il a fallu oublier nôtre

propre principe, & renverser celui de la Nature. Pour faire l'union de nos Etats, nous avons divisé nos conditions ; pour étendre la liberté publique, nous avons reserré la particulière ; & pour n'être pas esclaves de nos ennemis, nous sommes contraints de recevoir des Maîtres. Ce défaut ne vient que de la foiblesse de nos sens ; qui ne pouvant s'accorder en un même point, doivent nécessairement se réunir sous la volonté d'un seul. J'aurois besoin d'étendre cette raison, si elle ne s'écartoit trop de mon sujet. Je dirai seulement qu'elle a fait conclure aux plus sages que le Gouvernement Monarchique est le plus sûr & le meilleur. (Le Philosophe ajoute, quand le Prince est le plus sage & le plus juste de ses Sujets.) Pour moi j'estime qu'il est le seul souhaitable à la Noblesse, & que c'est de lui qu'elle peut attendre son bonheur & son avancement. Je sais bien que l'Aristocratique n'a été fait que pour elle, & qu'ainsi elle le devoit considérer comme son centre ; mais à le bien prendre les Nobles de cette sorte d'Etats ne sont redevables de leur bonheur, qu'à leur naissance. S'ils gouvernent les Peuples ils sont étroitement liés par leurs Loix, leur forme de vivre est pleine de grimace

&

& de circonspection, s'ils s'élevent, c'est plutôt par ancienneté que par vertu; & quoi qu'ils fassent pour leur République, ils n'ont pas grand part à sa fortune.

* Au contraire dans l'Etat Monarchique, comme les Rois ne reconnoissent rien au dessus d'eux que leur Justice & leur raison, ils ont droit d'élever ceux qui le meritent, ou qui leur plaisent. D'un Roturier ils en font un Noble, & d'un Gentilhomme un grand Seigneur; leurs bienfaits donnent de l'émulation à leurs sujets & reveillent la vertu des particuliers pour y aspirer avec justice.

La Noblesse a été de tout temps la recompense des actions généreuses, qui se faisoient à la guerre: Ce fut par ce moyen que les Princes engagerent les plus braves à leur service; & cette juste recompense d'honneur qui n'étoit que personnelle, passa depuis à leur postérité, & fut laissée à leurs enfans comme une succession que la foiblesse de leur âge n'avoit point encor meritée. L'on ne peut nier que ce ne soit un grand avantage d'être né Gentilhomme, & que la vertu ne se produise avec un merveilleux éclat, aidée de cette qualité; mais je
n'esti-

* *Divisum Imperium cum Jove Cæsar habet.*

n'estime pas qu'il y en ait d'autre raison que l'habitude que nous avons de le croire ainsi. * Nous croyons aisément ce que nos Peres ont crû ; & les coûumes reçûes ont un pouvoir si tyrannique , qu'elles contraignent jusqu'à nôtre jugement. Car à bien examiner les choses , qu'est-ce que la Nature a fait , davantage pour le Noble que pour le Bourgeois ? & qui pourra discerner leurs qualitez , lors que l'un & l'autre taitteront le lait de leurs Nourrices ? si nous demeurons d'accord qu'ils ont les mêmes organes , le même tempérament & les mêmes facultez de l'ame & du corps , où prendrons nous cette différence , qui élève si haut le Gentilhomme , & deprime si injustement le Roturier ? Nous avons une infinité d'exemples qui contrediroient cette opinion , & qui nous contraindroient d'avouer que le mérite & la vertu sont également propres à tous les hommes. † Lors que le Peuple Romain contraignit le Senat d'admettre au Consulat les Bourgeois avec les Senateurs , la République n'en vit point diminuer sa puissance ,

* Nobilitas sola est atque unica virtus.

† Est nobis cum Deo virtus communis. S. Gregorius de Patientia.

sance, ni resserrer ses limites. Nous ne lisons point que ces Consuls Plebeyens aient fait des lâchetés, ni qu'ils aient eu moins d'amour pour la gloire que leurs Collègues. Si nous considérons les Gens de Lettres, les plus Savans n'ont pas été les plus Nobles. La naissance d'Homere fut si obscure, qu'après sa mort la beauté de ses Ouvrages fit naître une grande contention entre Chio, * Smirne, Salamine, & quatre autres Villes, qui toutes s'attribuoient la gloire de l'avoir vû naître. Et lors qu'il plaît au Roi d'annoblir un Roturier par un effet de sa puissance absolüe, remarquons nous que son parchemin lui ait augmenté son mérite? J'aurois une vénération toute particuliere pour cette qualité, si elle étoit la recompense de la vertu, plutôt qu'une succession. † Nous jouissons avec plaisir de ce que nous avons acquis; nous regardons amoureusement les Ouvrages de nos mains, & ne pouvons nous attribuer que les choses que nous avons justement méritées.

Ce-

* Smirna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chio, Argos, Athenæ.

† Et genus, & proavos, & quæ non fecimus ipsi, vix ea nostra vocæ.

Cependant il faut suivre la coutume générale, se laisser emporter au torrent, & confesser qu'un homme d'honneur, d'esprit, & de mérite, trouve un merveilleux obstacle à se produire, quand cette qualité lui manque. Il a beau philosopher contre les erreurs populaires, il se voit exposé à mille fâcheuses rencontres, & il est d'autant plus à plaindre, qu'il a été mieux élevé. S'il a beaucoup de mérite, s'il a l'ame grande & belle, il ne peut concevoir de médiocres desseins; sa politesse ne s'accommode point avec l'incivilité de ceux de sa condition, & sa vertu ne peut souffrir l'obscurité. Cependant il vit dans la Cour comme dans un pays ennemi; il y trouve bien plus de mépris pour sa qualité, que d'estime pour son mérite; & il est souvent obligé de prendre des sentimens plus bas, & de cacher son humeur altière sous la Soutane d'un Prêtre, ou sous la robe d'un Justicier. C'est le seul moyen qui lui reste pour aller du pair avec ceux qui ne le pouvoient souffrir. C'est un Lion qui s'enchaîne de lui-même, ou pour mieux dire un homme sage qui entend ses véritables intérêts. La Guerre selon mon sens, ne lui est pas plus propre que la Cour; nôtre Na-
tion

tion ne sauroit porter de joug s'il n'est peint ou doré; elle est persuadée que ceux qui lui commandent, sont nez pour lui commander; qu'elle ne doit rien à ses égaux, & qu'elle doit tout à ses supérieurs. Cette opinion des Peuples avec le temps a fait la grandeur de la Noblesse. Un homme de qualité n'a point de peine à se faire obéir; son nom supplée même au défaut de son mérite, & l'on ne s'informer guerre s'il est habile, quand on le connoît pour être de bonne Maison.

*Que nos Voisins donnent plus au mérite qu'à
la naissance, & de l'utilité du
Commerce.*

NOs Voisins ne gardent pas cette maxime; dans le service de l'Empereur & du Roi d'Espagne, nous avons vû de nos jours de grands Hommes tirés de la lie du peuple. En Allemagne, Aldringuer, d'Ecrivain devenu Général d'Armée; Jean de Wert, de Valet, Général de la Cavalerie de l'Empereur; & Bec, de Messager à Bruxelles, obtenir les principaux Emplois des Pais-bas. Ces exemples qui sont rares par tout, sont presque inconnus parmi nous; & quand

quand il s'en trouveroit quelqu'un , il ne devroit pas détourner un homme sage du chemin le plus battu. Je veux dire que l'Eglise, & les emplois de la Justice, doivent faire la profession d'un homme du tiers Etats, qui a des biens & de l'esprit au dessus de ceux de sa condition: s'il a l'ame moins haute, le trafic est un autre moyen de faire sa fortune. J'ai souvent remarqué avec des gens de bon sens, qu'il est assez rare de trouver des hommes qui se soient enrichis par l'excellence des Arts qu'ils ont possédez. Les grands Peintres, & les fameux Statuaires, ont tiré plus de gloire que de profit de leurs Ouvrages. Les rares joueurs de Luth, & les grands Musiciens, passent leur vie à divertir les Curieux, & laissent d'ordinaire échaper les occasions de faire leur fortune.

Je dis ceci pour faire voir que les Roturiers ne sont pas malheureux dans leur condition, puis qu'ils ont une infinité de moyens pour la rendre meilleure. Je ne parle point des Financiers, ni des Partisans, s'ils ne tiennent le chemin le plus juste, au moins suis-je assuré que c'est le plus court & le meilleur. Ce sont des potirons qui croissent en une nuit, leurs progrès vers les richesses à quel-

quelque chose de la nature des enchantemens; le peuple les haït, les blâme & les maudit: mais avec tout cela ils se font grands Seigneurs; & s'il arrive que leurs enfans aient de l'esprit, ils les avancent dans les belles Charges, ils les allient dans de bonnes Maisons, ils prennent le nom d'une belle Terre, le temps efface celui de leurs Peres, & les Peuples oublient les maux qu'ils en ont soufferts.

* Mais je ne puis considérer qu'avec déplaisir la posture d'un Cadet de bonne maison, qui a l'ame naturellement belle & généreuse, réduit à chercher sa fortune, & son établissement; sa qualité qui semble faire toute sa gloire, est un embarras qui s'oppose à son bonheur, & qui lui ferme les voyes que les Loix ouvrent aux Roturiers pour acquérir du bien. Je trouve entr'autres celle-là bien dure, qui lui défend le trafic; il me semble qu'elle est fondée sur des principes bien foibles pour être si absoluë. Car pour défendre une chose, il faut qu'elle soit mauvaise de soi, ou du moins qu'elle produise de mauvais effets. Et peut-on blâmer le Commerce comme vitieux,

* Cui nec sunt nota parentum munera.

vitieux, sans offenser toutes les Nations du monde? Est-il rien de plus solidement établi parmi les hommes? & avec un consentement plus universel? L'utilité en est si grande, qu'on ne le sauroit abolir, sans troubler toute la société de la vie civile. C'est lui qui peuple les grandes Villes, c'est lui qui cause la richesse & l'abondance dans les Etats, qui entretient la Paix entre les Etrangers, & qui nous fournit tous nos besoins. Sont-ce là des effets indignes de l'emploi d'un Gentilhomme? Que si l'on veut restreindre la Noblesse à la seule profession des armes, est-il rien qui s'y accommode si bien que le trafic? Ces deux choses jointes ensemble ont fait éclater la vertu de plusieurs grands Hommes, dont la mémoire ne peut jamais mourir. Voyons nous rien de plus hardi que les Voyages de Paul Dervis, de Drac, & de Magelan? Lisons-nous des entreprises plus déterminées que celles de Pacheco, d'Albuquerque, & de Soares, dans le Nouveau Monde? Si ces illustres Marchands ne l'avoient découvert, serions-nous pas aujourd'hui privez des plus belles choses dont nous jouissons dans l'Europe? Ont-ils pû former de si grands desseins, sans avoir l'ame haute?

&

& les auroient-ils fait réuſſir ſi heureuſement, ſi leur courage n'avoit été au deſſus des plus grands périls, & leur conſtance à l'épreuve des plus extrêmes difficultez ? Eſt-il un moyen plus propre pour porter la gloire & le nom de nos Rois juſqu'à l'autre bout du Monde ? La République de Veniſe, qui ſubſiſte depuis plus de douze cens ans, a touſjours conſideré le Commerce comme la baze qui ſoutient ſa grandeur. Quoi qu'elle ſoit gouvernée par les Nobles, elle ne l'a pas banni d'entr'eux ; & cette ſage Politique lui a ſi bien réuſſi, qu'elle l'a miſe en état de ſe ſoutenir toute ſeule contre la plus redoutable Puiffance du Monde. C'eſt ſur ce même fondement que les Hollandois ont érigé en République leur petit coin de Terre, & qu'ils ont ſi bien diſputé leurs intérêts que la Maïſon d'Autriche toute puiffante qu'elle eſt, ſe voit aujourd'hui contrainte de traiter avec eux comme avec des Souverains, & de renoncer à tous droits de Supériorité. Cet Etat Démocratique gouverné par de bons Marchands, a-t'il pas donné aſſez de preuves par ſes conquêtes en divers lieux, qu'un Gentilhomme peut bien être Marchand, puis qu'un Marchand égale

égale sans effort les belles actions d'un Gentilhomme. Que si cette profession est si au dessus des Nobles, qu'il leur soit honteux de la suivre, pourquoi servent-ils dans les Armées de ces Marchands, qu'ils reconnoissent comme leurs Maîtres, & dont ils recoivent la solde? N'y a-t'il pas de l'extravagance d'obéir aux Indes & en Hollande comme à des Maîtres, à ceux que nous n'estimons pas nos égaux en France? Que les Loix fassent ce qu'il leur plaira, le Commerce est si nécessaire, qu'elles ne sauroient empêcher personne d'être Marchand. La relation est si juste entre le vendeur & l'acheteur, que si vous ôtez l'un, vous détruisez l'autre. Quand un maquignon me vend un Cheval, il n'est pas plus Marchand pour me l'avoir vendu, que moi pour l'avoir acheté. Et je vends le Blé de ma terre, ou les Moutons de ma Bergerie, je suis Marchand de Blé & de Moutons, puis qu'enfin on appelle ainsi ceux qui vendent & qui achètent. On me dira que la nécessité veut que nous convertissions en argent les fruits de nos domaines, pour avoir les autres choses qu'ils ne produisent pas. Je l'avouë; mais y a-t'il quelque chose de plus vilain,

lain, de revendre le Blé que j'aurai acheté de mon voisin à bon marché pour y gagner, qu'à me défaire de celui qui croît chez moi, pour en avoir de l'argent? Il faudroit que les fruits changeassent de condition dans les Terres de la Noblesse, & que la Nature leur donnât quelque prerogative sur ceux des Roturiers, pour trouver cette différence, qui n'est qu'un effet de nôtre caprice. Cependant on cesse d'être Noble, si-tôt qu'on commence d'être Marchand. Et nos coutumes ne se contentent pas d'attribuer aux aînez le plus grand bien des Maisons; mais après avoir rendus les Cadets pauvres, elles leur déniaient encore le pouvoir d'acquiescer ce qu'elles leur ont ôté.

Ce que doit pratiquer un Gentilhomme qui cherche sa fortune dans la Guerre.

DE dire que les chasser de leurs Maisons est un moyen de les envoyer à la guerre, * la conséquence n'est pas toujours vraie: tel vit malheureux dans la Province, qui serviroit en homme de cœur

* Nihil habet infœlix paupertas durius in se, quàm quòd ridiculos homines facit. *Juvenal.*

cœur à l'Armée, s'il avoit de l'équipage & du bien pour y subsister: la pauvreté a je ne sai quoi de pesant qui abbat le courage de quelques-uns, & désespère les autres. Ceux à qui la naissance & la nourriture ont haussé le cœur, ne se résolvent qu'avec une extrême peine à se faire Soldats sous des Capitaines, qui bien souvent ne les valent pas. Cette voye de faire fortune est longue, pénible & incertaine, mais nécessaire à ceux qui n'ont jamais connu les Lettres, & ne se sont pas rendus fort adroits dans les exercices.

* Je conseillerois à un Gentilhomme qui en est là réduit, de rechercher les bonnes graces d'un Officier considérable de l'Armée qui devienne son Protecteur: c'est accourcir le chemin qu'il doit tenir pour arriver aux Charges militaires, sans lesquelles je l'estimerois très-malheureux de servir: la valeur n'aime point la presse, elle veut le grand jour pour se faire voir. J'ai connu des Soldats qui avoient fait des choses hardies au dernier point, dont on ne parloit pas hors de leur compagnie. Le but d'un Gentilhomme ne doit pas être seulement d'acquérir de l'estime, mais

* *Miseri vivunt, quibus nec questus nec didicere artem ullam. Plaut.*

mais encore de faire sa fortune par son épée. Aussi ne doit-il rien oublier pour obtenir les Charges qui l'exposent à la vûe de tout le monde, afin que sa valeur se faisant connoître, il puisse aspirer aux récompenses qu'il aura méritées. * Le secret est de s'appliquer fortement à son métier, se persuader qu'il peut obtenir les premiers emplois en passant par les degrez; apprendre les ordres généraux & particuliers; remarquer soigneusement le campement de l'Armée, les délogemens, les ordres de Bataille, l'attaque des Places; se trouver avec les Ingénieurs aux circonvallations, à la construction des fortins, à l'ouverture des tranchées; entrer dans les mines & fourneaux, s'instruire de tout ce qui concerne l'Artillerie, suivre les Officiers généraux lors qu'ils vont reconnoître les Places qu'ils veulent attaquer, ou les lieux par lesquels l'Armée doit marcher, se donner avec soin à la Géometrie & aux Fortifications, & joindre la Théorie à la pratique; † & pour s'en bien servir, s'ac-

côu-

* Pluribus intentus minor est ad singula sensus.

† Nempe & fugacem persequitur virum, nec parcit imbellis juventæ poplitibus, timidoque tergo. *Horat.*

coûtumer à penser que la mort n'est pas un mal, qu'elle trouve aussi infailliblement les poltrons que les gens de cœur, & qu'enfin ce n'est qu'un moment qui termine nos craintes aussi bien que nos espérances. Quand il sera parvenu à la Charge de Capitaine, il la doit regarder comme un degré pour monter à celle de Maître de Camp, * & se proposer d'aller jusqu'où la suffisance & la valeur peuvent mener un Gentilhomme; mais fonder toutes ses espérances sur les connoissances qu'il aura acquises, & qui le peuvent rendre digne d'une bonne fortune. † L'ignorance empêche souvent un Soldat de se proposer un grand emploi; il faut savoir la fonction de Capitaine pour souhaiter de le devenir avec justice. Quand nous sentons nos forces, nôtre ame a je ne sai quoi de vigoureux, qui nous fait embrasser les moyens de nous élever. ‡ Elle prend une fierté avec laquelle elle surmonte les difficultez qu'elle rencontre, § elle s'arme d'une constan-

* Ut qui fortis erit, sit felicissimus. *Juvenal.*

† Aut fuit aut veniet, nihil est presentis in illa, Morfque minus poenæ, quam mora mortis habet.

‡ Scorsum cuique potestas,

§ Divisa est, suavis cuique est.

tance qui lui fait mépriser également les fatigues & les périls. * Sans mentir c'est un puissant acheminement aux choses difficiles, que de vouloir déterminement ce que nous entreprenons, & le seul moyen qui réunit les forces de nôtre esprit & le rend fertile en inventions: De là vient cette hardiesse accompagnée d'une certaine confiance de réussir dans nos desseins, que les Sages estiment si nécessaire, & que la Religion même demande pour faire des miracles. C'est sur ce grand fondement que le grand Pompée disoit qu'en frappant du pié il feroit sortir des Soldats de la terre, & que Cesar méprisant les plus violens efforts de la Mer & des vents, r'assuroit son Pilote, en lui disant qu'il portoit Cesar & sa fortune. † L'audace & la constance sont nécessaires à un homme de guerre, l'une affronte & cherche les périls, & l'autre ne s'ébranle point des mauvais accidens qui la persécutent. Les grands hommes ont tous été hazardeux. ‡ Alexandre entreprit la conquête du Monde avec trente mille hommes, Cesar

* Sentit enim vim quisque suam.

† Multum sibi adjicit virtus lacessita.

‡ Audaces fortuna juvat timidosque repellit.

far avec quarante mille emporta la Ville d'Alexia dans les Gaules, défenduë par quatre-vingt mille Combattans, & fé-couruë par deux cens mille Soldats de cette Nation. Edoïard défit une armée de quarante mille hommes avec sept mille Anglois, & prit nôtre Roi Jean prisonnier; & le Roi Gustave de nos jours décendit en Pomeranie avec huit mille Suedois, pour combattre toutes les forces de l'Empire. Ces grands succès ne sont pas toujours des effets de la Fortune; la vertu de ceux qui font les entreprises y a souvent la meilleure part, & c'est avec bien de l'aparence qu'elles sont fondées sur quelque raison. Comme les grands Hommes pénètrent plus profondément les causes des choses, ils découvrent la possibilité de leurs effets qui étoient enveloppez sous des apparences toutes contraires. De ces prodigieux exemples, l'on peut décendre à des raisonnemens particuliers, & dire qu'un Gentilhomme après s'être acquis les Sciences nécessaires à sa profession, doit toujours aspirer aux grands emplois, & avoir plus d'ardeur de les mériter, que de soin de conserver sa vie. * S'il les re-

gar-

* Pulchrumque mori, succurrit in armis.

garde comme le terme de ses espérances, il ne peut vivre sans les obtenir de la Fortune, & ne vieillira point dans l'armée sans Charge & sans honneur, parce que son courage le sollicite d'entreprendre, & qu'il méprise les périls & les autres obstacles qui s'oposent à ses desseins.

Que la Fortune d'un Gentilhomme dépend du bon ou mauvais choix qu'il a fait en se donnant à un Maître.

QUe si la Paix est si universelle, qu'il ne puisse avoir d'emploi dans les armes, & que la nécessité de ses affaires, ou la passion d'augmenter sa fortune, le chassent de sa Maison pour se donner à un Maître; il est indubitable que le progrès de ses services dépendra du choix qu'il aura fait. * C'est s'embarquer dans un mauvais bateau, que de suivre un Seigneur inutile à sa fortune. Pour faire ce discernement, il faut étudier ce qu'il peut & ce qu'il veut; je veux dire que s'il est sans emploi & sans suffi-
san-

* Ventis animam committe dolato, Confusus ligno digitis à morte remotus Quattuor aut septem.
Journal.

sance , il n'est pas propre à rendre un Gentilhomme heureux. C'est raisonner sottement de se persuader , qu'étant riche il le récompensera. Jamais habile homme n'a fondé sa fortune sur la bourse de son Maître. S'il est grand Seigneur , sa qualité l'oblige à de grandes dépenses ; & conséquemment le met mal en état de faire des présens assez considérables pour enrichir un Gentilhomme ; & s'il n'est pas riche , on ne doit rien attendre de son impuissance. La Libéralité est une Sainte qui n'a guère d'Autels dans le monde , & la plûpart des grands Seigneurs la connoissent moins que les Particuliers. Le respect qu'on leur rend dès leur naissance leur persuade que tout est fait pour eux , ils reçoivent les services comme des dettes qu'on leur paye , & non pas comme des présens qu'on leur fait ; ils croient que leur pain rend esclaves ceux qui en mangent , ils exigent des respects aussi insupportables à ceux qui les rendent , qu'ils sont injustement rendus à ceux qui les reçoivent , & la qualité de domestique leur fait d'ordinaire oublier le mérite de ceux qui les servent. Ils ne se contentent pas de les traiter avec indifférence , mais ils les réduisent encore quelquefois à déferer à des
gens

gens de peu qui n'ont rien de recommandable, que le bien qui les exempte de vivre en sujettion. On les voit debout & découverts derrière ceux à qui leur Maître ordonnera de s'asseoir & de se couvrir. On a de la peine à les discerner en cette posture, d'avec les Valets de Chambre, & quelquefois on les gouspille comme des Faquins. Il est malaisé qu'un pauvre Gentilhomme se pare de ces fâcheux accidens. La sujettion est un mal qui entraîne une infinité d'autres après elle, je ne m'étonne pas si elle est si incompatible avec le mérite & la vertu. Les Romains ont combattu six cens ans pour la liberté; & les Suisses, & les Hollandois, ont tout osé pour l'acquérir. J'estime qu'elle est le souverain bien de la vie, quand la fortune nous en laisse jouir sans nécessité & sans ambition. De là je conclus qu'il ne la faut jamais engager, qu'avec aparence de la reprendre un jour utilement, après avoir fidèlement servi.

*Qu'il doit établir son estime dans l'esprit de
son Maître avant que d'entrer en son
service, & comment il s'y doit
conduire.*

IL est difficile qu'un tel dessein réussisse sans le secours de nos amis, d'autant que nôtre personne doit être estimée avant que d'être connue, * & qu'il est toujours avantageux de se faire désirer : c'est par cette belle porte qu'il faut faire son entrée dans les Maisons de qualité, & c'est en cela que nos amis nous rendent de bons offices, lors qu'ils font une belle peinture de ce que nous sommes & de ce que nous valons. Ce n'est rien d'avoir du mérite si nous manquons d'adresse, pour nous en acquérir la réputation. Les vertus cachées sont des trésors qui n'enrichissent personne ; pour les découvrir avantageusement, il faut gagner l'amitié de ceux qui ont le plus de créance dans les Provinces où l'on veut s'établir. † Parmi la Noblesse, il y a toujours quelque homme sage & plus spi-

* An erit qui velle recuset, Os populi meruisset ?
Perseus.

† Fallus honor juvat, & mendax infamia terret.

spirituel que les autres ; dans le Clergé, des Sçavans qui se mêlent d'instruire ; & dans les Villes, des Officiers estiment & en crédit : quand une fois nous nous sommes produits à eux, & qu'ils nous ont jugé dignes de leur approbation, il est indubitable qu'ils nous donnent celle même de ceux qui ne nous connoissent pas. Leurs témoignages & leurs rapports nous font passer pour ce que nous sommes, & dans peu de temps ils étendent nôtre réputation par toute une Province. * Le peuple qui n'examinera rien s'accorde bien-tôt avec ceux en qui il a créance ; & comme nôtre estime n'est formée que par le nombre, & que nous n'avons pas lieu de nous produire en public, la prudence veut que nous nous servions de ces trompettes qui publient nos bonnes qualitez. Ainsi l'esprit des hommes étant avantageusement prévenu de ce que nous valons ; un Seigneur qui entend ses intérêts se croit aussi obligé de nous avoir, que nous de le servir : une autre raison est qu'un chacun se considère avant toutes choses, & qu'il y a de la gloire & de l'utilité pour lui de se servir d'un habile homme, & particulie-

rement

* Ducimur ut nervis alienis mobile lignum.

rement s'il a de grands emplois, d'autant qu'étant obligé de donner beaucoup de Commissions qui dépendent de son Ministère, il prend plaisir à les confier à des personnes intelligentes qui en puissent rendre bon compte; de sorte qu'il en arrive une certaine liaison entre le Maître & le suivant, qui produit d'ordinaire de l'amitié dans l'un, & de l'utilité pour l'autre. Si nous nous acquitons dignement d'un emploi médiocre, on se résoud sans peine à nous en donner un plus grand; les emplois sont enchaînez les uns aux autres, nôtre suffisance & nôtre conduite font tourner la rouë qui les élève en nôtre faveur, & nous devenons riches sans apauvrir nos Maîtres. Leurs Ministeres ressemblent aux flambeaux, qui en allument plusieurs sans rien diminuer de leur chaleur, ni de leur clarté. Nôtre fidélité & nôtre affection jointes à la reconnoissance des biens qu'ils nous ont procurez, leur donne de la joye de nôtre fortune; ils la regardent comme une de leurs plus belles productions, sans se lasser de nous donner les moyens de l'augmenter, d'autant qu'elle leur apporte de la gloire, & qu'elle ne leur coûte rien. L'expérience nous apprend qu'il n'est point d'homme abso-

lument

lument désintéressé, & que les plus généreux ne le font jamais jusqu'au point de faire le bien pour la considération de la seule vertu. Aussi les Sages pour obtenir quelque chose trouvent-ils toujours les moyens d'intéresser les bienfaiteurs dans leur propre action. * Les Païsans mêmes qui ne suivent que les lumières de la nature, se voyant également destituez de pouvoir & de mérite, ont recours aux présens, pour se rendre favorables ceux dont ils ont besoin; ils savent par expérience qu'ils excitent la charité; & s'il m'est permis de le dire, les prières pour les vivans & pour les morts, ne seroient pas si fréquentes, si nos libéralitez n'y engageoient ceux qui les font. Par ce discours nous voyons qu'il n'y a que les services que nous rendons aux Seigneurs employez, qui nous puisse être utiles, & que les autres sont incapables de rien faire pour nous. Le temps que nous passons auprès d'eux, ne sert qu'à nous conduire à une malheureuse vieillesse, pleine d'incommoditez & de chagrins. † Si nous tombons dans cette
faute

* Placatur donis Jupiter ipse datis. *Ovid.*

† Dat libera cniq; Fata Deus, propriisque fluunt mortalia causis. *Berb.*

faute plaignons nous de nôtre sottise, & n'en accusons point nôtre fortune. Si nous avions assez de sens pour pénétrer les causes, nous en devinerions les effets, & n'en attendrions rien au delà de ce qu'elles peuvent produire naturellement.

S'il vaut mieux servir un Maître habile-homme, qu'un Maître de peu de sens.

IL se trouve de certaines erreurs qui se sont acquis une telle autorité par le nombre de ceux qui les suivent, que les Sages mêmes ont de la peine à s'en développer. Qu'un particulier consulte ses amis sur le choix d'un Maître; ils lui diront qu'un habile homme (comme je suppose qu'il est) seroit heureux d'entrer au service d'un Prince ou d'un grand Seigneur fort riche & de peu de sens, qu'inafailliblement il s'empareroit de son esprit, qu'il deviendrait maître de ses affaires, comme de sa conduite, que toute sa maison dépendroit de lui, qu'il disposeroit de son bien & de son autorité, & qu'enfin il ne lui manqueroit que le Nom & les Armes de son Maître, pour se dire patron absolu de toute sa famille. J'avoüe que cette proposition a d'abord quelque chose de brillant; mais qu'on
leve

leve le voile , & qu'on l'examine de près , l'on tirera des conséquences toutes contraires.

Il n'y a rien de si opposé à un habile homme qu'un ignorant , & conséquemment de plus incompatible : le propre d'un foible est de se desfier ou de craindre un plus habile que lui : cela supposé je ne voi point d'amitié à former entre deux sujets si différens : s'il arrive par la vertu secrète de quelque sympathie que ce Seigneur ait de l'inclination pour ce particulier , & que ce mouvement incompréhensible de son ame le rende maître de son cœur , & dépositaire de ses secrets , il ne sera pas long-temps qu'il ne se souviene qu'il est ~~comme en~~ tutelle , & que la jalousie de sa supériorité ne lui fasse changer de sentiment. Les lumières de son Conseiller l'ébloüissent plus qu'elles ne l'éclairent ; ses raisons le cabrent & ne le persuadent point , son mérite lui devient à charge , & son estime lui déplaît : il s'imagine qu'on lui attribue les bons succès de ses affaires , il le veut rendre responsable des événemens de ses conseils ; s'ils ont d'heureuses suites , il se les attribue & s'ils en ont de fâcheuses , il ne s'en prend qu'à lui. Cet emploi est trop difficile pour ce

F 5

qu'il

qu'il vaut & j'estime que s'y pouvoir soutenir, est avoir atteint le souverain point de la prudence humaine : que si par son adresse il lui fait éviter quelque dangereux pas, qu'il ne s'imagine pas qu'il lui en fasse gré ; c'est un aveugle qui ne comprend rien à la force de ses conseils, & qui ne voit jamais l'importance des services qu'il lui rend. Il n'est rien de si difficile que de prendre ses mesures avec lui, la prudence la plus éclairée n'y marche qu'à tâtons, & son adresse ne porte point de coup infailibles, parce qu'il ne riposte qu'à contretemps.

De croire qu'il en puisse espérer un grand avantage, quand même il auroit acquis toute la créance qu'il souhaitteroit dans son esprit. C'est une erreur qu'il faut rejeter comme très-dommageable. Les hommes de petit sens ne sont pas capables des grandes vertus. Il n'appartient point aux âmes foibles ou vulgaires de faire des efforts qui les élèvent au dessus des autres hommes. Les vertus sont des habitudes de l'âme, par lesquelles nôtre intelligence est rendue propre à bien concevoir & à bien agir ; & celui qui n'a guère d'esprit, n'étant pas capable de bien raisonner, l'est aussi peu de bien faire. Si cette proposition est fautive, il faut

faut renverser le fondement de la Morale; & si elle est vraie, que doit-on espérer d'un homme qui ne peut être libéral, puis que la libéralité est une vertu dont l'acquisition surpasse les forces de son esprit, & qu'elle est d'autant moins de sa portée, qu'elle est contraire aux sentimens du vulgaire, de qui la plus forte passion est de posséder du bien, & de n'en donner jamais; & en effet la libéralité est l'effort d'une ame qui a en elle les semences de toutes les autres vertus. Elle est si noble, qu'elle semble n'être faite que pour les Heros, elle préside comme une Reine dans les grands courages, elle tient à sa suite la justice & la générosité, & devant elle marche la Prudence le flambeau à la main, qui l'éclaire & qui la conduit. Quand l'on connoît son origine, on ne s'étonne plus si elle fuit les ames ordinaires; donner sans jugement n'est pas libéralité; il faut savoir discerner la valeur de ceux sur qui elle s'exerce: Cette vertu est sœur de la Charité, l'une récompense le mérite des vertueux, & l'autre soulage la misère des affligés.

Au contraire lors qu'un habile homme tombe entre les mains d'un Prince sage & intelligent, il ne peut jamais

manquer de satisfaction. C'est le propre des choses homogènes de s'unir, nous aimons naturellement ceux qui ont des inclinations pareilles aux nôtres, & qui ont du rapport avec nous. Un homme sçavant se plaît avec les gens de Lettres, un homme de guerre avec les Soldats, un Marchand avec ceux qui trafiquent. Il n'y a que les esprits universels agréables à tout le monde, parce qu'ils ont l'avantage de se transformer sans peine comme des Prothées, ils sont Jurisconsultes avec les Avocats, Theologiens avec les Docteurs, Capitaines & Ingénieurs avec les gens de guerre; de sorte qu'ils semblent être nez pour toutes les professions de la vie civile. Ces esprits sont rares, aussi ne les sauroit-on assez estimer; mais quoi qu'ils ayent reçu de la Nature ces dispositions admirables pour acquérir un mérite extraordinaire, ils ne l'ont pas eu sans d'extrêmes peines. Il a fallu de longues études, de fréquentes spéculations, de belles conférences, de pénibles voyages, s'exposer à bien des périls, & avoir une expérience consommée de toutes les professions du monde; & pour atteindre à ce point-là, c'est aller bien vite quand on y arrive à l'âge de cinquante ans.

Que

Que les Sciences sublimes nuisent plus qu'elles ne servent à un Gentilhomme qui porte l'épée, ce qu'il doit savoir, & que l'application est nécessaire pour bien réussir en toutes choses.

LEs Sciences ont quelque chose de l'hydropisie : elles altèrent ceux qui les aiment, & les enflent quelquefois. * Plus on fait, plus on veut savoir : Les connoissances sont tellement enchaînées les unes aux autres, que la première attire la seconde, & celle-ci les autres qui la suivent. † Cela se fait parce que nous ne connaissons rien que par nos sens, qui nous présentent successivement les images des choses. Aussi Platon assûroit-il que nos ames sont naturellement savantes, & que les objets qui nous envoient leurs images, servent à développer les notions confuses que la Nature a mises en nous. Comme quand on nous présente deux choses de même matiere, de même forme, & de même poids, nous disons qu'elles sont égales ; & ce rapport

* Quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ.

† Uno sensu duæ res percipi non possunt, nisi misceantur. *Arist. 1. de Sensu.*

rapport qui se trouve entre elles, nous fait souvenir & conclure tout ensemble, qu'il y a un terme universel qui s'appelle égal; & quand nous voyons des choses qui nous paroissent belles, nous pensons qu'il y a un terme qui s'appelle beauté; ces illations ne se peuvent faire, & ces conséquences ne se peuvent tirer que par des gradations successives qui nous mènent d'une connoissance à l'autre; & comme elles remontent vers les termes universels, elles emportent nôtre intelligence si loin, qu'elle ne trouve jamais de borne à sa curiosité.

Cette proposition m'a souvent fait faire des réflexions sur ce que les grands esprits sont d'ordinaire plus riches d'estime & de reputation que de biens de fortune; & j'estime que la raison en est, que les puissances de la plus grande ame du monde sont bornées, & n'ont rien d'infini; que quand elle se donne à la Science avec ardeur de la posséder elle s'applique avec tant d'attache à ce qu'elle fait, que ses spéculations l'occupent toute entière; & tant plus elle a de force & de lumière, tant plus elle fait d'abstraction d'avec la matière, en spiritualisant les objets de sa connoissance: de la vient qu'étant montée au dessus des choses purement

rement matérielles, elle trouve des charmes dans ses spéculations, qui l'empêchent de descendre pour réduire en pratique les choses qu'elle a conçûes. La Soutane à ces grands esprits est incomparablement plus propre que l'épée, parce qu'elle leur fournit une infinité de moyens de se faire admirer; la Chaire les fait suivre de tout le monde, & l'on ne voit guere un grand Prédicateur vieillir sans Bénéfice, le Barreau leur peut aussi être très-utile. L'estime & le bien accompagnent toujours leur éloquence: ils ont de plus la satisfaction de parler devant des personnes qui savent aussi bien juger de leur doctrine que de leurs procès.

* Mais à le bien prendre à quoi sert cette grande Science à un homme de guerre, qu'à le rendre pauvre, en l'empêchant de s'appliquer à sa fortune? quelle utilité tirera-t'il de la Philosophie d'Aristote & de Platon, ou de la Rhetorique de Quintilien? J'approuve fort qu'il étudie jusqu'à l'âge de seize ou dix sept ans, aussi bien jusques là n'est-il encore propre à rien; mais quand il aura tiré du Col-

* Plurimum intererit quibus artibus, & quibus hunc tu Moribus intimas.

College ce qu'un bon Ecolier en peut apprendre, qu'il partage son temps, & qu'il en soit bon ménager, en le donnant aux exercices qui lui sont propres, & aux Sciences qui lui sont nécessaires, qu'il aprenne à se servir de ses armes & de son Cheval, qu'il sache la Géométrie, les Fortifications, la Geographie, l'Histoire Latine & Françoisse, qu'il aprenne le dessein, & si faire se peut qu'il ajoute à la Langue Latine, l'Allemande, l'Italienne & l'Espagnolle. Ces qualitez suffisent à un homme de guerre, & peuvent rendre un particulier agréable & utile tout ensemble à un grand Seigneur. Les Sciences sublimes sont trop longues & trop difficiles, & j'ose dire qu'elles nuisent plus qu'elles ne servent, à qui ne veut pas porter la Soutane, d'autant comme j'ai dit qu'elles sont incompatibles avec l'aplication aux choses qui le rendent excellent dans sa profession, & qu'étant au dessus de la portée des grands Seigneurs, ils n'en font point de cas, parce qu'ils ne se donnent jamais la peine de les apprendre.

* Et en effet l'aplication dont je parle est si nécessaire à un chacun dans sa pro-

* Age quod agis.

profession, qu'il est impossible d'y réunir sans elle, car comme les facultez de nôtre ame sont trop foibles pour embrasser plusieurs choses en même temps, * elles sont assez fortes pour en pratiquer une seule, & particulièrement lors qu'on suit son inclination naturelle. La preuve de ceci se fera plus clairement par la considération d'un esprit médiocre qui n'a point d'autres lumières, que celles de la Nature & du sens commun. Qu'un Bourgeois se mette à la tête de devenir riche par le trafic, il apprendra le calcul, & la valeur des Marchandises, il s'informerá de celles qu'il peut acheter à bon marché en un lieu pour les revendre plus cher en un autre. Toutes ses pensées seront pleines de ces remarques, ses raisonnemens ne tireront point d'autres conséquences dans ses entretiens, ses conversations ordinaires seront avec ceux de sa profession, il ne s'embarassera point dans la subtilité des argumens de l'Ecole, il n'ira rien chercher dans l'Histoire d'Alexandre, ni dans les Commentaires de Cesar. Pour toute Bibliotheque il aura ses Heures pour prier Dieu, & son

* Quisquis ubique habitat Maxime nusquam habitat. *Martial.*

son Almanach pour favoir les Foires. Il mettra en usage une prudence médiocre pour éviter les mauvaises rencontres, & se donner de garde des Filoux & des Banqueroutiers; il se proposera une fidélité incorruptible pour acquérir du crédit, & enfin il deviendra riche avec le temps sans l'aide d'aucune Science, que de celle qu'il aura aprise de sa propre raison & de son expérience. Un Païsan moins spirituel encore qu'un Bourgeois, qui est né la Charuë à la main, & qui n'a jamais appris qu'à cultiver la terre, & à nourrir du Bétail, fera plutôt fortune en prenant une Ferme, qu'un Philosophe avec tous ses raisonnemens & ses admirables spéculations. De ceci l'on peut conclure que les grands esprits ni les grandes Sciences ne sont pas nécessaires à l'acquisition des biens de la fortune; que les médiocres y sont sans comparaison plus propres, & que le secret consiste à bien choisir sa profession, & s'y donner tout entier, & sans interruption. * Les grands & sublimes Genies, sont comme les diamans que tout le monde estime pour leur éclat & pour

* Qualis gemma micat, fulvumque dividit aurum.

pour leur rareté , mais qui ne servent jamais que d'ornement. Aristote dit qu'ils ne sont bons que pour eux , & les trouve mal propres au Gouvernement des Républiques , parce que leur élévation n'a point de rapport à la foiblesse des autres hommes, & conséquemment ils ne peuvent concevoir de loix qui s'accommodent à leur infirmité. Or s'il les exclud du Gouvernement pour cette cause , je puis plus justement dire , * qu'ils sont encore moins capables d'obéissance & de sujétion , & que mal à propos ils chercheroient la fortune à la suite des Princes & des grands Seigneurs. Ce n'est pas pour ces gens-là que j'écris ; je sai qu'ils sont au dessus de mes règles ; c'est à eux à enseigner le monde , & à se nourrir , si bon leur semble , de raisonnemens , de conséquences & de spéculations ; il me faut des choses plus matérielles & plus sensibles , & qui aient plus de proportion à ce que je suis. Je tâche de détourner mes Amis du choix des Maîtres inutiles , & à les porter à l'étude des Sciences qui acheminent à la fortune ; aussi n'ai-je besoin que.

* Nequidquam sapere, sapientem, qui sibi ipsi prodesse non querit,

que d'un esprit ordinaire , qui s'applique à plaire à son Maître , qui lui donne ses avis avec tout le respect & la modération qui lui est dûë , qui sache exécuter ponctuellement ses ordres , qui soit incorruptible dans sa fidélité , qui aime ses intérêts , & son service par dessus toutes les choses du monde , qui ne fasse rien avec chagrin , qui paroisse toujours affectionné & prêt à servir & à obéir. Ces qualitez sont bien plus essentielles que la Rhétorique & la Philosophie. Ce n'est pas que je sois du sentiment d'un de nos Ducs & Pairs , qui croyoit qu'un Gentilhomme offensoit sa Noblesse quand il parloit Latin. J'approuve non seulement qu'il sache , mais de plus j'estime qu'il est très-difficile qu'il puisse prétendre à la qualité d'un fort honnête homme , s'il n'a aucune connoissance des bonnes Lettres. * Je cherche la médiocrité en toutes choses , & ne prétends point qu'il s'éleve dans des spéculations si sublimes , qu'il n'en puisse descendre ; ce seroit entreprendre le voyage du Globe de la Lune , duquel il ne rapporteroit que les dangereuses impres-

* *Servare modum , finemque tenere , Naturamque sequi.*

pressions de ses influences. Je ne puis aussi souffrir qu'il ignore les choses ordinaires; car puis que sa naissance l'expose à la conversation des grands Seigneurs, il doit parler pertinemment de celles de sa portée. Ne seroit-il pas ridicule de mettre Nuremberg en Italie, & Florence en Allemagne, de dire que le Bucentaure est le Doge de Venise, que Jules Cesar & Charlemagne ont été bons amis, & qu'Alexandre le Grand fut bien malheureux de mourir sans confession? Si l'on parle de la guerre, ou qu'il ait à rendre compte de l'état d'un Siège, ou des circonstances d'un Combat, est-il rien de plus honteux que d'en ignorer les termes? si l'on s'entretient de la Chasse, ou des exercices de l'Académie, si l'on parle de Chien ou de Cheval, n'est-il pas obligé de se taire, ou de faire rire ceux qui l'écoutent? Cette sorte d'ignorance ne lui est point pardonnable, parce qu'il doit savoir ce qui touche sa profession. Je voudrois aussi qu'il eût appris les Poètes Anciens & Modernes, qu'il sçut faire des Vers en nôtre Langue, pourvû que cette étude fit son divertissement & non pas sa passion. Cette gentillesse d'esprit donne souvent de l'avantage dans les belles con-

conversations, & n'est pas inutile à gagner les bonnes grâces des femmes; mais elle a cela de malheureux, qu'elle perd toute son estime, lors qu'on en fait une profession ouverte & particulière, à moins que d'y exceller. Que ce soit par sottise ou par raison, c'est toujours une habitude si vieille & universellement établie, * qu'on n'en sauroit desabuser le monde, de sorte qu'il faut se servir de ce talent avec beaucoup de circonspection: un homme qui y a de l'inclination & de la suffisance est heureux de rencontrer un Maître qui se plaît aux belles Lettres. C'est un moyen de le divertir agréablement, & de gagner son amitié. Il ne se trouve pas tous les jours des occasions de rendre de grands & importans services; on se voit rarement en état de sauver la vie à celui que nous servons, ou de négocier si heureusement ses affaires, que nôtre conduite lui puisse procurer les grands honneurs de l'Etat. Ce sont des coups d'un bonheur extraordinaire, qui n'est pas en nôtre pouvoir, mais si nous avons de l'esprit, nous pouvons nous ren-

* Non mediocribus esse Poëtis, Non dii, non homines, non concessere columnæ.

rendre agréables par nôtre complaisance, entrer dans ses sentimens, dissiper ses chagrins, & prévenir ses ordres par nôtre diligence. Les grands services ont plus d'éclat, aussi sont-ils d'obligation, & de nécessité; on ne se peut dispenser de les rendre sans passer pour un fat ou pour un infidelle.

L'honneur & la Justice qui nous y engagent diminuent en quelque sorte les ressentimens qu'on en doit avoir, puis que nous y sommes intéressés par nôtre propre gloire; mais ces petits soins de plaire, continuels & souvent réiterez, sont toujours reçus comme des marques de nôtre inclination & de nôtre amitié, aussi font-ils un merveilleux progrès dans l'esprit d'un Seigneur qui les sait bien connoître. Il est impossible, qu'il se défende d'avoir de l'amitié pour nous, puis que l'amitié est un mouvement de la Nature, qui tire son origine & son principe des choses qui nous plaisent, & qui se présentent à nôtre jugement sous les aparences du bien. Je di que cet effet de nôtre complaisance est infailible, suposant toujours que nous avons à faire à un homme d'esprit qui fait quelque chose, autrement nous perdons nôtre temps & nos peines. L'ignorance à
l'ame,

l'ame, est comme la surdité à l'oreille; contez lui des merveilles, ou lui dites des sottises, vous êtes également entendu, & également estimé. L'on ne sauroit avoir d'estime pour les choses qu'on ne connoît point; & c'est le dernier malheur qui peut arriver à un honnête Gentilhomme, que de se voir attaché à un Maître de cette sorte; il vaudroit mieux avoir à faire avec un méchant homme spirituel, qu'avec un innocent: l'un se laisse toucher, ou par la considération du plaisir que vous lui faites, ou par celle de quelque autre intérêt; mais l'autre vous échape quand vous pensez le mieux tenir. La prudence & la raison perdent toutes leurs forces avec lui, c'est un sable mouvant qui ne souffre point de fondement solide; & comme il ne distingue les hommes que par leur fortune & par leur habits, on ne le doit voir qu'avec des Lunettes de Gallilée.

Qu'il doit aimer son Maître, & comment il se doit conduire avec lui.

J'Ai repeté ceci, parce qu'il est important d'éviter cette sorte de sujétion, & que ce qui me reste à dire de la conduite d'un Gentilhomme avec son Maître, présume qu'il a fait un meilleur choix. Il est certain qu'il n'appartient pas à toute sorte de gens d'avoir des liaisons indissolubles d'amitié, ce sacré noeud de la société civile a besoin de beaucoup de choses, dont tout le monde n'est pas capable. La probité en est le plus seur fondement, & le plaisir des Offices mutuels & de la conversation, en fait la durée aussi longue que la vie de ceux qu'elle a unis: je sai bien qu'on y ajoûte l'égalité des personnes, sans laquelle elle a quelque chose de defectueux, & qu'ainsi on ne doit pas proprement appeller amitié cette bonne volonté qui se rencontre entre le maître & l'inférieur: mais je réponds à cela que cette inégalité de naissance & de fortune n'empêche pas la véritable amitié, pourvû que le respect de l'inférieur y apporte le temperament qui y est nécessaire; ce seroit une espèce de ty-

rannie , d'ôter au supérieur le plaisir d'aimer celui qu'il juge digne de ses bonnes grâces , & une injustice insupportable de priver un particulier de la plus agréable fonction de la vie. * Pour moi je soutiens qu'on peut aimer son Maître , & qu'il le faut même , si l'on en veut être aimé : Cela supposé , la raison veut que les qualitez que j'ai dites se rencontrent dans la liaison de cette amitié , mais plus éminemment dans la personne du suivant que dans celle du Maître , parce que l'un la doit chercher par ses services , & l'acquérir par la force de son mérite , ne la pouvant posséder que comme une grâce , & l'autre la donner comme un bienfait , qui a plus besoin de générosité que de reconnoissance : De ce principe , j'infere que le suivant aura l'esprit souple & adroit , qu'il contribuera aux plaisirs de son Maître ; qu'il fera toutes les avances pour se conformer à ses humeurs , & n'obmettra rien pour le servir & pour lui plaire. Pour y réussir , il a besoin de jugement pour connoître ce qu'il aime le mieux , & d'incination pour bien faire ce qu'il entreprend. Le trop profond respect n'est pas

* Liber nullus erit , si quis amare velit. *Proper.*

pas toujours utile, il est plus à propos qu'il tienne de la raison que de la crainte; la qualité de Gentilhomme ne s'accommode point avec ce vilain mouvement de l'ame qui n'est propre qu'à des valets. Le respect qu'il rend, doit être accompagné d'une certaine liberté qui le fasse connoître pour ce qu'il est. Un homme d'esprit n'en exigera jamais de lui au delà de ce qu'il en doit.

J'en ai vû qui passant dans une autre extrémité, se rendoient si familiers avec des Princes, qu'ils alloient jusqu'à l'effronterie, c'est une manière de vivre qui m'a toujours semblé sotte & ridicule, & qui n'est pratiquée que par des étourdis. Ce n'est pas qu'elle ne réussisse quelquefois à la Cour & dans les Maisons des grands Seigneurs, & que ces gens-là n'y trouvent leur compte; ils demandent leurs besoins avec tant d'effronterie & d'importunité, qu'on ne sait comment les refuser; & comme ils ont d'ordinaire plus de vivacité que de jugement, ils sont souvent grands parleurs; & s'ils ne persuadent, au moins ils étourdissent: aussi ces humeurs libres & babilles n'étant pas capables de grandes réflexions, hazardent toutes choses, & ne sont pas fort sensibles aux mépris,

ni aux rebuffades. Ils s'exposent à toute heure à recevoir des affronts, & si on les chasse par la porte, ils rentrent par la fenêtre, ils ne se tiennent jamais disgraciez. Tout ce qui s'écarte des règles de la sagesse & de la modestie n'est point propre à un homme d'honneur, son but n'est pas seulement de faire fortune, mais encore de conserver sa réputation, les moyens utiles ne lui sont plus permis, quand ils cessent d'être honorables. L'on peut acquérir du bien en friponnant, si l'on veut passer pour un Filou, & d'ordinaire ceux qui ont trop d'avidité pour l'argent ont peu de soin de leur réputation. Nôtre ame n'est pas capable de deux passions égales en même temps. L'égalité est contraire à leur nature, qui est de s'emporter violemment vers l'objet qui les fait naître, & chacun fait que les balances rendues égales n'ont plus de mouvement. Les Sages peuvent avoir toutes les deux, pourvû qu'ils considèrent celles de l'honneur comme essentielle & nécessaire, & l'autre comme utile & fortuite: La première ne peut manquer son effet, parce qu'elle est toute à lui, & que la tyrannie même ne sauroit rien extorquer de contraire à sa vertu; mais l'effet de
la

la dernière n'est pas en son pouvoir, puis qu'il dépend de son Maître de lui faire du bien, si bon lui semble: aussi voyons nous qu'on ne pardonne pas les fautes que nous faisons contre nôtre honneur, & qu'on plaint aisément les mauvais succès de nôtre fortune.

J'ai souvent remarqué que les beaux Esprits, qui ont ce feu qui échauffe, & qui éclaire, sont sujets aux passions violentes, mais ils font toujours pancher la balance du côté le plus honnête. On dit que Jules Cesar en eut deux principales, qui le dominèrent durant tout le cours de sa vie, l'Amour & l'Ambition. Jamais homme ne fut si Coquet, & ne prit tant de plaisir à conquérir les bonnes grâces des Dames; mais le forcé désir de commander, l'emporta toujours sur l'Amour. Il se fit une Idole de la gloire à laquelle il sacrifia ses pensées, * ses veilles, ses soins, ses sueurs, ses travaux, ses périls & son amour même. Cette passion regna si impérieusement dans son ame, qu'elle n'y souffrit les autres que comme des esclaves, qu'elle ne laissa vivre que pour s'en servir.

* Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis juvarent. *Cicero de Officiis.*

vir. Pour moi je pense que celle d'avoir de l'estime & de l'honneur doit tenir le premier rang dans l'esprit d'un Gentilhomme, puis que bien loin d'être contraire à la fortune, elle produit naturellement des effets qui l'y conduisent avec succès; car s'il aspire à la réputation d'un homme au dessus du commun, il est obligé de pratiquer les vertus qui lui peuvent procurer cet avantage, & cette nécessité l'engage à s'appliquer sérieusement à la Science des choses de sa profession, & à se conduire en sorte qu'il ne donne aucune prise à la médisance sur ses actions. Or cette circonstance est si nécessaire à la fortune & à son établissement, qu'elle fait le fondement de toutes ses espérances, puis qu'il est vrai que son Maître ne le peut aimer, s'il ne l'estime, & qu'il ne le peut estimer, s'il n'est persuadé de son mérite. On me dira que la bonne opinion que nous avons des choses, ne nous oblige pas toujours à les aimer, & qu'un homme raisonnable demeurera d'accord de la valeur de son ennemi, sans avoir de l'amitié pour lui; mais cette objection n'est pas considérable au sujet que je traite, d'autant que nôtre ennemi peut conserver ses bonnes qualitez & mépri-

mépriser nôtre amitié, & que le Gentilhomme qui sert ne se prévaut de son mérite que pour se rendre aimable à son Maître: Et ainsi l'estime & l'amitié se suivent comme l'ombre & le corps, & sont toujours inséparables.

J'ai dit qu'il doit fuir l'effronterie, & cette familiarité ridicule qui sent un peu le bouffon. Je ne lui conseille pastou-tesfois d'être si retenu, qu'il n'ose dire un bon mot, s'il trouve sa place avec discrétion; le silence est aussi bien une marque de stupidité que de respect. Il suffit qu'il parle à propos, & ne devienne jamais importun: Il peut entretenir son Maître avec quelque privauté dans le particulier, s'il juge que sa conversation lui plaise, pourvû qu'il s'observe soigneusement en présence des étrangers.

Qu'il doit tâcher d'être employé à traiter les affaires de son Maître à la Cour, & pourquoi.

LE Monde est une Comedie, les meilleurs Acteurs sont ceux qui représentent mieux leur rôle; mais les plus habiles ne sont pastoujours ceux des Princes & des grands Seigneurs. Ces

personnages sont rarement les Heros de la Pièce. Dans le sujet que je traite , le plus difficile est celui de l'inferieur, il a beaucoup à faire pour espérer quelque chose. Ses fautes retournent contre lui , & ses spectateurs sont toujours plus desposez à lui nuire , qu'à le redresser : c'est pour cette raison qu'il doit être en garde contre son imprudence , aussi bien que contre la malice de ses ennemis : un grand Domestique ne peut être sans intrigue , & l'on voit rarement un Gentilhomme dans une grande Maison à qui les autres déferent jusqu'au point de ne point prétendre à ses emplois. Ce n'est pas assez de les mériter par préférence à ses égaux , il est bon d'aider adroitement à se faire rendre justice , je veux dire de les demander avec soumission , ou de pratiquer l'amitié des Confidens de son Maître , pour lui faire souvenir qu'il les a méritées ; il n'est point de justice si exacte , ni de bonté si parfaite , qui n'en vaille mieux d'être un peu sollicitée ; il n'y a point d'effronterie de demander de beaux emplois , quand on se sent capable de s'en bien acquiter ; on a toujours pour prétexte la passion de rendre ses services , & de faire voir sa fidélité. J'estime particulièrement un Gen-
til-

un homme heureux ; d'être employé par un Prince, ou par un grand Seigneur dans les Négociations qu'il a à faire avec la Cour. S'il a de l'esprit, il fera ses affaires avec celles de son Maître, il y donnera de bonnes impressions de sa suffisance, & se fera un chemin à devenir quelque chose de plus. Il y a beaucoup d'honnêtes gens qui ne sont malheureux que parce qu'ils sont inconnus ; ceux qui gardent la Chambre sans entrer dans le Cabinet, sont comme les âmes des Limbes qui ne vont point en Paradis. Le pas le plus difficile est de s'y produire, les Rois ont des yeux & des oreilles pour tout le monde, & leur inclination n'a rien qui la détermine plutôt pour les grands Seigneurs que pour un particulier. Si ceux-là tirent avantage de leur naissance, celui-ci en peut recevoir de ses bonnes qualitez. * La Nature n'est guere injuste dans le partage qu'elle fait de ses faveurs : Elle donne rarement un esprit extraordinaire à ceux qu'elle fait naître au milieu de l'abondance, & souvent elle se plaît à former un habile homme avec fort peu de bien. Disons plutôt :

que :

* *Veste sub facta vides, plerumque regios latere spiritus, lique genium purpurea obductam toga.*

que c'est un effet de la Sagesse de Dieu qui la conduit.

J'ai autrefois ouï prouver un paradoxe au Roi de Suede, qui revenoit assez à ce que je dis. Quelqu'un loüoit ses grands progrès en Allemage, & soutenoit en sa présence que sa valeur, ses grands desseins, & ses hauts faits d'armes, étoient les ouvrages les plus accomplis de la Providence, qui furent jamais; que sans lui la Maison d'Autriche s'acheminoit à la Monarchie Universelle, & à la destruction de la Religion des Protestans; qu'il paroïssoit bien par les miracles de sa vie, que Dieu l'avoit fait naître pour le salut des hommes, & que cette grandeur démesurée de son courage étoit un présent de la toute-puissance, & un effet visible de sa bonté infinie. Dittes plutôt, répartit le Roi, que c'est une marque de sa colère. * Si la geurre que je fais est un remède, il est plus insupportable que vos maux; Dieu ne s'éloigne jamais de la médiocrité pour passer aux choses extrêmes, sans châtier quelqu'un; c'est un coup de son amour envers les Peuples, quand il ne donne aux Rois que des

ames

* Quedam remedia tristiora sunt ipso morbo. *Plaut.*

ames ordinaires. Celui qui n'a point d'élevation excessive, ne conçoit que des desseins de sa portée. La gloire & l'ambition le laissant en repos : S'il s'applique à ses affaires, ses Etats en deviennent plus heureux ; & s'il se décharge de ses soins sur quelqu'un de ses sujets, à qui il fait part de son autorité, le pis qu'il en peut arriver, est qu'il fait sa fortune aux dépens de son Peuple, qu'il impose quelques subsides pour en tirer de l'argent, & pour avancer ses amis, & qu'il fait gronder ses égaux, qui ont peine à souffrir son pouvoir, mais les maux sont bien légers, & ne peuvent être en aucune considération, si on les compare à ceux que produisent les humeurs d'un grand Roi. Cette passion extrême qu'il a pour la gloire lui faisant perdre tout repos, l'oblige nécessairement à l'ôter à ses Sujets ; * il ne peut souffrir d'égaux dans le monde, il tient pour ennemis ceux qui ne veulent point être ses Vassaux ; c'est un torrent qui desole les lieux par où il passe, & portant ses armes aussi loin que ses espérances, il remplit le monde de terreur, de

* Impellens quicquid sibi summa petenti. Obstaret, gaudensque viam fecisse ruina.

de misère & de confusion. Les conquêtes sont l'effet de l'ambition, & la guerre est l'exercice des Conquérans; c'est un mal qui en entraîne une infinité d'autres à sa suite, & qui n'en trouve pas un qui lui soit comparable. La querelle de César & de Pompée, intéressa autrefois toutes les Puissances de l'Univers, parce qu'ils prétendoient l'un & l'autre à la Monarchie Universelle; leurs courages furent si pareils, & leur vertu si égale, que la valeur ne pouvant mettre de différence entre eux, en laissa le soin à la Fortune. Les entreprises des grands Princes sont toujours funestes à leurs Sujets, leurs Lauriers sont des ombres qui étouffent les autres plantes, & ne portent que des fruits nuisibles. Parce raisonnement il concluoit que la Providence qui veille sans cesse sur nous, n'en fait naître que de temps en temps pour remettre les peuples dans leur devoir, & que sa bonté paroîssoit bien plus grande dans la médiocrité de l'esprit des Rois, que dans leur extrême élévation.

Et moi je dis par une conséquence pareille, que cette même justice se remarque au partage qu'elle fait de ses graces dans toutes les conditions des hom-

hommes; que comme elle ne donne à personne toutes les perfections ensemble, elle n'en fait naître aucun incapable de toute discipline, & qu'il est bien raisonnable qu'elle accorde moins d'esprit à ceux qui naissent riches, qu'elle n'en donne à ceux qu'une condition médiocre ou quelque accident malheureux ont rendus pauvres. Les premiers n'ont besoin que d'une conduite médiocre pour vivre heureux, & il faut aux derniers un mérite extraordinaire pour acquérir ce qui leur manque. Un Poète Grec, dit que le besoin éveille les Arts, & que la Pauvreté est la Mere des inventions, il y a de l'apparence que cet Auteur n'a pas élevé son esprit jusqu'à la cause première de cet effet. La Pauvreté de soi-même, ne fait rien qui vaille, mais elle est le temperament que Dieu a mis dans l'ame de celui qu'il a rempli d'intelligence & de lumiere, comme la foiblesse & l'ignorance le sont dans l'ame de celui qu'il a comblé des biens de la fortune.

Qu'il peut passer du service d'un Seigneur à celui du Roi ou d'un grand Prince, & qu'un Maître doit traiter un Gentilhomme avec douceur.

J'Ai parlé ci-devant des merveilleux progrès que font les Gens de qualité à la Cour, quand leur esprit & leur jugement sont proportionnez à leurs richesses & à leur fortune. Je n'ai plus rien à leur dire, mon dessein n'étant que d'avertir le Gentilhomme, que comme je n'ai point donné de bornes à son mérite, il n'en doit point prescrire à ses espérances. Un de nos Connêtables se trouva bien d'avoir changé de Maître, l'appui du tronc est toujours plus ferme que celui des branches; il n'y a point d'imprudence de passer de la suite d'un Seigneur, au service du Roi, ou de quelque grand Prince, pourvû que ce soit avec bien-seance & sans infidélité. S'il nous aime, il sera ravi de nôtre avancement; & s'il ne nous aime point, nous ne lui devons pas cette sotte complaisance de traîner nôtre vie sous la tyranie de son ingratitude & de son injustice. Nos services doivent être affectionnez & fidelles, mais non pas éternels. Nôtre condition seroit
pire

pire que celle d'un esclave, si nous étions obligez de tout faire pour lui, & de ne rien faire pour nous; la raison & la Nature nous enseignent à suivre nos intérêts, quand ils ne sont pas contraires aux maximes de l'honneur.

Jesouffre, pour moi, d'un grand Seigneur qui n'est pas né liberal, quand il dit du bien des siens qui le méritent, quoi qu'il ne leur en fasse point. Ce témoignage de son amitié est obligeant, & peut devenir utile avec le temps; mais je ne voi rien de plus rare que cette sorte d'éloge dans la bouche des Gens de qualité, ils louëront plutôt l'adresse de leur Cheval, que la Science de leur Ecuyer; si un Gentilhomme fait prospérer leur affaires, ils en attribueront la cause à toute autre chose qu'à sa conduite. Cette injustice se communique par contagion des peres aux enfans; c'est une vieille tradition, de laquelle les Maris font un mystère avec leurs Femmes, & qui passe pour une règle politique dans les grandes Maisons; mais je ne puis m'empêcher de prouver que cette maxime est pleine d'erreur & d'ingratitude, & qu'elle ne devrait pas trouver place dans un esprit bien fait.

Quelqu'un me niera-t'il que la loüange

ge & l'estime ne soient la véritable & essentielle recompense de la vertu ? & que les Héros ne se soient proposé la gloire pour objet quand ils ont entrepris d'éterniser leur mémoire par leurs belles actions ? * Cicéron dit, que si la Vertu pouvoit prendre un corps pour se présenter à nos yeux, elle raviroit les cœurs jusqu'à l'admiration ; & Ovide, que la louange la nourrit, & que la gloire a un grand éperon qui réveille les plus paresseux ; or si elle mérite nôtre estime & nos louanges, † n'est-ce pas une erreur de croire qu'il ne faut pas dire du bien de ceux qui la possèdent ? & si l'inférieur ne l'emploie qu'à servir plus utilement son Maître, ce Maître peut-il s'en taire sans ingratitude, & sans méconnoissance ? Pourquoi ne prend il pas autant de plaisir à louer le mérite d'un Gentilhomme qui le sert, qu'à vanter ses bons Chevaux, & à décrire ses beaux meubles & ses belles maisons ? il est maître de toutes ces choses, mais il l'est d'un Gentilhomme d'une façon bien plus glorieuse que de tout autre bien : Il ne sauroit

* Si virtus oculis cerneretur, mirabiles sui amores excitaret. *Cicero.*

† Laudataque virtus crescit, & immensum gloria calcar habet. *Ovid.*

roit étbaler son mérite, sans faire quelque chose en même temps pour sa propre gloire. Ne lui fera-t'il pas avantage de faire voir qu'il a pour domestique un homme digne de commander à toute une Province ? & qu'il reçoit les services & les respects de celui à qui personne ne refuse son estime & son approbation ? en user autrement c'est entendre mal ses intérêts, & ajoûter l'ignorance à l'ingratitude : s'il le fait par quelque principe de jalousie, cette passion ne peut être que ridicule, puis qu'il n'y a nulle égalité dans leur fortune ; & s'il craint de donner de la vanité à son domestique, dès là même qu'il le soupçonne de cette extravagance, il devient injurieux, en lui imputant un défaut, dont il ne peut-être capable : Il seroit bien plus raisonnable s'il tournoit la médaille, & s'il pensoit qu'en publiant ce qu'il vaut, il l'attache d'une nouvelle chaîne à son service, que cette preuve de son amitié lui fait aimer sa servitude, que c'est lui rendre une justice qu'il ne reçoit que comme une grâce, & qu'enfin tout le monde jugera qu'il cherit en autrui le mérite qu'il possède en lui-même.

Je ne trouve pas étrange qu'un esprit commun ne soit point capable de ces
réflé-

réflexions , mais je ne puis concevoir qu'un homme de bon sens suive des erreurs qui ne sont autorisées que par un tas d'ignorans qui ne peuvent estimer ce qu'ils n'entendent point. Je le pardonnois encore à quelque Seigneur de Paroisse , qui croit n'être pas Maître , s'il ne prend un ton impérieux pour se rendre redoutable à ses Païsans , & se faire respecter de ses domestiques , qui se persuade que sa grandeur consiste à voir les siens à ses piés , qui tient cabinet sans étude & sans affaire ; qui confond la vanité avec le point d'honneur , qui ne met point de différence entre la gloire & l'orgueil , & qui enfin se fait une chimere ridicule de sa qualité , qui le rend indigne des respects & des services d'un honnête homme. * Celui qui ne fait pas ce qu'il est , bien difficilement saura-t'il ce que nous sommes , il faut se faire justice à soi-même , pour être capable de la rendre aux autres. La grandeur & la bassesse sont deux termes oposez , mais non pas contraires : Ces deux extrêmes s'unissent aisément par la courtoisie de l'un , & par le respect de l'autre ; un
Sei-

* Quasi verò mensuram ullius rei possit agere , qui suis nesciat.

Seigneur est aussi obligé d'être civil envers nous, que nous d'être respectueux envers lui. La fierté ne produit guere l'effet qu'elle cherche dans le cœur d'un Gentilhomme, elle le cabre plus qu'elle ne l'assujettir, elle étouffe toute son amitié, parce qu'elle lui persuade qu'il n'est point aimé, & qu'on lui fait injustice; & si la nécessité de ses affaires, * ou l'espérance de sa fortune l'empêchent de secouer le joug, il s'étudie plutôt à dissimuler son ressentiment qu'à s'en défaire, & ne sert plus qu'avec regret. Je conseillerois toujours d'inspirer de l'amour aux Gentilshommes, & de la crainte aux Valets. L'amour dans l'ame d'un homme d'honneur lui rend toutes choses aisées, les roses qu'il cueille pour son Maître, sont toujours sans épines; il ne craint ni les peines, ni les voyages, ni les dangers: il s'intéresse de telle sorte à son service, qu'il en fait toute sa gloire, son point d'honneur, & sa satisfaction; au contraire la valetaille, qui n'a guere de sens, n'est pas capable de grande amitié, son but n'étant que de vivre, & son plaisir de ne rien faire, elle ne se contient presque jamais dans son

* Tacito mala vota susurro concipimus.

son devoir que par la crainte des châtimens. Un homme de condition qui en use autrement, travaille contre soi-même en s'éloignant de ses propres intérêts, qui consistent à se faire bien servir.

Qu'il ne se doit pas rebuter pour la mauvaise humeur de son Maître, & de l'erreur de ceux qui méprisent la Charge de Secrétaire.

J'Ai fait cette digression de la conduite du suivant à celle de son Maître, parce qu'il y a une telle liaison entre ces deux, qu'il est malaisé de separer cette matiere. Les hommes fiers & glorieux sont d'ordinaires incommodes & difficiles à servir; la facilité de l'humeur est une marque infailible de la bonté des mœurs. Les colériques sont des Lions toujours travaillez de la fièvre; & comme ils ne sont guere touchez de la douceur des plaisirs, un bel esprit ne les divertit pas. Leur vie est un Hyver perpetuel qui n'a pas souvent de beaux jours; c'est le tempérament le plus ordinaire des gens d'affaires, dont le propre est de causer du chagrin, & ce sont les Maîtres les plus utiles. J'en ai connu qui ont fait la fortune de plusieurs; ceux-là sont plus pour autrui que pour eux, parce

ce qu'ils donnent de si mauvaise grace, qu'ils perdent tout le mérite de leurs bienfaits, & si l'on en a du ressentiment, c'est qu'il seroit injuste de n'en avoir point. Pour moi je préférerois toujours la reconnoissance qui vient de l'amour, à celle que produit la générosité; d'autant que l'un fait tout pour le bienfaiteur, & l'autre ne considère que soi-même: Il se faut résoudre d'en souffrir quand l'on en peut beaucoup espérer. Quoi que le chemin que nous tenons soit rude & difficile, nous ne devons pas laisser de le suivre, s'il nous conduit où nous voulons aller.

* Le but d'un Gentilhomme n'est pas d'avoir tous les plaisirs en servant; c'est de faire sa fortune, & ce seroit être trop heureux, si l'on trouvoit tous les deux ensemble. La mauvaise humeur & le chagrin ne sont pas incompatibles avec la justice & le discernement: non plus que la bile avec le bel esprit; ceux-là ne laissent pas d'estimer les bonnes qualités de ceux qui les approchent, quoi qu'ils ne s'en divertissent point. La suffisance leur plaît parce qu'ils la possèdent eux-mêmes, & qu'elle leur est utile dans la personne de leur Domestique. Il est bien malaisé de conserver sa belle humeur

* *Nimium boni est, cui nihil est mali. Ennius.*

humeur au milieu du tracas perpetuel des grandes affaires, les plus belles ames en portent impatiemment le poids, & reçoivent de sensibles atteintes des mauvais succès. La multiplicité de soins les accable, & le monde les environne de telle sorte, qu'il bouche toutes les avenues à leurs divertissemens. Ce n'est pas à nous à les changer, il suffit de leur faire connoître nôtre capacité, & de les persuader de nôtre affection. Leurs emplois & leurs bienfaits, nous trouveront aussi bien à leur Antichambre que dans leur Cabinet, & à le bien prendre, leurs présens valent mieux pour nôtre fortune que leurs caresses.

* C'est une chose étrange que le tyrannie de la coûtume, qui nous force à suivre le nombre, & à rejeter la raison. Ecoutez parler les Nobles des Provinces, ils demeureront d'accord qu'un particulier ne peut mieux chercher sa fortune qu'à la suite d'un Prince ou d'un Ministre d'Etat; que les emplois qu'il lui donne sont autant de degrés pour y monter; qu'il doit avoir l'ame patiente, & commencer par les moindres services pour

* *Consuetudinis magna via est. Cicer. in Tuscul. Usus efficacissimus rerum omnium Magister. Plin. l. 26.*

pour arriver aux premiers honneurs ; qu'au sortir de Page il essaye d'être Gentilhomme servant , ou Gentilhomme de la Venerie ; mais si on lui propose la Charge de Secretaire , ils la tiendront au dessous de sa condition ; ils diront qu'il ne doit porter la plume que sur son Chapeau , & qu'il lui seroit honteux de laisser son épée , pour se charger d'un porte-feuille. Il faut avouer que de pareils donneurs d'avis sont des Juges bien competans en cette matiere , & qu'ils savent admirablement bien faire le discernement de l'honneur & de l'utilité des emplois : C'est bien entendre le point d'honneur , d'assurer qu'il est plus glorieux de donner à boire à son Maître pendant ses repas , que d'expliquer ses pensées & ses intentions dans ses Lettres ; qu'il est plus honorable de penser ses Chevaux , & de fouetter ses Pages , que de converser avec des Ambassadeurs , & d'être dépositaire des plus importans secrets d'entre la Cour & lui ; à mon avis il aura bien plus de plaisir de l'entretenir de sa Chasse & de ses Chiens , que de ses grandes Négociations ; & sa suffisance paroîtra bien mieux à détourner une bête , qu'à mettre en ordre les affaires qui lui passent par les mains. Si
l'on

l'on en considère l'utilité, il ne faut que s'informer de ceux qui ont été Secretaires, pour apprendre que pas un n'a jamais manqué de fortune. Il y a certains mystères dans l'art, qu'il n'est pas permis de révéler; il suffit de dire qu'un homme d'esprit dans cet emploi n'en a jamais faite pour faire sa fortune, sans blesser son honneur, ni offenser sa probité. C'est le plus beau poste d'une Maison pour acquérir des amis, parce que les bienfaits & les graces des Princes ne s'écoulent que par ses mains, qu'il a mille occasions tous les jours d'obliger des personnes de qualité; qui s'en ressentent tôt ou tard. Pour moi j'estime que la difficulté de la fonction de cet emploi en a depuis long-temps exclus plusieurs Nobles, & que cette erreur ne s'est glissée parmi le monde, qu'à cause de leur ignorance. Et pour dire le vrai, celui qui se peut dignement acquiter de cette Charge, est capable de beaucoup d'autres choses. Il n'a pas seulement besoin de probité & de fidélité dans sa conduite, mais il renferme en lui toutes les qualitez d'un bel esprit. Il faut qu'il sache les belles Lettres, qu'il entende les Langues étrangères, & qu'il possède toute la délicatesse de la nôtre.

Il ne suffit pas qu'il ait la conception aisée, la mémoire fidelle, & le jugement clair; il faut qu'il ait l'expression agréable, & les termes choisis, qui ne sentent ni le Pedant de l'Ecole, ni le Phœbus de Nerveſe. J'ai toujours eſtimé que le genre d'écrire le plus difficile étoit celui des Lettres; & j'ai vû avouër à de bons connoiſſeurs, que les Epîtres de Cicéron valoient mieux que ſes autres Ouvrages. La raiſon eſt; qu'une Lettre eſt la véritable production de nôtre eſprit, qu'elle eſt la peinture vive & naturelle de nos penſées & de nos imaginations; & que tout ce qu'elle a de beau ou d'imparfait, ne peut-être attribué qu'à lui ſeul. On n'en peut pas dire autant de nos diſcours ordinaires & familiers; nos penſées qui ſe préſentent à la foule, ne nous donnent pas le loisir de choiſir de belles expreſſions. Mais ce défaut n'eſt pas dans nos Lettres, nous leur pouvons donner toutes les graces de l'éloquence, puis que nous avons le temps d'aporter de l'ordre & de la politeſſe à nôtre ſtile, en écrivant: Pour les Harangues, les Plaidoyers, & les Sermons, ils n'ont rien de ſi digne de nôtre eſtime, ſi l'on conſidère qu'ils ne ſont tiſſus que de lieux communs, d'apophtegmes,

tegmes , d'exemples mémorables , de raisonnemens Philosophiques , & qu'ils sont renfermez dans les règles de la Rhétorique , qui leur fournit leurs parties , leurs amplifications , leurs mouvemens & leurs figures. Mais les Lettres n'ont point besoin de ces ornemens étrangers ; ce sont des beautés qui nous plaisent toutes nues ; elles commencent sans exorde , elles suivent sans narrations , elles s'expliquent sans artifice , elles prouvent sans Auteurs , elles raisonnent sans Dialectique , elles persuadent sans mouvement , elles delectent sans figures , & finissent sans peroraison. Il est certain qu'elles doivent être purgées de toutes ces choses , & qu'elles cessent d'être belles si-tôt qu'elles paroissent scavantes & étudiées. C'est à mon jugement ce qui fait que l'on voit si peu de ces Scavans écrire assez agréablement ; ils ne savent que ce que les autres ont dit : ils ont fait de leur cervelle une Bibliothèque portative , dans laquelle est ramassé tout le Grec & le Latin de l'Antiquité ; ils ont étudié la Science des autres , & n'ont pas développé celle de leurs esprits ; ce sont des Perroquets qui disent ce qu'ils ont appris , & qui ne disent rien du leur : ce sont de mauvais ménagers , qui laissent

sent leur intellect en friche pour cultiver leur mémoire, & de mauvais François qui ne savent jamais bien la langue de leurs Meres. Aussi n'est-il rien de si pitoyable que les Lettres de ces Illustres de Collège, vous diriez qu'ils ont une langue différente de la nôtre, & qu'ils n'écrivent que pour n'être pas entendus. La Doctrine fait tant de choses en eux, que la nature y est oubliée; & lors que leurs Livres ne leur fournissent plus de matière, ils deviennent muets ou ridicules.

Pourquoi nous sommes moins scavans que les Anciens.

* **U**N grand Homme de nôtre Siècle me disoit un jour, qu'il trouvoit trois raisons pour lesquelles nous étions moins scavans que les Anciens. Il n'attribuoit pas le défaut à l'imperfection des temps, & la suite des années; il savoit que les hommes sont toujours nés, ont toujours vécu, & sont morts d'une même sorte; & qu'au temps d'Aristote & de Platon, celui qui avoit quatre-vingt ans étoit estimé bien vieil.

H 2

La

* Campanella.

La première de ses raisons étoit, que nous consommons nôtre jeunesse à défricher les Langues Grecque & Latine, qui ne sont pas des Sciences, mais de petits Tyrans qui occupent nôtre esprit pour l'éloigner des Sciences. La seconde que nous lisons trop, & la troisième que nous ne raisonnons pas assez. Aristote étoit Grec, & peut-être ne savoit-il point d'autre Langue que celle de sa Nourrice, il n'a pas laissé de nous apprendre la Philosophie, & d'éterniser sa mémoire. De son temps, l'on aprenoit d'abord les termes de la Grammaire & de la Géométrie. Ces deux connoissances étoient si ordinaires parmi sa Nation, qu'à toute heure il tire des conséquences sur ces principes d'énumération, sans se donner la peine de les expliquer, comme ne pensant pas qu'aucun les dût ignorer. De là l'on passoit à la Dialectique, & aux autres parties de la Philosophie, qui consistoient à établir des principes certains, pour en tirer des conséquences infaillibles. Cette Science étoit suivie des Règles de la Rhétorique, qui ensoignoit à mettre en ordre ce que les autres Sciences leur avoient appris, & par de belles expressions, jointes à la grace des figures & des mouvemens, delec-

delecter l'Auditeur, & le persuader. L'étude de ce temps-là étoit de résoudre des questions difficiles, de développer la cause des choses, d'apprendre les plus sensibles par les expériences, & les plus cachées par les raisonnemens. Ils étoient mieux persuadez par l'attouchement, que le feu a une qualité chaude, que par l'autorité du Physicien, qui enseigne que son propre est d'échauffer & de brûler.

* Leurs Sciences étoient sans comparaison plus nobles que les nôtres, d'autant qu'elles étoient plus libres: ils reconnoissoient une raison demonstrative pour Maîtresse, sans se soumettre à la tyrannie, ni au caprice de leurs Auteurs. Cette methode d'étudier avoit multiplié les sectes des Philosophes, & chacun soutenoit son opinion comme il l'entendoit. Mais aujourd'hui l'on passeroit pour ignorant dans l'estime des Régens de nos Universitez, si l'on contredisoit une opinion de leur Aristote; † ils font dégénérer l'étude en Religion, & la Science en Foi; il suffit de citer le Philosopho-

* Sidera seu terra distant, ita nostra vetustis Sacula temporibus.

† Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent. *Archesilaus.*

losophe, pour imposer silence à la plus belle & plus saine opinion du monde, si elle s'écarte de ses maximes.

L'erreur de cette pratique est aisée à détruire par l'inconstance des temps. Pendant celui de St. Augustin, l'on étoit excommunié d'enseigner ou de lire les Livres de ce Philosophe: les Géographes étoient Hérétiques, qui décrioient nos Antipodes; & les Astrologues passaient pour des Magiciens, quand ils prédisoient les Eclipses du Soleil & de la Lune. S. Thomas d'Aquin, le plus clair & le plus judicieux Esprit du monde, rétablit l'honneur de ces malheureux; & les tirant des Cabinets des Curieux, où l'ignorance les avoit releguez, leur rendit la liberté que les Anathemes leur avoient ôtée. Son autorité les fit raisonnables, & sa Sainteté purgea toute leur malice dans l'opinion des gens de Lettres. Après cela, jugez si c'est avec raison, qu'ils doivent si impérieusement se rendre maîtres de nos sentimens? & qui nous assurera qu'ils ne feront pas encore quelque jour surprendre? & que nos descendants ne les trouveront pas aussi foibles que nous les estimons puissans? Cette incertitude de nos jugemens, marque sans doute, &

leur

leur foiblesse & la nôtre également, & me fait conclure avec bien de la vraisemblance, * qu'un bel esprit peut chercher la plus sainte opinion dans la diversité après avoir de profondes spéculations, & s'arrêter sans orgueil à celle qui lui paroît la plus raisonnable & la meilleure. On me pardonnera d'en parler ainsi, quand j'avouërai que je dois plus à la Nature qu'à mes Régens, & qu'ayant passé plus de la moitié de ma vie dans les Armées, j'ai eu peu d'habitude avec les Livres, & ne me suis arrêté qu'à étudier le monde pour secourir mes spéculations de quelques légères expériences. Cette sorte d'étude m'a appris à n'envier point l'estime des Scavans, & à me consoler sans peine de n'avoir pû atteindre jusqu'au moindre rayon de leur gloire. Je les regarde comme des gens qui ont beaucoup écrit, mais non pas comme ceux qui ne se sont jamais trompez. Je ne m'étonne point qu'ils ayent établi leurs erreurs parmi les plus sçèzes, † puis que les plus sçèzes ne le sont pas toujours, &

* Unicuique omnia pro ingenio finguntur non ex scientiæ vi.

† Che non manche saper, dubiar, magrada. Petr.

& que la vérité qui ne souffre ni contrariété, ni division, ne demeure point constante parmi eux. Cette considération me fait prendre la liberté de ne m'accorder pas quelquefois avec le plus grand nombre, & de dire souvent, que j'estime cette opinion ridicule, qui prive un Gentilhomme de la charge de Secrétaire; & si j'étois grand Seigneur je changerois cette coutume dans ma Maison; & en effet quelle incompatibilité y a-t'il entre la plume & l'épée? si l'on ne conteste point qu'un homme docte peut être vaillant, demeurera-t-on pas d'accord qu'un vaillant homme peut être Secrétaire? La Science & le bon sens sont-ils moins nécessaires pour la conduite, que le grand cœur pour les exécutions périlleuses?

Qu'un Gentilhomme qui se sent de la disposition naturelle aux Lettres s'y doit donner, & que nul ne peut être Savant sans inclination.

JE ne veux pas nier qu'un Soldat ne se puisse passer de cette politesse de discours & de Lettres qui sont nécessaires à un habile Secrétaire; aussi ne regardai-je pas cet emploi comme une char-

charge à laquelle toute sorte de Nobles puisse aspirer. Je prétens seulement prouver qu'elle est digne d'un Gentilhomme, & que ceux qui se sentent assez d'esprit & de capacité pour s'en bien acquiter, ne doivent pas la mépriser. J'ajoute à cette proposition qu'étant question de faire sa fortune, c'est mal comprendre ses intérêts, que d'en refuser les voyes les plus seures, quand elles sont honorables, & je ne voi point de raison pourquoi celui qui fait servir un Prince dans son Cabinet avec sa plume, ne le servira pas avec honneur de son épée contre ses ennemis ?

J'ai dit ailleurs qu'il n'y a rien qui oblige nécessairement un Gentilhomme à se rendre scavant, s'il est destiné à la suite des armes. Mais jereviens toujours à la These générale que j'ai établie, qu'un chacun doit connoître son inclination & les dispositions de son naturel. Ce seroit se rendre indigne des biens-faits de la Nature, si l'on ne cultivoit pas un bel esprit; l'amour qu'elle lui inspire pour les Lettres, est une marque que ne pouvant rien sur le destin, ni sur les loix qui le privent des biens de la fortune; elle lui a réservé les Sciences & le mérite pour son partage, il ne tient

qu'à lui de profiter de ce présent, qu'il doit d'autant moins négliger, qu'il est impossible de l'avoir sans son secours. C'est elle qui porte le flambeau devant lui, quand il travaille à connoître les choses obscures & difficiles, c'est elle qui le fait maître des Conseils, c'est elle qui adoucit ses mœurs, & qui le rendant aimable à tout le monde, le tire de la poussière, pour l'élever au dessus des hommes.

* Sans mentir ce seroit une Loi bien judicieuse & bien utile, de ne permettre l'étude des Lettres & des belles disciplines, qu'à ceux que la Nature y a disposés. Je ne craindrois pas que le retranchement d'Ecolliers diminuât le nombre des Scavans. Cette foule indiscrète de toute sorte de gens qui s'empresse à la porte des Colléges, & qui clabaude sous des Régens, à peine produit elle un habile homme entre mille Etudians. Ce qu'ils aprennent ne sert qu'à les rendre importuns, & à leur faire entreprendre des desseins au dessus de leurs forces, ils se persuadent que toutes les vérités de la Philosophie sont renfermées

mées dans leur porte-feuille ; * & l'opacité de leur esprit ; ne pouvant concevoir aucune objection , ils croient avoir atteint la dernière perfection des Sciences , parce qu'ils ne voyent que par les yeux de leur Régent , & que la Nature semble n'avoir donné à leurs amis pour toute faculté que la mémoire. Nous remarquons tous les jours qu'il n'est rien de plus dommageable que cette sorte de gens qui doutent des choses , & ne les savent pas. C'est par eux que tant d'Hérésies ont infecté la Religion , & que tant de scrupules ont troublé les meilleures consciences ; c'est d'eux que sont venus les jugemens téméraires , & la perte inévitable des libertins.

Il me souvient d'avoir ouï dire à un grand & sage Prince , qu'il ne fut jamais une plus fausse Politique , que celle de François I. qui ne se pouvant satisfaire d'avoir acquis l'estime de vaillant Roi , crût que tout manqueroit à sa gloire , si la postérité ne publioit un jour qu'il avoit été le Pere des Scavans , & le Restaurateur des Lettres. Cette passion lui

H 6

donna

* Neque enim natæ sunt hæreses nisi dum scripturæ bonæ intelliguntur non benè , *Aug. ad Crescent. Episc. ep. 28.*

donna celle de multiplier les Colléges dans ses Etats, & d'en établir en divers lieux pour la commodité des Etudians. Mais ce grand Prince ne s'apercevoit pas qu'il se procuroit un mal inévitable, en cherchant un bien fort incertain; il pensoit par cet établissement peupler la France d'hommes Scavans, mais il n'en fit que fort peu d'habiles, & l'infecta d'un nombre infini de gens inutiles à la République. Je veux dire qu'il remplit les Barreaux de Chicaneurs & d'Avocats, les Villes de Faineans, & les Cloîtres de Moines. Cependant il n'augmenta ni la Doctrine, ni la Pieté dans son Royaume, mais il diminua le nombre des Soldats, des Marchands, des Laboureurs, & des Artisans; de qui les Etats tirent leur défense, leur richesse, leur nourriture & leurs Manufactures. Je ne puis, m'empêcher d'admirer la Politique des Turcs, que je trouve aussi sage que leur Religion est ridicule. Ce n'est pas par sottise qu'ils ont chassé les Lettres de la Grece, qui en fut autrefois la Mere, lors qu'ils ont rendu ses Habitans tributaires de leur Empire; leur conduite est trop éclairée, pour leur imputer la barbarie dont on les accuse, & qu'ils semblent affecter. Ils ont con-

nu plus judicieusement que nous le prix des Sciences, en les rendant moins communes; & à le bien prendre ils leur ont bien moins fait d'injure de les restreindre à un petit nombre d'esprits bienfaits, que nous de les prostituer à toute sorte de gens: Ils ont considéré que comme la trop grande quantité de flambeaux dans une Salle pleine de peuple importune en éclairant par sa chaleur & par la fumée, le grand nombre de Scavans pouvoit nuire dans un Etat, en pensant instruire leurs Compatriotes. * Ainsi ils n'ont pas renoncé aux lumières des Sciences, mais ils ont modéré le nombre de ceux qui s'en mêlent; & c'est en cela principalement que j'admire leur jugement, † qu'ils suivent la Nature comme une souveraine maîtresse pour l'instruction des enfans; ils établissent des Juges de leurs inclinations, & de la pente qu'ils ont à quelque profession; & suivant ces mouvemens qu'elle donne à chacun d'eux; ils les occupent & les perfectionnent.

* Er veniunt hederæ sponte sua melius. *Luc.*

† Surgit & insolitis formosior arbutus antris, & volucres nulla dulcius arte canunt.

Qu'un Gentilhomme scavant a le choix de toutes professions, & que la Science du monde lui est absolument nécessaire.

PArmi les avantages qu'un bel esprit tire de ses études, je n'estime pas que celui-ci soit le dernier, qu'il a le choix de toutes les professions, & que si la Fortune le fuit à la Guerre, il la peut trouver dans la Paix; il n'a besoin que d'aplication pour devancer tous les autres en ce qu'il entreprend; s'il veut être Soldat, il sera plus brave que les plus brutaux, parce qu'ils ne sont déterminés que par chaleur & par l'impétuosité du sang qui leur ôte la connoissance du péril, & lui le fera & par nature & par sa raison, qui lui représente le danger tel qu'il est, en lui persuadant de ne le craindre point, & que la mort n'est pas un mal, mais la fin de tous nos maux, & le terme de nôtre repos.

Que s'il cherche son avancement dans une Soutane, il y est comme dans son centre. C'est là que son esprit s'épanouit avec plaisir, & qu'il se fait connoître pour ce qu'il est dans ses conversations particulières, dans ses actions publiques, & dans ses écrits. J'étendrois bien loin
ses

ses avantages, si je suivois l'idée que j'en ai, mais je les veux finir par ce dernier que j'estime plus que tous les autres, en disant qu'il peut être maître de sa propre liberté, qu'il peut acquérir de l'estime & du biens sans dépendance, & sans sujction, & qu'il n'a besoin de son adresse que pour se concilier l'amitié des Princes, quand il aura gagné l'aprobation des peuples. Il est vrai que les Sciences sublimes ne sont pas faites pour être esclaves, & qu'il ne seroit pas raisonnable que ceux qui ont droit de nous instruire comme nos maîtres, nous obéissent en inférieurs. Leur prix & leur éclat est si grand qu'il supplée à la fortune, & même à l'obscurité de la naissance; elles ont souvent placé des hommes de basse extraction sur les Fleurs de Lys des Parlemens, dans les Chaires Episcopales, dans le Conclave des Cardinaux, & dans le Siège même de S. Pierre. Il semble qu'elles seules jointes à la probité, aient été requises de tout temps, pour faire de grands Prélats, & de grands Ministres d'Etat; & l'Ecriture Sainte introduit-elle pas Melchisedech souverain Sacrificateur, sans genéologie & sans parens, quoi que cette dignité ait tenu le premier rang par mi le Peuple d'Is-

d'Israël, pour nous apprendre que ces dignitez sacrées de l'Eglise doivent être le partage des Scavaus & des Saints.

Mais je ne m'aperçoi pas que j'écris inutilement, quand je ne m'adresse qu'aux esprits extraordinaires, & que mes conseils leur seront suspects d'imprudence & de vanité, puis qu'ils ont des lumières qui offusquent les miennes, & que j'aurois meilleure grace de leur demander des avis que de leur en donner. Cela seroit à craindre si j'avois dessein de les instruire; mais je parle aux jeunes gens, qui n'ont encore que des dispositions naturelles à bien faire, & qui n'ont rien déterminé sur le choix de leur application. Je leur fais une peinture de la beauté des Sciences, je leur montre qu'elles sont d'ordinaire accompagnées de l'estime, de la gloire & de la fortune, quand elles sont ménagées par un esprit adroit.

Ce n'est pas assez d'être scavant de la Science du Collège, il y en a une autre qui nous enseigne comme il s'en faut servir. Celle-ci est une coureuse qui va de maisons en maisons, & qui ne parle ni Grec ni Latin, mais qui nous montre l'usage de tous les deux. On la trouve dans les Palais, on la rencontre chez
les

les Princes & les grands Seigneurs, elle se fourre dans les Ruelles des Dames, elle se plaît parmi les gens de guerre, & ne méprise pas les Marchands, les Laboureurs, ni les Artisans. C'est elle qu'on appelle la Science du Monde, qui a pour guide la prudence, & pour Docteur les conversations, & l'expérience des choses. Elle rend le même office aux autres Sciences, que le Lapidaire fait aux diamans bruts, quand il leur donne la beauté, l'éclat, & le prix par sa polissure; * & en effet est-il rien de plus impertient, qu'un homme du Quartier S. Jacques, qui n'a jamais vû le Louvre, que de l'autre bord de la Seine ? à quoi leur sert son Grec & son Latin, qu'à le rendre ridicule parmi les honnêtes gens, & à faire avouër qu'il est plus ignorant dans la Science du monde, que les plus stupides ne le sont dans celle de l'Université ? le Collège nous donne les premières notions des choses, il nous amasse des matieres pour construire de beaux Palais; mais c'est la Science du Monde qui nous en enseigne l'Architecture, qui nous montre l'ordre & l'agencement de toutes ses parties, qui nous fait paroître habiles sans affecter la vanité d'être scavans, qui polit nos discours

* Ut fuerit melius non didicisse sibi.

cours & nos mœurs, qui nous rend discrets dans nos conversations, & agréables à tout le monde. Sans elle la Science devient barbare & désagréable, & c'est la raison pourquoi les gens de peu, à qui la Nature a donné de l'esprit, & le Collège des Lettres, ont une extrême peine à se dépaïser; ils paroissent presque toujours ce qu'ils sont, parce qu'ils tiennent de la bassesse de leur nourriture, qui n'ayant aucun rapport avec celle des Gens de qualité, ne peut cacher sa différence naturelle. Le plus grand secret pour purger un Gentilhomme de cette ordu-
 re, est de le produire de bonne heure dans le monde, de lui prescrire des conversations choisies, de l'obliger à rendre ses devoirs aux Personnes de Qualité, de lui faire observer jusqu'aux moindres choses qui regardent la bienfaisance, de lui donner une certaine hardiesse, sans impudence & sans orgueil dans toutes ses actions, le rendre civil sans bassesse, & complaisant sans flatterie, lui ordonner la conversation des Dames, & lui souffrir quelque intrigue avec elles. En vérité parmi l'ignorance de ce sexe les plus scavans prennent souvent de très utiles leçons; il semble que la Nature ne l'ait pas fait seulement pour plaire, mais en-

encore pour donner des règles au nôtre de se rendre agréable. La beauté a quelque chose d'impérieux qui nous rend sages & discrets, autant par habitude que par aucun discours de raison; comme elle a droit de nous charmer, nous pensons avoir celui de lui plaire, & la passion que nous sentons ne pouvant être satisfaite que par là, nous embrassons avec ardeur tous les moyens qui nous peuvent rendre aimables. Cette passion nous enseigne bien mieux que la Rhétorique, l'art de persuader nous découvre toutes les graces de l'éloquence. Elle compose nos actions, elle règle nos pas, elle nous rend propres, elle nous ouvre l'esprit, le polit & l'éveille; elle est utile quand elle ne va pas jusqu'à l'excès, elle ressemble à cette liqueur qui réjoiit les honnêtes gens, & qui enivre la canaille. Aussi je ne la souffre qu'aux beaux esprits, qui la prennent comme un moyen de se perfectionner dans la Science du Monde, & non pas pour devenir vitieux. Les meilleures choses se corrompent par le mauvais usage; c'est à nous de ne nous rendre pas coupables par nôtre peu de modération. Nôtre condition seroit pire que celle des bêtes, s'il nous falloit abstenir

tenir de tout ce qui porte péril avec soi ; le feu qui nous échauffe nous peut brûler ; l'air que nous respirons pour vivre peut-être corrompu ; & le vin qui nous defaltere & qui nous nourrit , nous peut enivrer ; Et seroit-ce bien conclure qu'à cause de cela nous devons être privez de l'usage du feu , de l'air & du vin ? Il en est de nos passions comme de nos armes , elles servent à nôtre défense , quand elles nous obéissent ; mais elles font un effet tout contraire aussi-tôt qu'elles passent entre les mains de nos ennemis. Nous nous figurons nos passions comme des Monstres , faute de les connoître , leur force ne vient que de la foiblesse de nôtre raison ; laissons lui la liberté de les examiner , elle en deviendra maîtresse avec peu d'effort ; c'est pour lors qu'elle les destinera à de bons usages , & que l'amour même tout dangereux qu'il est , cessera d'être criminel. Les plus grands Capitaines anciens & modernes ont trouvé moyen de l'ajuster avec leurs emplois , ils l'ont regardé comme une foible barriere qui ne pouvoit arrêter le succès de leurs entreprises , ni le progrès de leur gloire. * Les Scavans l'ont suivi com-
me

* Tu Dea , tu rerum naturam soia gubernas.

Nec sine te quicquam dies in luminis oras.

Exoritur , ne que sit lætum , nec amabile quidquam.

me l'ame de la Nature, le lien de la société civile, le pere des plaisirs & de la paix. Les dévots en ont fait une vertu nécessaire, & le principe de la charité qui les unit avec leur prochain; & moi je le propose comme une lumiere qui nous échauffant le cœur; nous éclaire l'esprit pour découvrir les beautez de cette Science du monde, que j'estime si nécessaire à un honnête homme.

*Que les Conferences sont plus utiles que
l'étude des Lettres.*

DIogne le Cinique voyant un jour passer Aristippe devant son tonneau, comme il dînoit, lui dit: Aristippe, si tu savois te contenter de pain & d'ail comme moi, tu ne serois pas Esclave du Roi de Syracuse; & toi, répartit le Coutisan, si tu savois vivre avec les Rois, tu ne serois pas si mauvaise chere. Il est vrai que cette Philosophie hagarde & Pedantesque n'est pas faite pour les Gentilshommes, ils sont nez pour la société, & ne doivent ignorer aucune des maximes du Monde. Les humeurs complaisantes aidées de cette Science pratique, emportent & ravissent l'amitié de tout le monde, parce qu'elle fait débiter

biter de bonne grace les talens de la Nature, & les avantages des Sciences que nous avans acquises.

Je dis plus, qu'elle a souvent fait d'honnêtes gens sans le secours des Lettres. Le monde est un grand Livre qui nous instruit à tous momens, les Conversations sont des études vivantes, qui ne cèdent rien à celles des Livres : Il en est des belles Conférences comme des cailloux, qui d'une masse froide & obscure produisent de la chaleur & de la clarté, si on les frotte l'un contre l'autre. La fréquentation ordinaire de deux ou trois beaux Esprits nous peut-être plus utile que tous les Pedans des Universitez ensemble ; leurs discours familiers sont autant de leçon qui nous ouvrent l'esprit ; ils débitent plus de matiere en une heure, que nous n'en lirions dans une Bibliothèque en trois jours. L'action & l'air du visage, ont je ne sai quoi de charmant, qui imprime fortement ce que le discours veut persuader, & tout le monde remarque qu'une Harangue prononcée par un bon Déclamateur, paroît belle & relevée, quoi qu'elle ne soit conguë qu'en termes assez commus & remplie de pensées oratoires. J'avouë que tel homme m'a fait admirer des Vers en les recitant du beau
ton,

ton, qui m'en a bien diminué l'estime en me les donnant à lire, il y a apparence que la raison de cette méprise vient de l'harmonie. Quoi que nos sens soient distincts & séparez, il y a toutesfois je ne sai quelle liaison si étroite, que de l'un les espèces passent imperceptiblement dans l'autre. L'oreille reçoit les sons; & les espèces qu'elle porte dans nôtre imagination, ont tant de rapport avec l'ordre que nôtre jugement met dans nos pensées, qu'il se trouve surpris par cette conformité, parce qu'il n'a pas le temps de digérer ce qu'il reçoit de cette harmonie. On ne trouvera pas étrange cet effet des belles Déclamations & des Conférences agréables, si l'on se souvient de celui des instrumens touchés de la main d'un excellent Maître, il y a des tons qui nous inspirent la tristesse, & qui font pancher doucement nôtre ame vers la langueur; il y a des airs qui nous soulevent le cœur par l'effort d'une joye, qui force agréablement nos piés de se mouvoir à leur cadance. On dit qu'un jour Alexandre prit les armes & fit l'action d'un combattant, poussé par le son d'une Harpe: & nous voyons tous les jours que le bruit des Trompettes, & des Tambours, excite en nous le désir d'en
venir

venir aux mains avec nos ennemis.

David même charmoit les contorsions du malin esprit dans le corps de son Beau-pere par la douceur de son harmonie. Il est indubitable que la voix persuade & instruit tout autrement que la lecture; aussi l'une est accompagnée de certains esprits qu'on peut dire vivans, & l'autre n'est que le portrait des pensées d'une personne morte; De même les choses nous touchent bien plus sensiblement que les recits qu'on nous en fait. Un homme qui a fait de longs voyages, fait bien mieux la situation des lieux, que celui qui ne les a appris que par la Carte; & l'on demeure d'accord qu'un vieil Soldat qui a bien vû des Sieges, des attaques & des défenses, est plus savant dans la guerre, que celui qui n'en est instruit que par les Livres de la Prugne, ou d'Antoine de Ville. La Jurisprudence n'est pas scavante, quand elle est renfermée dans les règles du Digeste. Un grand Professeur en cette Science, n'est pas toujours un bon consultant, je prendrois plutôt l'avis d'un bon Avocat bien versé dans les affaires, & qui auroit vieilli dans le Palais. La Médecine même avec tous ces aphorismes est très-dangereuse dans la cervelle d'un jeune Docteur :

teur: ce n'est pas assez qu'il ait beaucoup d'habitude avec son Hypocrate & son Galien, s'il n'en a avec les maladies, pour leur savoir appliquer les remèdes que la Science lui enseigne. La Théorie des choses est toujours incertaine, si elle n'est reduite en pratique: j'en dis de même de toutes les autres professions. Un Gentilhomme né pour la Cour & pour le Guerre, ne deviendra point Soldat parmi les Livres, ni Courtisan dans son Village. Le Monde qui nous prête ses élémens pour former nôtre être, s'attribuë aussi la faculté de nous rendre honnêtes gens. Cette Science n'est autre chose que la pratique & l'expérience que nous faisons des professions différentes de la vie civile; comme elles ont leurs distinctions, elles ont aussi leurs règles & leurs manieres; c'est une chose étonnante de la diversité qui se rencontre, non seulement entre les Nations, mais encore dans les Villes entre les ordres & les professions. Vous diriez que la Nature se plaît à ployer sous les Coûtumes. Les humeurs d'un Gentilhomme sont toutes différentes de celles d'un Marchand; leurs civilitez, leurs complimens, & leurs formes d'écrire, n'ont rien qui se ressemble; & parmi la Noblesse même,

me, les gens de la Cour, ont un air tout autre que celui des Provinciaux. Il faut connoître toutes les varietez, mais se donner tout à fait à celles de sa profession. La Galanterie bourgeoise ne feroit pas grand progrès dans les bonnes graces d'une Dame de la Cour: A le bien prendre, ce qu'on appelle un fort honnête Gentilhomme, est un des plus accomplis ouvrages de la Nature & de l'Art: De la Nature, parcé qu'il faut qu'elle lui donne la belle taille, la bonne mine, l'inclination aux belles choses, & la belle ambition. C'est sur ce fondement que l'Art travaille à perfectionner de si beaux commencemens, en formant son esprit par la connoissance des Lettres, & son adresse par les exercices du corps. Pour y réussir heureusement, il faut commencer de bonne heure, c'est une entreprise haute, longue & difficile, qui mérite toute nôtre application.

Qu'il faut fuir les Méchans & les Sots.

MAis qu'il est dangereux de se méprendre dans le choix des Conversations ordinaires! & avec combien de soin un Gentilhomme doit-il éviter les

les Méchans & les Sots ! Ce point est si important que de lui dépend la beauté de ses mœurs & de sa vie. * La fréquentation des Méchans nous apprivoise avec le vice, elle fait que nous le regardons sans émotion, puis nous commençons à le pratiquer avec quelque plaisir ; le temps en forme l'habitude en nous, & l'habitude se tourne en nécessité. † S. Augustin exprime admirablement bien l'effort de cette coutume, en disant qu'elle est comme un clou chassé dans le bois avec le marteau ; après le premier & le second coup, on l'en peut encor retirer avec peu de difficulté ; mais quand il a pénétré de sa longueur, & qu'il est enfoncé tout à fait, la tenaille n'ayant plus de prise, il n'en peut plus être séparé que par la destruction du bois qui l'a reçu. La débauche a je ne sais quoi de charmant, qui s'insinue doucement dans l'esprit d'un jeune homme, c'est un voleur qui surprend les maisons quand les Maîtres sont endormis, elle vient à nous avec un visage riant, elle est toujours parée des ornemens du plaisir qu'elle propose ;

* Nemo fit repente malus.

† Tunc poterat manibus ima tellure revelli. *Ovid. de R.* Principiis obsta, sero medicina paratur, Cum mala per longas invaluere moras. *Ovid. de R.*

pose, elle entre dans nos cœurs pour ployer nos sentimens, elle nous conduit sur le bord du précipice par un chemin semé de fleurs, & enfin elle ne nous embrasse que pour nous étouffer. Comme elle est ennemie mortelle de la vertu, elle tourne toujours le dos au chemin de la Fortune; dès lors qu'elle possède un homme, elle en use comme il lui plaît. Les vices & les mauvaises habitudes sont des chaînes qui le tiennent garrotté, il voit échaper les occasions de plaire à son Maître par les fenêtres du Bordel & du Cabaret, * & par d'autres déréglemens où la paresse l'arrête, ou le plaisir le détourne de faire son devoir. En verité c'est un écueil, où la jeunesse fait quelquefois un dangereux naufrage. J'en ai connu que le bonheur cherchoit par tout, & de qui il sembloit que la Fortune ne pouvoit tirer le consentement pour les élever. Ceux-là s'aperçoivent sans leçon que l'occasion est chauve par derriere, quand la nécessité les presse; & si l'âge leur rallume une petite étincelle de raison, ils tâchent à se racrocher à la fortune, mais inutile-

* *Mores cuique sui fingunt fortunam.*

tilement. * Ce sont de mauvais joïeurs de Paume qui courent après leur balle, comme ils sont des accoutumez du travail & de la sujettion, & qu'ils se voyent sans biens & sans amis, ils passent du plaisir & de la débauche, dans les plus extrêmes méchancetez. Pour lors ils quittent le Louvre, pour devenir Courtisans du Roi de bronze & de la Samaritaine; ils portent les Manteaux des Passans pour les soulager, ils se montrent à l'Abreuvoir; vont faire la guerre au long boyau, ou sur quelqu'autre grand chemin; ils ne sont jamais sans Almanachs pour savoir les Foires des Provinces; ce sont des Marchands qui vendent de tout, & qui n'achètent rien; enfin leur destin ou plutôt leur conduite, leur prépare le terme de leur fortune au bout d'une bûche, ou sur un échafaut.

J'avouë que la fréquentation des Sots n'est pas si dangereuse, & qu'elle ne fait pas faire de si terribles chûtes; mais c'est une barriere qui s'opose toujours à nôtre fortune. On demeurera d'accord qu'avec eux on ne se fait pas habile homme, la sottise est un mauvais Pedagogue pour enseigner la Sagesse. Je ne conçois point
quelle

* Ut tandem sensus convalueret.

quelle liaison d'amitié un habile homme peut avoir avec un fat; tout est si différent entre eux, qu'il n'y a point d'union à espérer: je n'estime pas qu'il faille un long raisonnement pour en détourner un homme, & j'ai peine à me persuader qu'il le puisse souffrir; ce n'est pas un mauvais argument à tirer de ce que nous valons, que celui qui se prend de nos conversations & de nos amitiés, sans doute elles ont bien du rapport avec ce que nous sommes. La Nature n'a pas fait des choses différentes pour les unir, c'est une Maîtresse qui nous inspire des mouvemens aussi sages que nôtre raison. Un fat n'est propre qu'à divertir quelquefois un habile homme, il en peut faire son jouët, mais non pas son ami. Je dirois qu'il seroit bon à duper, si je suivois le sentiment de plusieurs qui croient que les gens d'esprit sont faits pour vivre à ses dépens. Mais cette maxime est hors de mes règles, comme contraire à la probité; j'aime mieux qu'on l'évite, que si on le pilloît. * L'injustice est injustice par tout, sa foiblesse doit donner de la compassion, & sa sottise ne doit pas démonter nôtre sagesse, ni détruire nôtre pro-

* Nullum sceius rationem habet.

probité. Laissons-le comme un misérable, aussi bien ne nous apprendra-t'il pas ce qui nous reste à savoir de la Science du Monde.

Si un Particulier doit jouer aux Jeux de hazard, & comment.

LE Jeu de hazard est un plaisir ou plutôt une espèce de Commerce parmi les hommes, qui fait un problème, qui mérite bien d'être éclairci. Ceux qui suivent une vertu sévère, le banissent comme vitieux, & ne le souffrent pas à la jeunesse. Ils le considèrent comme une passion violente, qui maîtrise tyranniquement l'esprit, & qui nous remplissant de belles espérances, nous conduit souvent à l'Hôpital; c'est lui qui fait nos naufrages en terre ferme, qui rompt nos desseins, en nous ôtant les moyens de les exécuter, qui nous rend à charge à nos amis, & qui fait fuir notre société comme importune & incommode. Il n'y a rien si aisé que de le rendre vilain, quand on le peint de son mauvais côté; c'est un Prothée qui reçoit diverses formes, & un Cameleon susceptible de plusieurs couleurs; mais si l'on examine ses défauts & ses avantages,

ges, en le prenant dans son tout comme dans ses parties, il ne sera pas impossible de prouver qu'il peut être plus utile que dommageable, s'il est suivi des circonstances qui lui sont nécessaires.

Je dis que le Jeu est dangereux à un homme de qualité, autant qu'il est utile à un Particulier; l'un hazarde beaucoup, parce qu'il est fort riche, & l'autre ne hazarde rien, parce qu'il ne l'est pas; & cependant un Particulier peut autant espérer de la fortune du Jeu, qu'un grand Seigneur; aussi n'est-ce que pour les particuliers ce qui me reste à dire. J'ai toujours estimé que l'amour du jeu étoit un bénéfice de la Nature, dont j'ai reconnu l'utilité. Mon opinion ne doit pas être suspecte en ceci, car elle ne m'y a donné aucune inclination, j'en parle comme désintéressé & sans passion. Je pose pour fondement que nous l'aimons naturellement; car sans cela nous n'y ferons jamais que des duppes. Les Jeux d'exercices sont beaux à savoir, mais mal propres à gagner de l'argent; nôtre adresse connue est obligée de donner des avantages qui rendent les parties si égales, qu'elle semble inutile à nos bons succès, j'entens parler des Cartes & des Dez qui feront nôtre étude & nôtre

nôtre application. Premièrement il faut connoître tous les avantages que les plus subtils Filoux tirent de l'adresse de la main, & puis savoir la construction de toute sorte de Dez, & la coupe & la marque des Cartes, & se fourrer dans le grand jeu, si-tôt qu'on a pû assembler un fonds un peu considérable, & tenir pour maxime d'attaquer toujours les meilleures bourses. J'ai ouï dire à un sage Joueur, qui y avoit gagné un bien très-considérable, que pour réduire les Jeux en art, il n'avoit point trouvé d'autre secret, que de se rendre maître de sa passion, & de se proposer cet exercice comme un métier à gagner de l'argent, en ménageant ses bonnes & ses mauvaises heures, sans transport & sans emportement: sa raison étoit que le hazard étant l'ame du jeu, ne seroit pas hazard s'il ne changeoit souvent; que chaque chose à sa durée, qui pour nous être inconnue, ne laisse pas de souffrir quelques règles de nôtre prudence. Votre bonheur disoit-il, passionne & trouble celui qui perd contre vous: Tenez tout ce qu'il vous jouera pendant que vous jouiez sur son fonds, plus il perdra, moins il sera en état de ménager sa mau-

vaîse fortune, * la passion le précipite dans un aveuglement duquel vous devez profiter ; & si la Fortune est contre vous, donnez lui le temps de jeter son venin, en ne hazardant pas les grands coups : proposez-vous une somme à risquer, sans passer plus loin ; divisez votre fonds pour réunir votre fortune, & † votre dernière pièce ramènera toutes les autres, si vous avez à faire à des Joueurs passionnez. L'on voit rarement un Joueur manquer d'argent ; comme il perd avec facilité, il regagne avec peu d'effort ; il y a, je ne sai quelle charité entr'eux qui ne laisse guère leur semblables au besoin ; quoi qu'ils n'aient que trois Dez pour tout fonds, & que la Fortune pour caution, ils trouveront plutôt une somme considérable à emprunter, que ne feroit un bon Marchand. De plus cet exercice donne entrée aux Particuliers dans les meilleures Compagnies, & un habile homme en peut tirer de notables avantages, quand il les fait bien ménager ; il a cela de spécial qu'il fait aller du pair les conditions inégales pendant qu'il dure, & que chacun a droit de disputer son

* Dum fortuna calet, dum conficit omnia terra.

† Grata supervenit, quæ non sperabitur hora.

son intérêt, sans rien céder aux plus hup-
pez. J'en connois qui n'ont pour tout
revenu, qu'un Jeu de Cartes & trois
Dez, qui subsistent dans le monde avec
plus d'éclat que des Seigneurs de Pro-
vince avec leurs grandes possessions.
Pour arriver à ce point, il faut une lon-
gue habitude, & une très-exacte Scien-
ce des Jeux. Si ces maximes ne font
pas toujours leur effet, au moins sont-
elles conformes à la raison. La trom-
perie a quelque chose d'infame & d'in-
digne d'un Gentilhomme, & n'est ja-
mais suportable parmi les honnêtes gens.
Un Cavalier de ma connoissance raison-
noit un jour assez plaisamment avec un
Moine, auquel il avoïoit qu'il savoït
mettre quatre As, ou quatre Rois, dans
le talon, au piquet, quand il étoit der-
nier, & que cette adresse lui avoit sou-
vent réussi. Le bon Pere lui dit qu'il
étoit obligé à restituer l'argent gagné de
la sorte. Le Joïeur lui soutint que non,
en disant pour raison, qu'il n'étoit pas
plus défendu de bien mêler les Cartes que
de les bien joïer, & que le but de ce-
lui qui mêle étant de se donner beau
jeu, & de rompre celui de sa partie, il
ne croyoit pas qu'il y allât de sa con-

science de se donner quatorze d'As à point nommé.

Après tout la filouterie du jeu est très-dangéreuse, elle cause tant de mauvais accidens à ses auteurs, qu'on la doit toujours éviter. Je conseille à un homme qui fait & qui aime les jeux, d'y risquer son argent, comme il a peu à perdre, il ne hazarde pas grand chose, & peut beaucoup gagner; mais je voudrois qu'il se possédât comme j'ai dit sans trouble, qu'il en fit une Science & non pas une passion, qu'il regardât sa perte avec modération, & qu'il fut bon ménager de ses profits, & de ses avantages. Ce que je dis est une grande épreuve de sagesse, qui se rencontre rarement; & comme la pratique en est très-difficile, beaucoup d'hommes s'enfient, ont défendu le jeu, parce qu'il fait des effets tous contraires dans la plupart de nos esprits, dont la fouge & l'humeur étourdie n'est pas capable de cette retenue, qui le rendroit utile si nous savions le conduire par le secours de nôtre raison.

Je dis librement mon opinion de toutes choses après les avoir examinées, parce que nôtre conduite est à nous, & qu'un chacun doit sentir s'il est capable de celle que je lui propose. Je n'écris

ni pour les foibles, ni pour les opiniâtres; il dépend d'un étourdi de s'égarer, s'il ne veut pas suivre son guide. * La raison nous détourne bien des chûtes & des précipices, mais elle n'empêche pas qu'il n'en soit, & il y auroit de la sottise de n'oser passer sur un Pont, parce qu'on se pourroit noyer si l'on tomboit de dessus. On ne trouvera point de propositions qui n'ayent deux visages, & qui ne puissent être probablement appuyées dans leurs sens contraires. C'est à nous à suivre ce qui nous semble le plus conforme à nôtre humeur. Pour moi qui approuve le Jeu en autrui, je le pratique peu, d'autant qu'il ne me divertit pas: J'ai ce défaut naturel, avec beaucoup d'autres, que mes réflexions ne sauroient corriger. C'est à la Nature à nous donner de l'inclination aux choses, & à l'Art à nous rendre scavans dans leur pratique.

* Tandem efficaci do manus scientiæ. *Sen. Reg.*

Si la Science & l'exercice de la Chasse servent à la fortune.

LA Chasse est un exercice fort honnête à un Gentilhomme, mais elle contribuë rarement à la fortune d'un Particulier, si ce n'est à la suite du Roi, ou de quelque grand Prince, touchez de cette passion. Il est de la bienveillance de ne l'ignorer pas, & très-dangereux de s'y donner tout à fait. Le meilleur valet de Chien du monde, ne s'est jamais vanté d'avoir rien reçu de la Fortune; ce n'est pas sur ces voyes que son limier se rabat, & quoi qu'il ne la détourne jamais, il est assuré de la laisser courre, & de ne chasser point à vûë. Ceux qui aiment les bois & la solitude avec excès, ne se plaisent guère dans la société des gens d'esprit, cependant comme chacun est fou de sa morette, la plupart des Nobles des Provinces, croient que la qualité de Chasseur, est aussi essentiellement nécessaire à un Gentilhomme, que celle de spirituel & de vaillant. Pour définir un honnête homme, ils diront qu'il a des Chiens & des Coureurs, & qu'il va tous les jours à la Chasse. Ils ne prennent pas garde, qu'ils

qu'ils se définissent eux-mêmes, ou pour ce qu'ils font, ou pour ce qu'ils voudroient bien être: & comme leur esprit n'est occupé que de cette passion, ils se persuadent qu'elle doit régner par tout, & qu'elle seule a droit de composer un honnête homme.

Si mon dessein étoit d'écrire de la différence des plaisirs, je ne mettrois pas celui-ci au rang des derniers. Il a sans doute quelque chose de charmant, * & doit être d'autant plus permis, qu'il est plus éloigné des vices qui suivent d'ordinaire les autres passions. J'avouë qu'il est plein d'innocence, qu'il rend les hommes adroits, & qu'il contribué à la santé quand il est pris sans excès; mais j'essaye de conduire un Gentilhomme dans le chemin de la fortune, & je ne voi pas que celui-là soit le plus sûr ni le meilleur à tenir.

* O miseri quorum gaudia crimen habent;

*Que les Maîtres les plus utiles sont les
Financiers.*

Enfin il faut conclure par la dernière voye que les Roturiers usurpent d'ordinaire, & que nous laissons, quoi qu'elle soit la plus aisée, la plus prompte, & la plus infallible de toutes, c'est la suite des Financiers, & les emplois qui dépendent de leurs Charges; L'expérience que nous faisons tous les jours de leur extrême richesse, me relève de prouver l'utilité de ce conseil; il semble que la Fortune n'a point de revers pour eux, & qu'étant élevez au dessus de sa rouë, ils n'ont qu'à la charger d'or pour l'empêcher de tourner: vous diriez qu'elle devient leur esclave, & que le respect qu'elle a pour eux passe jusqu'au dernier de leurs Commis. Leurs maisons ressembtent à ces grands lacs qui traversant les Pais les plus fertiles, reçoivent toutes les eaux des Montagnes & des Plaines voisines de leur étendue. Pour se rendre capables de ces emplois, il ne faut ni Science, ni esprit extraordinaire, l'aplication y est plus nécessaire que toute autre chose. Mais que ceux que la nécessité de leurs affaires,

ou

ou l'envie de faire fortune, feront résoudre à les rechercher, oubliant la gloire de leur naissance, & mettent la bravoure sous les piés, qu'ils laissent dormir Noblesse, comme font les Cadets de Bretagne, & qu'ils ne s'informent point de celle des Maîtres, dont ils attendent leur avancement. La pauvreté est un monstre qui veut être combattu avec toute sorte d'armes, il est dangereux de le laisser long-temps aux prises avec la générosité, si elle en triomphe, elle n'obtient qu'une victoire pleine de chagrin & de mélancolie: qu'il fasse taire cette sorte de gloire qui lui rend les reins trop fermes pour ployer sous un homme que la Fortune a fait; qu'il pense plutôt qu'il y a de l'avantage à s'en approcher; qu'il considère qu'un diamant ne perd pas son prix pour être enchassé dans de l'acier, & que le Soleil tout admirable qu'il est, souffre quelquefois des Eclipses; qu'il se garde bien de confondre la gloire avec la vanité, l'une est la récompense de la vertu, l'autre est un effet de la sottise. Si la Nature l'a fait Gentilhomme, & si les Loix de son País, ou quelque autre accident l'ont rendu pauvre, qu'il sache gré au Ciel de sa naissance, & qu'il remédie au malheur de

de sa fortune, qu'il sache que la vie sans bien est une longue & insupportable misère, que le joug de la pauvreté est plus pesant que celui d'un Financier, & que s'il a de l'esprit il peut devenir aussi grand Seigneur que son Maître; * pour lors il ressuscitera sa qualité, & d'obscur & cachée qu'elle étoit dans son Village, il la rendra glorieuse & triomphante au milieu du grand monde, qu'il n'aprehende point le reproche d'avoir été Clerc ou Commis, quand on le verra assis dans le Conseil du Roi. Sa naissance effacera toutes les tâches de sa servitude. Ce n'est pas seulement à la guerre qu'on monte aux grandes Charges par les petites. La Justice & les Finances ont aussi leurs degrés par où il faut passer pour se rendre capable des grands emplois, le secret est de s'y bien conduire, & le terme du bonheur est d'y parvenir par la voye de l'honneur, de la prudence & de la probité.

* Ut quisque fortuna utitur, ita præcellet, atque ex inde sapere illum omnes dicimus.

*Si les règles de la prudence nous peuvent rendre
heureux.*

MAis enfin toutes ces observations qui suivent si exactement les règles de la raison, & les maximes de l'expérience, peuvent-elles nécessairement produire les effets que nous cherchons ? Notre probité & notre suffisance connues de tout le monde, fermeront-elles la bouche à nos envieux, & rendront-elles impuissans les efforts de nos ennemis ? Les Princes que nous servons auront-ils autant de justice pour nous, que nos services en ont mérité ? Et les longs travaux dans lesquels nous aurons consommé la plus aimable partie de notre âge, seront-ils récompensés de cette bonne fortune, motif de nos soins, & l'objet de nos espérances ? Notre prudence dans le choix de nos Maîtres, notre prévoyance dans nos entreprises, & notre conduite dans nos actions, rendront-elles notre vie heureuse, ou par les charmes de la liberté que le bien nous aura acquise, ou par la douceur d'une servitude continuée sous un Maître qui nous aimera comme ses enfans, & nous traitera comme ses amis ? Enfin y a-t'il dans
la

1: Morale quelques préceptes pour nous défendre de la mauvaise fortune, & pour nous marier avec le bonheur ? La question est belle & digne de la curiosité d'un honnête homme.

Si vous consultez la Philosophie, elle vous répondra qu'elle ne fait point l'avenir, & que la connoissance des choses présuppose leur être formel ; si vous le demandez à l'expérience, elle vous apprendra qu'une même cause peut produire differens effets, qu'elle a vu tant de choses diverses, qu'elle ne connoît rien de certain que l'incertitude même ; & si vous interrogez la raison, elle vous dira qu'elle se mêle d'instruire les hommes, & non pas de régler les événemens, que ceux qui guident les Voyageurs ne les peuvent pas garder de la rencontre des voleurs, de la chute de leurs Chevaux, des vents contraires, des pluies, de la grêle, du chaud & du froid ; leur fonction est de montrer le plus court & le droit chemin, mais non pas de combattre les méchans, ny d'empêcher les injures du temps. La prudence humaine à la vue trop foible pour pénétrer les causes générales & particulières, quoi qu'elles soient toutes déterminées, & qu'elles n'aient rien de fortuit, leur nombre

bre infini surpassât nôtre connoissance & nôtre capacité. Le pauvre Eschille que le Destin mençoient d'une chute qui le devoit écraser sous le poids, ne gagna rien de demeurer au milieu d'une Campagne qui n'avoit que le Ciel pour couverture; une Aigle le tua d'une grosse Tortuë, qu'elle laissa tomber sur la tête pelée de ce Sage malheureux. L'on dira que ce fut un effet de sa mauvaise fortune, si l'on suit l'opinion vulgaire; mais si vous considerez la chose de plus près, vous en jugerez tout autrement. Eschille avoit raison d'éviter la demeure des lieux couverts, puis qu'il savoit qu'une Maison ou un arbre tomberoient plutôt sur sa tête, que le Ciel qu'il choisissoit pour couverture. Cette cause prochaine de sa perte s'offroit à son sens, sa raison y avoit trouvé un remède probable, mais il ne devinoit pas qu'une Aigle prendroit sa tête nue pour une pierre, sur laquelle elle laisseroit tomber sa Tortuë, pour en rompre l'écaille, & se paître de l'animal qu'elle enfermoit. L'un & l'autre firent une action déterminée, Eschille eut pour but d'éviter la chute des Maisons & des Arbres, & l'Aigle de casser l'écaille de sa Tortuë: l'accident qui en arriva vint de l'igno-

l'ignorance d'Eschille, qui ne prévint pas le vol de l'Aigle, & de la méprise de l'Aigle, qui prit la tête d'un Philosophe pour un Rocher.

Les Pyrroniens bannissoient tous soins & toute prudence de la vie humaine, ils ne croyoient pas qu'ils se dussent détourner d'une Charette, ni d'un Cheval qu'ils rencontroient à leur chemin, parce qu'ils étoient persuadés que tout étoit déterminé, que les causes produisoient nécessairement leurs effets, que nos connoissances incertaines comme elles sont, n'étoient pas capables de les découvrir pour les éviter, & ils pensoient que c'étoit offenser la Providence, de présumer de changer ses décrets éternels.

Mais que nôtre raison est foible par tout, & qu'il est malaisé d'établir une opinion bien saine! Ces pauvres gens ne s'apercevoient pas que leurs principes se détruisoient d'eux-mêmes quand ils ne jugeoient de rien, & n'affirmoient aucune chose, & que leur Philosophie étoit fondée sur une contradiction manifeste.

Ils ne vouloient rien affirmer, & cependant le fondement de leur Science étoit une affirmation. Tout est incertain, disoient-ils, à nôtre connoissance, & conséquemment nulle Science dans
l'es-

l'esprit des hommes ; à cela on leur répond si tout est incertain, il y a quelque chose de certain à notre connoissance, puis que cette incertitude est infail-
 lible : vous affirmez quelque chose en disant que tout est incertain, & de là je conclus que votre Science est fausse dans son principe.

De la vanité de l'Astrologie Judiciaire, de la folie des hommes, & que la probité fait notre fortune réellement.

D Ifons plutôt que tout est certain, mais que nos Sciences sont trompeuses, parce que nous sommes foibles; avec tout cela notre ignorance veut tout savoir, elle ne se contente pas d'examiner la Nature, & de fouiller dans ses secrets, elle veut encore apprendre les choses futures qui n'ont point d'être, elle s'imagine pouvoir lire dans les Etoilles comme dans un grand Livre tout ce qui doit arriver ici bas, * & se figurant des rencontres admirables dans les aspects ou conjonctions des Planettes, elle tire des conséquences aussi éloignées de la vérité,

* Quod stat ante pedes nemo spectat, coeli scrutantur plagas. Cicer. Dem.

té, que les mêmes Etoiles le font de la terre. J'avouë que j'ai toujours estimé cette Science vaine & ridicule: * car enfin elle est, ou elle n'est pas; si elle est, ce qu'elle prédit est infailible & inévitable, & conséquemment inutile à savoir; car dequoi me servira-t'il d'apprendre ce qui me doit arriver, si je ne puis y apporter de remède; & quel autre fruit tirera un malheureux d'être averti qu'il perdra la tête par les mains d'un Boureau, qu'à remplir son ame de trouble & d'inquiétude, devenant misérable vingt ans avant qu'il le dût être? † & s'il lui doit arriver du bonheur, quel besoin y a-t'il qu'il conçoive cette espérance avec d'autant plus d'ardeur & de sollicitude, qu'il est persuadé qu'elle réussira infailiblement? Que si aussi elle est fausse, comme il seroit aisé de le prouver, un homme de sens a-t'il pas tort d'y appliquer son esprit, & d'y perdre son temps? C'est une occupation d'un cerveau creux qui se repait de chimeres, ou d'un filou qui fait mystère de ce qu'il n'entend pas,

pour

† Ne utile quidem est scire quod futurum sit, miserum enim est nihil proficientem angere. *Cicero de Natura Deorum lib. 2.*

* Poena minor certam subito perferre ruinam Quod timeas gravius sustinuisse diu.

pour duper les femmes & les esprits crédules.

En vérité la folie est une maladie qui a bien des espèces ; elle regne si universellement , que je m'étonne pourquoi les Anciens ne lui ont pas plutôt dressé des Autels qu'à la Fortune. * Si nous faisons de réflexions sur nôtre prudence , & sur nôtre plus saine conduite , nous aurions de la peine à ne pas confesser que la plus éclairée tombe souvent en d'étranges convulsions. † La cause la plus véritable de nos extravagances , est que nous avons rarement un objet fixe qui nous arrête & nous détermine. ‡ Pyrrhus faisant un jour un grand armement contre l'Italie ; le Philosophe Cinée lui demanda ce qu'il feroit quand il auroit subjugué les Romains ? je passerai répondit-il , en Sicile : & de là , reprit Cinée ; si la Fortune , dit le Roi , me le permet , je porterai mes armes en Afrique , & me rendrai maître de Cartage & de la Lybie ; & si vous êtes victorieux , que deviendrez vous , reprit Cinée , je penserai , dit le Roi , à de plus grandes choses ,

* Stultorum infinitus numerus. *Eccl.*

† Stultorum plena sunt omnia. *Cicer.*

‡ Quod petit , spernit , repetit quod nuper omisit , æstuat , & vitæ disconvenit ordine toto.

ses, & enfin quel sera le terme de vos travaux ? le repos, répondit le Roi, pour lors le Philosophe s'écria : Hé, Seigneur, jouïssiez-en dès aujourd'hui, pourquoi faire de si grands projets pour conquérir ce que vous tenez dans vos mains ? Vôte ambition est-elle d'accord avec le bon sens, de perdre de gayeté de cœur ce plaisir dont vous pouvez jouir sans sortir de vôte Palais, pour vous engager à d'extrêmes périls, à la recherche d'une victoire incertaine, & à des maux inévitables ? On en pouvoit autant dire à Charlemagne, à François I. à Charles-Quint, & au Roi de Suede. Un Prince pour avoir plus d'Etats augmente le bruit de son nom, mais il ne fait rien pour son repos ; au contraire il multiplie ses soins & ses inquiétudes, en se faisant de nouveaux ennemis. * Cependant le monde admire les Conquêrers, il n'est point de Divinité si réverée que la valeur de ces illustres voleurs, qui sacrifient le bien, la vie, & la liberté des hommes à leur ambition. On craint leurs armes pendant qu'ils vivent, on les louë après leur mort, & quelquefois on les estime Saints.

* *Armati terram exercent, semperque recentes. Convertere juvat prædas, & vivere rapto.*

Saints. Jamais rien ne fut si déraisonnable, qui n'ait trouvé des Partisans. Un fameux Orateur d'Athènes passa sa vie à faire le Panegyrique de la fièvre quartre. La pauvreté ôte le repos à tout le monde, & les richesses le ravirent à Anacreon ; de telle sorte qu'il rendit à Polycrates, Tyran de Samos les dix mille ducats qu'il lui avoit donnez, parce qu'ils l'empêchoient de dormir. * Comme chacun a son sens, chacun a sa folie ; l'on suit son tempérament en cela, comme en toute autre chose. Il y a bien de l'apparence que Democrite étoit sanguin, & qu'Heraclite étoit mélancolique. L'un fit un principe de Philosophie de se moquer de tout, & de tourne en ridicules les choses les plus sérieuses, & l'autre établit la sienne sur les plaintes & sur les pleurs ; peut-être qu'un troisième indifférent eût été plus raisonnable, comme moins intéressé. Il y a peu d'Etats dont la Politique ne soit différente, ils vont à même fin par divers chemins. La Religion même, toute Sainte qu'elle est, n'a jamais pû être universellement unie dans

* Non unus mentes agitat furor. *Juven.*
 Alter ridebat quoties à limine moverat unum, protuleratque pedem, fiebat contrarius alter.

dans toutes les parties du Monde. La diversité de nos jugemens est l'origine de toutes les choses, & l'ignorance qui nous est naturelle est la source de la diversité de nos jugemens. La vérité est quelque chose de si grand & de si auguste, qu'elle trouve les hommes indignes de sa vûë; elle se cache sous tant de formes, qu'à peine y a-t'il un Sage en tout un siècle, à qui elle se laisse voir; il n'y que la Foi seule à qui elle se communique sans erreur, * parce qu'elle est la production de la vérité éternelle. C'est elle qui nous donne des leçons infailibles pour nôtre conduite aussi bien que pour nôtre salut; sans elle nôtre raison est une aveugle qui nous meîne au précipice. Ses préceptes sont toujours justes, & ses promesses ne vont jamais sans effet. Si nous l'écoutons elle nous dira en deux mots tout l'ordre que nous avons à tenir pour nôtre fortune: † Cherchez premièrement dit-elle, le Royaume de Dieu, & toutes choses vous réussiront heureusement. Ce précepte est un admirable abrégé de la

* Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque si credas.

† Primum querite regnum Dei, & justitiam ejus, & omnia adjicientur vobis.

la plus sage Morale du monde, & qui mérite & nôtre créance & nôtre considération; car en effet qu'est-ce autre chose que suivre la vertu qui nous y mène, & fuir le vice qui nous en éloigne. Si l'on examine cette proposition, elle fera l'épilogue de tout ce discours.

La vertu est un mouvement de l'ame qui se porte au bien comme à son naturel objet; si nous le suivons sans nous écarter de sa route, il ne peut jamais nous conduire vers le mal, ni rencontrer la mauvaise fortune. Je sais bien que vous m'objecterez que les plus gens de bien ne sont pas les plus heureux. * Je réponds à cela; que s'ils possèdent réellement la vertu, vous vous trompez de croire qu'ils soient infortunés. La vertu est le plus grand de tous les biens, & conséquemment elle n'a pas besoin des autres choses pour faire le bonheur de ses Sectateurs & de ses Partisans. Que si † Dieu élève quelquefois les méchants, c'est pour en rendre la catastrophe plus terrible, & la chute plus mémorable. L'on voit rarement un méchant homme mourir dans son lit en repos, sa mort doit

* Sapiens ipse, fingit fortunam sibi. *Senec. Tragedia.*

† Tolluntur in altum ut lapsu graviore ruant.

doit être violente, comme sa vie a été pleine de trouble & de confusion. La malice peut-être adroite, c'est une poltronne qui prend ses avantages, & qui ne laisse pas de réussir quelquefois contre la vertu, mais elle est perdue si-tôt qu'elle est découverte; les yeux d'un homme d'honneur la tuent comme le Basilic. Quoi que la vertu soit en général l'exercice d'un homme d'honneur, la recherche qu'il en fait ne lui défend pas d'être plus habile homme qu'un méchant. La prudence est de sa famille; c'est elle qui porte le flambeau pour éclairer les autres vertus: elle fait ployer l'esprit du Prince, en faveur de celui qui le sert. La sincérité de ses actions, la justice de ses conseils, & la fidélité de ses services, parlent toujours à son avantage, & la générosité qui défend son ame des mauvaises actions, repousse avec vigueur les entreprises de ses ennemis. Il y a une si grande liaison entre les vertus, qu'elles ne peuvent être séparées. L'Absence de l'une est la destruction des autres, parce qu'elles tendent toutes à même but. La probité est comme le sein de la mer, celle-ci rassemble toutes les rivières du monde, & celle-là ramasse toutes les vertus ensemble, pour en composer l'homme

me

me de bien. Dieu laiffe agir les causes secondes auffi bien que nôtre franc-arbitre, il a mis dans les mains du Sage son confeil & fa raifon; ce feroit inutilement, s'il en détournoit les fuccès, & s'il n'accordoit rien à nôtre prudence. Nous fommes Artifans de nôtre bien & de nôtre mal. Un Aveugle eft plus fujet à faire de grandes chûtes, que celui qui voit bien clair. * Etudions la Sagesse autant qu'il nous fera poffible pour régler nôtre conduite; & fi elle ne nous réuffit point, adorons les jugemens de Dieu, qui difpofe de nous comme il lui plaît, & renverfe nos deffeins pour des raifons qui nous font inconnuës. † Recevons-les revers de fa main avec refpect, comme des châtimens de nos fautes, foumettons-nous à fa Juftice, & n'accufons point la Fortune des maux qu'elle n'a pas faits.

* *Victrix fortunæ fapientia. Juvenal.*

† *Ludit in humanis divina potentia rebus. Ovid.*



MAXIMES.

MAXIME I.

L'HOMME que j'essaye de Caractériser est un homme rare en tout, doüé de tous les talens nécessaires pour être un grand homme selon le monde ; & un Homme par excellence selon Dieu.

I I.

Grand Juge, Grand Magistrat, Grand Conseiller pour lui-même, & pour les autres, Grand observateur des Loix, Grand dans tous ses desseins & dans toutes ses actions.

I I I.

Comme il a un cœur entièrement différent de celui des autres ; il a aussi des inclinations toutes différentes. Elles
sont

sont toutes belles, & toutes bonnes, parce qu'elles sont toutes droites; qu'elles ont toutes la raison pour règle; & Dieu pour fin.

I V.

Il vit d'intelligence avec tout le monde, il regarde la contradiction comme une offense.

V.

Il ne condamne le jugement de Personne, & tâche de régler le sien par la vérité.

V I.

Il excuse les défauts des autres, en les voyant il se regarde, & s'il en découvre quelques-uns en lui-même, il les corrige pour n'être à charge à qui que ce soit.

V I I.

Quelque digne de blâme, & de censure qu'on lui paroisse, il ne blâme & ne censure personne; quand on ne relève point de lui; & qu'on n'est pas obligé de le reconnoître pour maître & pour supérieur.

V I I I.

Il se retire chez lui, sans jamais se répandre au dehors, il s'enferme dans le sanctuaire du silence; & si la raison l'en fait sortir quelquesfois, ce n'est jamais que pour se communiquer à peu de personnes, & toujours à d'autres Sages.

I X.

Il évite les engagements du monde, parce qu'il fait qu'un engagement en tire après soi un autre plus grand, & que d'ordinaire le précipice est à côté.

X.

Il ne s'engage point aussi volontiers dans les grandes affaires, il fait qu'il y a bien du chemin à faire avant que d'en voir l'issuë & la fin.

X I.

Quand il le fait sa prudence est de prime, & cautionne les suites.

XII.

X I I.

Toujours guidé par la raison, il avance bride en main sans broncher.

X I I I.

Qu'il voye quelque étourdi tout prêt de commencer, comme il ne vit point par opinion, ni par coutume, il se garde bien de faire le deuxième.

X I V.

Il n'a pas d'autres règles de ses actions que de sa propre conscience, il fait ce que la Raison lui commande, & s'abstient de ce qu'elle lui défend.

X V.

Il ne fait rien par caprice, il en a horreur. La crainte ne le gouverne jamais.

X V I.

Toujours éclairé d'une forte lumière qui lui fait heureusement voir le bien qu'il doit pratiquer, & le mal qu'il doit
K 6
fuir,

fuir , la vertu qu'il doit fuivre , & le vice qu'il doit éviter , il a horreur de tout ce qui fait ombrage à son innocence , & recherche avec une sainte avidité tout ce qui peut la lui conserver.

X V I I.

Ce qu'il fait , il le fait toujours bien , moins pour paroître homme de bien à ceux du monde qui l'examinent , que parce qu'il ne peut se résoudre à faire autrement.

X V I I I.

Si on le reprend , il remercie , & se corrige.

X I X.

Il n'aime l'utile qu'autant qu'il est honnête , & s'il ne fait point ce qui est indécent , c'est de peur d'inquiéter sa conscience , & de blesser sa propre modestie plutôt que par la crainte de la rigueur de l'autorité des supérieurs.

X X.

Dans les choses douteuses , & difficiles , il consulte toujours sa raison , & ne man-

manque jamais de prendre sa conscience à témoin , de sa sincérité dans ses actions , de sa droiture dans ses intentions & de son désintéressement en tout.

X X I.

Il a soin par sa vigilance continuelle, & par ses fréquentes réflexions sur ses propres défauts, d'être & de s'entretenir toujours tel, qu'il n'ait pas de quoi rougir devant lui-même.

X X I I.

La persuasion où il est que pour éviter la censure des hommes, il faut se censurer soi-même, & se condamner, fait qu'il ne se pardonne rien. Il s'examine dans toute sa conduite, il pèse toutes ses paroles, il rapelle toutes ses actions, il épiluche tout, jusqu'à ses pensées, & s'il se trouve coupable, il se châtie.

X X I I I.

Il n'y auroit point de loix d'établies dans le monde, qu'il vivroit toujours bien.

X X I V.

Il n'attend pas qu'elles se servent sur lui de ce qu'elles ont d'autorité en elles-mêmes pour faire obéir, la raison en les lui faisant prévenir, le rend soumis à ce qu'elles veulent, & ponctuel à faire volontairement & gayement ce qu'elles commandent, & ce que les autres ne font souvent que par contrainte.

X X V.

Toujours maître de ses passions, de leurs mouvements, & de soi-même, il ne s'empporte jamais. Jamais non plus il n'agit par impétuosité, par ressentiment, ni par précipitation.

X X V I.

Il attend tout de Dieu, & rien de la fortune.

X X V I I.

Il ne s'empresse pour rien, il ne se passionne de rien & il fait attendre du temps, ce que le temps lui refuse.

XXVIII.

X X V I I I.

Qu'il soit lent ou habile à faire ce qu'il fait, il n'y prend pas garde, il regarde seulement s'il fait bien ce qu'il fait, il croit même que ce que l'on fait, est assez tôt fait, quand il est bien fait.

X X I X.

Il ne se hâte, ni ne se presse jamais, parce qu'il est persuadé qu'il est impossible à l'homme de rien faire de fort excellent, à la hâte; & que les ouvrages qui sont les plutôt achevez, ne sont pas les plus parfaits; que souvent même ils ne sont pas sans imperfections.

X X X.

S'il parle, il parle peu, mais ce qu'il dit est bon, & signifie beaucoup. Il ne parle jamais contre sa pensée, mais il ne la dit pas toujours.

X X X I.

Il ne brigue point les Magistratures, ni les grandes dignitez; il les obtient
tou-

toutes, avant qu'il ait eu le temps de les désirer ; mais aussi il les laisse toutes avant qu'elles soient désirées des autres.

X X X I I.

Il y entre sans ambition, & sans violence, tandis qu'il y est, il les exerce avec intégrité, avec modestie, sans attache, sans ostentation ; mais s'il les faut quitter, il en sort sans chagrin, & sans contrainte.

X X X I I I.

Il n'a de commerce qu'avec des personnes qui ont le goût de la sagesse, & de bonnes mœurs ; parce qu'il sait que les goûts se forment dans la conversation ; que les mœurs, les humeurs, l'esprit même se communique insensiblement, & que l'on hérite du goût d'autrui, à force de fréquenter.

X X X I V.

Il se croit heureux de rencontrer des gens qui aient une si noble inclination, je veux dire, qui tendent à la sagesse, & au souverain bien ; parce qu'il sent
que

que le penchant, qu'il a vers ces mêmes objets, se fortifie en lui, à mesure que la communication avec eux devient grande.

X X X V.

Il est toujours dans le crédit & dans l'admiration, parce qu'il ne laisse jamais voir les bornes de sa capacité, ni sonder le fond de son sçavoir, & de son adresse.

X X X V I.

Il a toujours l'esprit présent; pense à tout ce qu'il faut, à tout ce qu'il doit, & ne manque en rien, ni à rien, faute de prévoyance, ou par égarement.

X X X V I I.

Avant que de rien entreprendre, il tente ses forces, il sonde son fond, & jamais il ne s'engage qu'il ne connoisse son adresse, son activité, & qu'il ne sache ou peut aller sa capacité pour toutes choses.

X X X V I I I.

Quoi que le renom de la sagesse soit
le

le triomphe de la renommée, il ne cherche pas néanmoins précisément à passer pour sage parmi les hommes dans tout ce qu'il entreprend; il ne cherche uniquement qu'à contenter ceux qui en ont véritablement le fond, & le caractère, en se contentant lui-même.

X X X I X.

Que tout le monde condamne ses entreprises, & se récrie contre; pourvû qu'il ait l'aprobation des gens de mérite, des personnes reconnûes capables d'être bons Juges de la chose, & celle de sa conscience, & de sa raison, il laisse crier tout le monde & ne dit mot.

X L.

Il ne se travaille point à chercher dans de vaines subtilitez, les moyens de terminer heureusement ses affaires, il se tranquillise dans sa patience, & pourvû qu'il soit prudent, il se soucie peu d'être subtil, parce qu'il est persuadé qu'un grain de prudence, vaut mieux qu'un Magazin de subtilité.

X L I.

Pour venir a bout de ses projets , il ne s'en tient pas au premier coup d'essai ; du premier il passe au second , & toujours il avance ; mais comme il sait que les affaires dépendent de beaucoup de circonstances , si les choses & les occasions changées rendent tout contraire à ses desseins , il lâche prise , & ne s'opiniâtre jamais ni contre la raison , ni contre la nature.

X L I I.

Il ne demeure jamais oisif un moment ; à peine a-t'il achevé une chose , qu'il en commence une autre , & quand il a expédié les affaires qui pressent , toute sa récréation est de changer de travail & d'occupation.

X L I I I.

Quoi qu'il voye , quoi qu'il entende , il ne donne point d'entrée aux impressions populaires ; il regarde le monde , & sa coutume comme deux trompeurs qui sont d'intelligence.

X L I V.

X L I V.

Il veille continuellement à la pureté de son ame, & au recueillement de ses sens, & tous les jours, il tâche de se rendre meilleur, & plus admirable.

X L V.

Il ne manque jamais, parce qu'il consulte toujourns sa conscience, & qu'il ne fait que ce que sa raison lui ordonne.

X L V I.

Qui voit ce qu'il fait un jour, voit ce qu'il fait tous les jours de sa vie. Sa nourriture, ses repas, ses occupations, son sommeil, tout est réglé, jamais d'excès, jamais de désordres.

X L V I I.

Il ne cherche point à acquérir de la réputation par une vaine ostentation de sa grandeur, & de son mérite, ni par aucun autre artifice, c'est dans la vertu & dans l'amour de l'ordre, qu'il cherche de quoi s'en faire une solide, & substan-

stantielle, & quand une fois il se l'est acquise par sa droiture, & par son équité, il se la conserve par un attachement inviolable à tout ce qui est honnête.

X L V I I I.

Il est dissimulé par raison. La prudence ne veut pas qu'on parle à cœur ouvert à tout le monde, ni toujours.

X L I X.

Il contrepointe par son adresse, & par son esprit la curiosité de celui qui s'applique à le connoître, peut-être pour lui nuire, plutôt que pour en faire un ami.

L.

Il se défie de ces gens rempans qui l'accollent & qui le loient; il craint qu'ils ne le flattent que pour le fraper; qu'ils n'en veuillent aux intérêts de sa famille, plutôt qu'à ses propres amitez; & qu'ils ne lui fassent un grand récit de leurs affaires que pour l'engager à leur raconter les siennes.

L I.

Il leur cache sa volonté , & ne leur découvre point sa pensée. Ce seroit ouvrir à ces ennemis politiques , à ces faux amis la porte de la forteresse de son esprit, & dans la suite ils pourroient lui livrer un assaut avec succès.

L I I.

Il use de réserve , & de déguisement avec eux , & il ne marche jamais qu'il n'aît l'œil ouvert sur leur pièges.

L I I I.

Different de ces personnes qui se croient assez sensées , & assez éclairées d'elles mêmes , pour n'avoir besoin de prendre avis de qui que ce soit , il se laisse conduire , & ne fait rien de sa tête , parce qu'il n'a pas trop bonne opinion de sa propre suffisance.

L I V.

Il a des amis , parce qu'il fait s'en faire. Et il s'en fait , parce qu'il conçoit la
la

la misère de celui qui n'en a point, & qu'il est convaincu qu'il n'y a point de désert si affreux que de vivre sans ami.

L V.

Il n'en a point de table, point de Comedie, de carosse, de colation, de réjouissance, ni de promenade, parce qu'il fait que tous ces amis ne sont bons que pour un jour de nopces, ou durant la faveur, & la prospérité, que les amitez d'un ami de table ne durent qu'autant que le repas, qu'à l'heure du manger, ce sont des serviettes, on en fait ce qu'on veut; mais qu'à l'heure de servir, ce sont gens qui ont les mains gourdes, qui sont les inquiets, les embarrassés, & qui disent qu'ils ne peuvent être d'aucun secours.

L V I.

Il n'en a que de bons, & de véritables qui aiment sa personne, & qui n'en regardent point la fortune, parce qu'il ne s'en fait aucun par l'entremise d'autrui, ni par hazard; mais qu'il se sert de tout ce qu'il a de prudence, & de jugement pour les bien connoître, & qu'il
doit

doit tous ceux qu'il a, à l'examen de son discernement, & à son bon choix.

L V I.

Il ne se soucie point de ce qu'il lui en coûte pour les connoître avant que de se les associer, il examine leur conduite, il épluche leurs actions, il pèse leurs paroles, il étudie leur genie, & leur fond, avec plus d'aplication qu'il n'étudieroit les livres les plus abstraits, & les plus métaphisiques, parce qu'il fait ce qu'on risque. . . Soins, Veilles, Avis, Recherches, il employe tout, parce qu'il fait qu'il vaut mieux être trompé au prix, qu'à la marchandise.

L V I I.

Il ne s'en raporte pas aux belles apparences, il va au mérite, & à la réalité, & regarde toujours avant que s'engager, si le dedans est conforme à ce qui paroît au dehors; parce qu'il fait que se tromper dans le choix des personnes de qui l'on se fait des amis, c'est la pire & la plus dangereuse des tromperies.

L V I I I.

Pour discerner leurs esprits, & leurs humeurs, il les fait parler, parce qu'il fait qu'il faut tâter le poux de l'esprit, par la langue conformément à la pensée du Sage, qui dit, *Parle si tu veux que je te connoisse.*

L I X.

Enfin il les connoît, & comme il ne peut les croire plus parfaits qu'il ne sont, il ne peut aussi les estimer plus qu'ils ne valent.

L X.

Mais s'il fait si bien se faire des amis, il fait mieux encor s'en servir, & les les ménager, & c'est où paroît son adresse & sa prudence; car savoir se conserver ses amis, est plus que les avoir sçu faire, & bien choisir.

L X I.

Il fait mieux dissimuler leurs vices que leurs vertus. Mais il ne veut ignorer ni leurs défauts, ni leur fautes.

L

LXII.

L X I I.

Il conserve avec eux sa liberté toute entière. Et s'il juge à propos de les reprendre, il le fait en riant, & avec douceur, pour les corriger; mais jamais il ne les censure pour leur faire de la peine, en leur faisant honte.

L X I I I.

Il les aime, il leur donne, & ne leur demande rien.

L X I V.

S'il est en place à pouvoir leur être utile, il s'y porte d'inclination: il les avance; il les produit souvent sans qu'ils le sachent, & toujours sans qu'ils l'en aient prié.

L X V.

S'il leur arrive quelque chose de fâcheux, il partage avec eux le chagrin qu'ils en ressentent; il les console, & leur tend ce qu'il peut pour les soulager, quand il ne peut leur donner ce qu'il voudroit pour les remettre.

L X V I.

L X V I.

Il entre dans les nécessitez de ceux qui sont pauvres ; dans les maux de ceux qui sont affligés , & n'en néglige aucun , parce qu'il se représente qu'il peut tomber , & avoir besoin un jour de ceux-là même qu'il mépriseroit , s'il en méprisoit quelques-uns à cause de leur misère.

L X V I I.

Leur présence n'augmente point l'amitié qu'il a pour eux ; l'absence ne feroit la diminuer , & ce n'est jamais celle-là qui reveille en son esprit le souvenir des promesses qu'il leur a faites , de même que celle-ci ne lui fait jamais oublier son devoir.

L X V I I I.

Il ne se sert des uns que de loin , parce qu'il a reconnu qu'ils étoient meilleurs pour la correspondance que pour la conversation. Il se sert des autres pour l'entretien , parce qu'il a remarqué qu'ils étoient plus sages dans le conseil , qu'heureux dans l'action ; que leurs éclaircis-

244 L' E D U C A T I O N
sements lui ont été utiles, & leurs instructions avantageuses.

L X I X.

Il ne souhaite ni aux uns, ni aux autres une grande fortune, parce qu'il craint de les perdre; & pour se les conserver, il ne charge point trop leur reconnaissance, parce qu'il sait que d'obliger, ils deviennent ennemis, dès qu'ils sont dans l'impuissance de rendre la pareille.

L X X.

Au reste comme il sait que dans le monde, on juge d'un homme par les amis qu'il a, il à soin de ne rechercher que les amitez de ceux qui sont en estime, & en bonne réputation: qui savent, & qui pratiquent encor mieux; mais sur tout qui ne soient ni jeunes, ni étourdis, parce qu'il sait que si un ami prudent épargne bien des chagrins, on en reçoit tous les jours de celui qui n'est pas tel; que son imprudence les lui fait continuellement multiplier; & la jeunesse entasser les uns sur les autres.

L X X I.

Attentif à tout , au présent , au passé , & à l'avenir , il regarde ce qui lui est arrivé pour se rendre sage ; ce qui lui arrivera , pour s'y résoudre ; & ce qui peut lui arriver pour ne pas en être surpris.

L X X I I.

Il est fort circonspect dans tout ce qu'il dit ; & quoi qu'il ne mente jamais , il ne dit pas néanmoins toujours toutes les vérités qu'il fait ; parce qu'il fait que la vérité est aigre , & de dure digestion pour bien des gens : qu'il est bon de l'adoucir , quand on le peut.

L X X I I I.

Prudent & discret , il fait se taire , lors qu'il y a du danger à la dire ; parce qu'en la disant , il feroit plus de mal , qu'il ne voudroit faire de bien , & qu'on l'accuseroit de témérité.

L X X I V.

Vif , & pénétrant , il voit d'abord ce
 L 3 qu'il

qu'il en faut faire connoître, & ce qu'il en faut celer, & jamais il ne divulgue, ce qu'il faut dissimuler, parce qu'il y auroit de la malice ou de l'imprudence. Ni ne dissimule ce qu'il en faut faire connoître, sur tout lors qu'il est consulté, parce qu'alors le silence est suspect, & que la reserve d'une fausse discretion, est souvent plus dangereuse, & plus préjudiciable, que l'indiscretion du babil.

L X X V.

Il n'est pas comme ces personnes qui passent dans le monde pour Gens d'importance, de mérite & de condition, parce qu'on ne les a ni pratiquées, ni entretenues: & dont l'on prend (quand on les quitte) des opinions contraires à celles qu'on en avoit avant que de les aborder; plus il parle, plus il se fait admirer; & jamais il ne se retire qu'il ne laisse dans les esprits de nouvelles idées de son savoir, & de sa vertu.

L X X V I.

Il n'est ni trop hardi, ni trop timide. Mais il parle toujours avec une assurance qui ne donne ni dans le faste, ni dans la bassesse.

L X X V I I.

L X X V I I.

Il n'écoute jamais son imagination ,
 parce qu'il fait qu'elle excède toujours,
 & qu'elle ne conçoit pas seulement ce
 qu'il y a , mais encore ce qu'il y pour-
 roit avoir.

L X X V I I I.

Quelque vrai-semblance qu'ayent les
 choses qu'elle lui représente , prévenu
 qu'elle a coûtume de les faire plus gran-
 des qu'elles ne sont , il ne la croit point,
 & s'en défie toujours.

L X X I X.

Il tient ce qu'il a d'autorité de ses qua-
 litez personnelles , plus encore que de
 sa Charge ou de sa dignité.

L X X X.

Il pense toujours bien , mais il tâche
 de faire encore mieux.

L X X X I.

Comme il fait qu'au Ciel tout est jo-
 L 4 ye

ye & plaisir ; qu'aux Enfers, tout est peines & tourments : pour éviter l'horreur, & les supplices de l'un, & se procurer les douceurs, & la gloire de l'autre, il méprise les vanitez qui trompent ; recherche la vertu qui profite ; se sert du temps qui s'écoule ; vit indifférent à tous les différens changemens de la nature & du monde ; demeure toujours égal, & tranquille dans toutes les alternatives de joye & de tristesse, de bonheur & de malheur qui s'y rencontrent ; ne s'attache point aux nouveautez du siècle, & ne se fait d'occupation & d'étude sérieuses, que de l'exercice du bien, & de l'étude de la sagesse.

L X X X I I.

Il s'applique à dégager son cœur des choses visibles ; à retirer ses affections du monde ; à s'attacher tous les jours de plus en plus aux choses invisibles, -in-crées ; & à élever ses pensées au Ciel, parce qu'il sait que ceux qui suivent la sensualité, soûillent leur conscience, & perdent la grace.

L X X X I I I.

Il ne met ni ses soins, ni sa confiance

ce dans les richesses du monde. Il fait qu'il y a de la vanité ; & que d'ailleurs se sont choses passagères , & périssables.

L X X X I V.

Il ne recherche ni les honneurs , ni les dignitez : il reconnoît la fragilité des uns , & l'instabilité des autres.

L X X X V.

Il ne se laisse point entraîner par les objets sensibles , ne s'abandonne point aux désirs de sa chair , ni ne se laisse corrompre par les charmes trompeurs des plaisirs des hommes : il sait que toutes les délices du monde sont détrem-pées de fiel & d'amertumes , & qu'elles seront rigoureusement punies dans les Enfers.

L X X X V I.

Son cœur n'arête ses affections nulle part sur la terre. Mort aux faux plaisirs & aux biens périssables du monde , il n'aspire qu'à des richesses , & à des félicités éternelles.

L X X X V I I.

Quand il lui est arrivé quelque chose

se de fâcheux & de chagrinant, ce n'est point aux hommes qu'il à recours; il fait que plus on s'éloigne des consolations humaines, plus on goûte de douceurs dans les consolations divines.

LXXVIII.

Comme il aime Dieu pour Dieu même, & non pour sa propre satisfaction, il le bénit dans ses souffrances, aussi bien que dans ses joyes; dans le temps de l'affliction, comme dans celui de l'abondance; il ne laisseroit pas de lui rendre toujours ses actions de graces, & ses loüanges, quand même il en seroit entièrement abandonné, & qu'il lui refuseroit sans cesse ses douceurs.

LXXIX.

Quelque vive que soit sa douleur, elle ne cause aucun trouble à son ame. Son esprit est toujours libre; son jugement toujours sain, son application aux affaires toujours égale, & sans donner aucune marque d'impatience & de foiblesse, il fait connoître qu'il est toujours, & par tout, l'homme du monde le plus patient, & qui mérite seul de porter à juste titre le nom d'invincible.

X C.

Si son mérite & sa vertu l'ont élevé à quelque dignité, & que de pauvre il soit devenu riche, paisible, égal, & sans vanité, il n'oublie point ce qu'il est, se souvient toujours de ce qu'il a été, & se représente continuellement ce qu'il peut devenir. Jamais il ne cherche à se rendre illustre, ni redoutable, en s'attirant de grands ennemis; ni à relever la bassesse de sa naissance, par la témérité de ses actions, par l'insolence de ses paroles, ou par la fierté de toute sa personne.

X C I.

Il n'est pas comme les fous qui font leur joye de leur bonheur, & qui mettent toute leur satisfaction dans la possession des richesses, & dans la jouissance des plaisirs, il ne trouve de consolation que dans la vertu, & ne s'applique qu'à l'exercer, & à la pratiquer sans cesse.

X C I I.

Il ne se laisse pas gagner par des civilités excessives, ni ne se paye point du

vent de quelques belles paroles, la vérité seule peut le persuader, la réalité le contenter, & l'effet l'engager. Ce sont les fous & les présomptueux qui se laissent enchanter par le seul attrait d'une révérence souvent forcée, & toujours intéressée.

X C I I I.

Il ne se repaît point de toutes ces belles manières extérieures, il en laisse le désir, le plaisir, & le goût aux amateurs des honneurs & du monde, cherche le solide, se soucie peu de l'agréable, & préfère toujours l'honnête à l'utile.

X C I V.

Homme sans cérémonie, il ne s'arrête jamais trop aux formalitez, il laisse tout dire, souffre tout, & ne se récrie contre rien que contre le mal. Que lui importe que l'on soit grossier, & incivil à son égard, pourvu qu'il soit honnête & courtois à l'égard de tout le monde ?

X C V.

Il ne cherche point à captiver les esprits, ni à surprendre les bonnes grâces
de

de qui que ce soit, par une vaine affectation de civilitez: s'il est honnête & affable, c'est par devoir, & parce qu'il fait que la vraie courtoisie est une dette, mais jamais il n'affecte de l'être, parce qu'il fait que la courtoisie ne se doit ni ne se peut affecter sans tromperie.

X C V I.

Il en est plusieurs qui n'ambitionnent rien tant que de passer dans le monde pour grands maîtres de compliments: Pour lui, c'est ce qu'il craint le plus, parce qu'il fait que si l'on écoute toujours ces sortes de personnes, on ne les croit jamais.

X C V I I.

Il en fait fort peu, encore est-ce par contrainte & par nécessité, parce qu'il fait qu'il est impossible d'en faire beaucoup qu'on ne trahisse les intérêts de la vérité: & de n'en point faire qu'on ne se fasse mépriser, & même dédaigner.

X C V I I I.

Contraire à ces flateurs qui dans la re-
cher-

cherche & dans la vûë de l'utilité qu'ils espèrent tirer de la connoissance de leurs amis & autres, disent en leur présence, tout ce qu'ils s'imaginent de plus galant, & de plus plaufible à leur loüange, pour les prévenir, & les gagner, il ne flâte jamais ceux qui l'écoutent, ne parle presque bien des personnes que quand elles font absentes, n'en dit pas plus, ni moins qu'il n'y en a; & le dit encor d'une manière si désintéressée, qu'on ne le soupçonne jamais de parler à leur avantage par prévention, ou pour se concilier leurs bonnes amitez.

X C I X.

Bien que son esprit toujours pénétrant, & éclairé n'ait besoin que de ses propres lumières, on remarque néanmoins que sa modestie, & sa confiance le portent à prendre de ses amis des conseils, à les écouter, & à les suivre; mais il en fait aussi-bien discerner le mérite, & le poids, qu'il en connoît le zèle, & l'affection.

C.

Pour n'être pas plus surpris dans le raport des affaires importantes que dans
leur

leur décision, il donne un accès libre & facile à tout le monde.

C I.

Le pauvre comme le riche, le grand comme le petit, l'accusé comme l'innocent, tous sont admis également en sa présence, & ne sont ni les uns, ni les autres écoutés avec moins de patience.

C I I.

Toujours en public, & toujours en action, il règle si bien ses démarches & ses mouvements, que les hommes qui semblent pour la plupart n'avoir des yeux que pour voir le mal, & des langues que pour le publier; ne s'en servent à son égard que pour s'en édifier, & lui applaudir.

C I I I.

Il n'est pas comme le sot qui fait bien mieux ce qui se fait dans la maison d'autrui que dans la sienne; il laisse les autres & ne se soucie point de savoir ce qu'ils font, pourvu qu'il sache ce qu'il est. Il fait qu'il y a quelque chose de ridicule & d'insensé, à vouloir savoir comment
le.

le monde est fait, & à négliger d'apprendre comment on est fait soi-même.

C I V.

S'il à une passion dominante, il commence à lui faire la guerre, en la lui déclarant, ce qu'il fait toujours par un manifeste.

C V.

La plupart des hommes ne parlent, & n'agissent presque jamais selon ce qu'ils font, & presque toujours selon l'impres-
sion des autres: Pour lui le monde, ni l'opinion ne le gouvernent jamais; la raison seule le règle, & le conduit toujours.

C V I.

Toujours égal à lui-même, il n'est point semblable à ces monstres d'impertinence, qui tantôt sont d'une humeur, tantôt d'une autre. Il se tient toujours entre cette odieuse alternative, dans une même tranquillité, dans une même afflicté. Ce flux, & reflux d'humeur, & de passion lui paroît honteux, déraisonnable & extravagant: Il se garde bien de s'y laisser aller.

C V I I.

C V I I.

Si on le louë , il reçoit froidement les louanges qu'on lui donne ; il ne se les attribué point ; & si on en attend quelque chose , il se contente de les payer d'un court remerciement , parce qu'il sait que qui donne des recompenses à ceux qui le louënt , n'en refuseroit point à ceux qui le flateroient ; & qu'il regarde ce que l'on donne à un homme pour en avoir reçu de véritables louanges , comme des Airhes pour en recevoir une autrefois de fausses , & s'asseurer de mille flateries.

C V I I I.

Il ne mêle dans ses actions ni dans ses paroles , rien de tout ce qui pourroit faire connoître qu'il est content de lui-même ; il laisse ce soin au fou , *qui (selon la remarque du sage) est toujours rempli de ses voyes , & content de tout ce qu'il fait.*

C I X.

Il ne se remplit point l'idée d'un mérite imaginaire , qu'il s'attribué pour se
faire

faire plaisir ; il cherche plutôt à s'en faire un réel , & à horreur de la vanité de ceux que de semblables chimères amusent.

C X.

Personne n'a jamais été mieux instruit que lui dans l'art de se faire aimer sans intérêt , & de se faire craindre sans aversion.

C X I.

S'il désire & s'il se remuë , le pouvoir de faire du bien , est l'unique fin de son ambition , & le véritable motif de tous ses mouvements.

C X I I.

L'or & l'argent n'entre point dans ses coffres pour y être renformé , & demeurer inutile. Mais pour être distribué avec grandeur & ménagement , à ceux qui se trouvent pressés par la misère , & par la pauvreté.

C X I I I.

Il ne l'emploie qu'utilement ; ou à récompenser le mérite , & à soulager les

les véritables indigens ; ou à empêcher (par de petites pensions, par des mariages solennels, & sortables) que de pauvres filles déespérées & réduites, ne vendent leur honneur, ne prostituent leurs corps, & ne deshonnorent leurs familles.

C X I V.

Tous ceux qui le connoissent le regardent avec vénération, & avouent que dans les plus épineuses & les plus importantes affaires d'Etat, il est rare de trouver une politique plus éclairée ; un conseil plus judicieux ; & plus de franchise & de droiture dans la Négotiation.

C X V.

Il cache le plus qu'il peut aux yeux des autres, ses éminentes qualitez ; ne les montre que parce qu'il lui est impossible quelquefois de ne les point laisser paroître ; mais n'en tire jamais vanité, parce qu'il fait que la vaine gloire à toujours été également insupportable & odieuse.

C X V I.

Quoi qu'il fasse, il se contente de
faire,

faire, laisse aux autres de le dire, de le publier, & d'en parler avantageusement ; & quand les autres se taisent, les choses mêmes parlent assez.

CXVII.

Il se pique d'être sage plutôt que de le paroître. Ces dehors spécieux & hypocrites, sont pour lui des routes impraticables & inconnuës, dont l'idée, & les traces seules lui font horreur, parce qu'il fait que, sans le vrai mérite, cette affectation imposante, n'est qu'une tromperie grossière & vulgaire ; & que l'ostentation ne sert qu'à découvrir les défauts que l'on a, & par conséquent à faire mépriser, au lieu de faire applaudir, quand la réalité ne la cautionne pas.

CXVIII.

Quand il parle, il n'est pas comme ceux qui font de grandes exclamations, & puis qui s'arrêtent tout court ; il parle rondement, modestement, sans s'écouter, & d'une voix toujours pleine & égale.

CXIX.

Il ne parle jamais par mystère ; mais
quel-

quelquefois il donne plus à deviner par ses gestes, pour ménager la réputation de ceux de qui, ou à qui il parle, qu'il n'en exprime par ses paroles.

C X X.

Il n'apprête jamais à rire aux gens d'esprit, non pas même aux enfans, différent de ceux qui mettent tous leurs soins, & toute leur étude à se rendre ridicules par de bouffonnes expressions, & à servir de fable aux autres par de continues plaisanteries.

C X X I.

Il n'est pas comme ces gens qui voudroient dévorer en un seul jour, ce qu'à peine ils pourroient digérer pendant tout le temps de leur vie: Sage dans tout ce qu'il fait, il imite dans l'exécution la succession des heures & des jours, & ne songe jamais à faire en un temps, ce qu'il ne faut faire qu'en un autre.

C X X I I.

Il ne néglige ni la lecture, ni l'instruction, ni l'étude, parce qu'il fait que ce
sont

sont les moyens de se perfectionner dans les Sciences, de se rendre capable de tout, & d'avancer: mais il ne donne jamais d'entrée dans son cœur à ces désirs insensés de savoir tout, & de tout apprendre à la fois; & ne dit jamais avec les fous, *je voudrois pouvoir me procurer en un jour la connoissance de tout*, parce qu'il fait que tous ces vains souhaits n'avancent en rien, & ne sont bons qu'à fomentier la paresse.

C X X I I I.

Que les gens du monde soupirent après les plaisirs; qu'ils en cherchent, dans les mets, dans les liqueurs, dans le repos, & dans les promenades: Interieur, & recueilli, il se renferme en lui-même, pour y vivre avec sa raison; il ne cherche de satisfaction que dans ses entretiens, & dans la pratique du bien qu'elle lui suggère.

C X X I V.

Les plaisirs que son état lui rend légitimes, il se les refuse en partie, quand, il ne peut se les refuser entierement, & tâche par le bon usage qu'il fait des moments

ments que Dieu lui accorde, des s'asseurer l'éternité qu'il lui promet.

C X X V.

Il aime la vertu, la pratique, mais n'en fait point parade, parce qu'il préfère le solide de l'une, au vuide de l'autre.

C X X V I.

Il regarde comme des gens qu'on ne peut assez mépriser ceux qui croient que leurs bonnes actions ne peuvent être assez connues, & qui n'en feroient pas une qu'en public; parce qu'il fait qu'il faut être sage; mais qu'on ne doit point chercher à le paroître; & encore moins affecter de passer pour tel.

C X X V I I.

¶ Quel qu'élevée que soit sa dignité, quelques grands que soient les honneurs qu'il reçoit; il n'en est ni plus vain, ni plus fier, & n'en fait jamais ostentation. Il fait trop bien que pour vouloir se distinguer par sa vanité, on se fait souvent mocquer, & montrer au doigt; qu'en tranchant du grand, on se rend odieux; & qu'on doit se contenter d'être envié.

C X X V I I I.

C X X V I I I.

Jamais homme n'a été si humain envers tout le monde , ni si familier qu'il l'est à tous ses amis : Mais quoi qu'ils partagent également l'honneur , le plaisir , & l'avantage de son amitié , il fait néanmoins leur faire sentir , & remarquer leur distinction par celle de son accueil , & de ses entretiens.

C X X I X.

Il n'est pas comme ces gens qui chaque jour sont différents d'eux mêmes , & qui ont la volonté , la conduite , & l'entendement journaliers , toujours le même à l'égard de ce qui est parfait , il ne dément jamais son procédé. Ce qu'il soutenoit hier , il ne le contredit point aujourd'hui , & si quelquefois il change , ce n'est dans le fond que parce que les affaires changent de face , & que les occasions manquent.

C X X X.

Sa sagesse n'est point superficielle , la grandeur où il est , la puissance qui l'en-
viron-

vironne, les grands biens qu'il possède ne peuvent ni l'ébloüir, ni l'ébranler: & en tout temps comme en toutes occasions il paroît toujours dans la même situation, & au-dessus de son bonheur.

C X X X I.

Il observe toujours, & en toutes choses tant d'égalité & de modération, que les envieux mêmes de sa fortune ne peuvent se dispenser de louer sa vertu... Ces ennemis ordinaires du mérite, & du bonheur d'autrui ne savent par où faire agir leur passion, & se voyent forcez de l'avouër plus heureux par l'usage de sa félicité, que par sa possession.

C X X X I I.

Jamais il ne s'est servi de l'avantage que lui à procuré sa haute réputation, qu'avec prudence; c'est elle aussi qui toujours à été la règle de son bonheur.

C X X X I I I.

Comme il a appris dans son éducation que les prévaricateurs de la première table de la Loi, qui regarde le culte & l'hon-

l'honneur divin , sont plus criminels , que ceux qui péchent contre la seconde , qui ne regarde que la justice humaine , il se récrie avec plus de zèle contre le blasphème , le parjure , l'impiété , & les autres crimes que l'on commet contre Dieu , que contre les vols , les homicides , les adultères , & les autres crimes qui se commettent contre les hommes ; il ne laisse pourtant pas de condamner ceux-ci , & de les punir autant que son pouvoir , & son autorité le lui permettent.

C X X X I V.

Il ne s'offense point des insultes qu'on lui fait : il s'arme de patience contre les violences de ses ennemis , méprise leurs mépris , & leurs avanies ; met en oubli tout ce qu'ils ont dit pour le décrier , & tout ce qu'ils ont machiné pour le perdre , & ne prend garde à ce qu'ils font pour le ruiner , qu'afin qu'il puisse toujours être en état de les servir.

C X X X V.

Il n'écoute point ses passions , ne suit point leurs mouvements , & regarde leurs faillies comme autant de pas glissants ou
l'indéc-

l'innocence trébuche , ou la prudence s'oublie , & ou la vertu court risque de se perdre.

C X X X V I.

S'il se vange de ses ennemis , ce n'est qu'en irritant leur jalousie , à force de bien faire ; & en tourmentant leur envie en se procurant tous les jours de nouveaux honneurs par la pratique de quelques vertus nouvelles. Il ne croit pas qu'il soit permis à un Chrétien de se vanger autrement , ni qu'il y ait de vengeance , & plus heroïque , & plus honnête.

C X X X V I I.

Il ne se travaille point à chercher les moyens de se vanger de ceux qui lui portent envie , il se contente de vivre toujours dans une grande retenue pour se conserver l'estime de ceux qui le connoissent , & de faire en sorte par sa conduite bien réglée , & en se rendant officieux à tous , de mériter celle de ceux-là mêmes qui ne le connoissent pas , parce qu'il fait qu'en s'attirant l'admiration des uns , & les loüanges des autres , il ne pourra pas faire plus de peine à ses envieux.

C X X X V I I I.

Il se fait aimer des petits , sans se faire haïr des grands ; parce qu'en entrant dans les miseres de ceux-là , & en se popularisant , pour ainsi dire avec eux , il ne perd rien de l'estime , ni du respect qu'il doit à ceux-ci.

C X X X I X.

Il n'affecte pas d'être toujours avec les malheureux sous prétexte de les secourir , ou de les consoler , parce qu'il sait que si cette conduite est quelquefois une marque de bon naturel , elle n'en est pas toujours une d'un bon esprit. Mais il ne se soucie point non plus de se trouver ordinairement avec ceux que la fortune favorise , parce qu'il sait qu'on ne voit dans leur compagnie que des exemples d'une insupportable vanité , & que la vertu y est ordinairement insultée de mille manieres.

C X L.

Il ne haït aucun de ceux qui sont plus riches , ou plus honorez que lui , parce qu'il n'a point de jalousie. Mais il n'en est

est pas un seul qu'il ne plaigne de tous ceux qu'il voit dans la misère, & dans l'affliction, parce qu'il a de la compassion, & de la tendresse.

C X L I.

Il a toujours fait voir qu'il n'étoit sensible à sa bonne fortune, qu'autant qu'il a pû la faire ressentir à ses amis, & aux pauvres; & que l'emploi de ses richesses n'a jamais eu d'autre fin que leur plaisir, & leur soulagement.

C X L I I.

Il n'est pas comme ceux qui font tout ce qu'ils font sans réflexion; & qui s'amuse à penser, & à réfléchir sur ce qu'ils ont fait, quand ils l'ont fait. Il comprend que c'est chercher des expédients pour réussir, quand on ne peut plus bien faire; qu'il y a de l'impertinence dans un semblable procédé; & que c'est s'exposer à se repentir. Mais il pense, il réfléchit avant que de faire; & pour faire il prend si bien ses mesures, qu'il a toujours lieu d'être satisfait, parce qu'il satisfait toujours les autres.

CXLIII.

Il n'attend pas qu'il soit dans le danger , pour penser aux moyens de s'en tirer. Il va au devant , & prévient par une mûre considération , tout ce qui peut lui arriver de fâcheux : Il anticipe sur la vie , pour ainsi dire , par la prévoyance , & par la réflexion , & se rend les choses futures , si bien présentes par la pensée , qu'il n'y a point de cas fortuit pour lui.

CXLIV.

L'avenir & le passé sont les deux grands livres qu'il a toujours devant les yeux ; il passe tout le temps de sa vie à les méditer , & à les comprendre , & ne se croit parfait qu'autant qu'il est attentif à y lire , & exact à s'en occuper.

CXLV.

Il fait trouver le goût de tous ceux à qui il parle , & jamais il ne lui est arrivé de faire une censure , en pensant faire un éloge , de chagriner par où il pensoit obliger , faute de connoître les esprits.

CXLVI.

CXLVI.

Dans les conversations , il a égard aux qualitez , & aux conditions de ceux avec lesquels il converse. Avec les grands il a un entretien respectueux , honnête , & soumis ; toutes ses manieres sont polies , & retenues , ses expressions choisies , mais naturelles ; & jamais il ne se rend ennuyeux par son flux de bouche , ni incommode par la longueur de sa visite.

CXLVII.

Avec ses amis il converse familièrement , sans art , & sans affectation , parce qu'il fait qu'entre amis la conversation doit être comme les vêtements , aisée , sans contrainte & sans artifice.

CXLVIII.

Il s'étudie dans les uns , & dans les autres plus à parler juste qu'à bien parler , parce qu'il fait qu'il est plus nécessaire de parler à propos , que de parler éloquentement.

CXLIX.

S'il est avec des ignorants , il ne fait
M 4 point

point l'habile homme ; il s'accomode à la portée des uns , & des autres , & aime mieux parler mal , & simplement comme eux , afin de se faire entendre , que se servir d'expressions nobles , grandes , & brillantes pour paroître scavant , & n'être point compris.

C L.

Sur tout il prend bien garde de laisser échapper à la volée quelques mots , que quelqu'un de la compagnie puisse prendre comme dit à dessein pour soi , parce qu'il fait que l'inadvertance de ces fautes ne les excuse pas ; qu'il n'y a rien qui demande plus de circonspection , que la conversation , & que les offencez en conservent quelquesfois long-temps de la rancune.

C L I.

Que ceux avec lesquels il s'entretient soient grossiers ; qu'ils parlent mal , & qu'ils raisonnent encore pire , il les laisse parler , mais il ne censure jamais ce qu'ils disent : Il a quelquesfois pitié de leurs mauvaises raisons. Il les écoute , mais jamais il ne les contrôle , sur tout quand ce sont gens qui ne dépendent
point

point de lui, ou qui ne méritent pas qu'on les corrige.

C L I I.

Enfin il fait se faire à l'humeur, & au caractère d'esprit de tous ceux qu'il pratique, supporte les défauts de ceux-ci, les impolitesse de ceux-là, & ne se plaindre ni des uns ni des autres.

C L I I I.

Il n'est pas comme ceux qui pour paroître beaux esprits, en veulent plus dire qu'ils n'en savent; il se renferme dans sa sphère, ne dit que ce qu'il fait, & n'affecte jamais par vanité de dire, & de paroître savoir, ce qu'il ne fait point.

C L I V.

Toutes ses pensées sont bonnes, & bien conçûes, parce qu'il à l'esprit net, pur & dégagé; & quand il les veut mettre au jour, il ne se sert que d'expressions concises, mais grandes, justes, & intelligibles.

C L V.

Quand il fait quelque recit, s'il y mê-
M 5 le

le quelque chose , qu'il n'aît appris que par oui dire , il avertit qu'il n'est qu'un écho ; qu'on peut ne le croire pas ; mais jamais il ne se fait l'auteur de ce qu'il ne fait pas certainement , ou par lui-même ; parce qu'il fait que quiconque affirme une chose incertaine , s'expose à mentir , & que c'est fort aprocher du mensonge , que de ne dire la vérité que par hazard.

C L V I.

Il écoute tout ce qu'on lui dit ; l'honnêteté le veut ; mais il doute presque toujours , parce qu'il pense que la passion qui se glisse par tout peut-être de partie ; & souvent n'en croit rien tout à fait , parce qu'il sait qu'il est très-ordinaire de mentir.

C L V I I.

Quand il suspend son jugement , il se garde bien de faire connoître à celui qui lui parle , qu'il doute de sa bonne foi , & de sa sincérité ; il n'y auroit pas de l'incivilité seulement , il y auroit encore de l'offence ; car ce seroit le traiter de trompeur , ou de trompé.

C L V I I I.

CLVIII.

Il n'est pas incrédule ; mais il ne se laisse persuader que par de bonnes , & de solides raisons.

CLIX.

Il a le jugement solide , & ne raisonne qu'autant qu'il faut. Il fait que le trop de raisonnement approche de la contestation.

CLX.

Il aime mieux paroître plus pesant , qu'être trop fin. Les subtilitez sont faciles à découvrir , & dès qu'elles sont découvertes , elles rendent odieux , & ne valent plus rien. Il fait d'ailleurs qu'on ne réveille point la suspicion , quand on se laisse croire peu entendu.

CLXI.

Il n'affecte pas d'être habile avec les sots , ni prudent avec les fous , il parle à chacun selon son caractère.

CLXII.

Il n'ignore pas , mais quelquefois il

en fait semblant ; Il y a des occasions , ou le meilleur sçavoir consiste à feindre de ne sçavoir pas.

CLXIII.

Il n'est point comme ceux qui se démentent à toutes les railleries que l'on fait contre eux , par galanterie ; Il fait que ceux qui s'en piquent , provoquent les autres à les piquer encor , & que d'ailleurs le meilleur moyen est de laisser passer la raillerie , sans l'arrêter , & de la laisser tomber sans la relever.

CLXIV.

La raillerie même excessive le pique aussi peu qu'elle rebute les autres ; il la fait souffrir avec autant de tranquillité , que les autres avec émotion ; aussi en la souffrant sans peine , il se fait passer pour un homme de grand fond.

CLXV.

Il ne raille jamais ; il fait que rien ne demande plus de circonspection , ni plus d'adresse , & de génie , & que d'ailleurs avant que de commencer , il faut savoir
jus-

jusqu'ou peut aller la force d'esprit de celui avec qui l'on veut plaifanter ; & la patience de celui au fujet duquel & fur lequel on plaifante.

C L X V I.

Il ne fe formalife de rien. Toûjours de belle humeur , il prend en riant ce qu'un autre prendroit tout de bon.

C L X V I I.

Il ne fe croit offensé que quand la vertu, l'innocence & la raifon fouffrent : encor dans ces conjonctures , n'en fait-il fes remontrances qu'avec douceur , & de fang froid.

C L X V I I I.

Il n'eft infenfible ni aux loüanges , ni aux injures ; mais fans s'appliquer celles-là , il ne ressent celles-ci que quand il faut ; & les attribue toûjours à fes démerites , & les autres à la galanterie.

C L X I X.

La flaterie lui eft plus infupportable que
l'en-

l'envie, & lui paroît plus cruelle que la haine; parce qu'il s'aperçoit que la haine & l'envie de ses ennemis le retiennent dans une continuelle attention sur lui-même, & lui font heureusement prévenir la médifance, en le portant à corriger en lui des défauts, que la flatterie pâlie, & dérobe à sa vûë.

C L X X.

Jamais il n'en est la dupe, parce qu'il ne la paye, ni ne la récompense; ou s'il la paye, ce n'est que du mépris qu'elle mérite.

C L X X I.

Ennemi de ceux qui relevent en public les qualitez qu'ils ont, quelques médiocres & vulgaires qu'elles soient, s'il a à se faire honneur en compagnie de quelque chose, c'est de sa modestie, & de son humilité, jamais il ne s'aplaudit de ses vertus, parce qu'il voit dans ceux qu'il se propose pour modeles, une infinité de perfections éminentes, qu'il a, mais qu'il désire toujours, parce qu'il ne croit jamais les avoir.

C L X X I I.

C L X X I I.

Jamais il ne se louë, parce qu'à se louër il y a de la présomption; de l'amour propre, & que c'est une vanité ouverte, qui d'elle-même est insupportable: mais il ne se blâme pas non plus, parce qu'à se blâmer, il y a de la folie, & de la bassesse, & que l'excessive humilité de celui qui se blâme, est toujours suspecte d'une vanité cachée.

C L X X I I I.

Il aime le sérieux, il l'est presque toujours: mais il n'est pas ennemi de l'agréable, & quelquefois il donne quelques moments à l'enjouement, parce qu'il croit qu'être toujours sérieux, est un vice aussi blâmable, que celui de plaisanter toujours: que l'un ne convient qu'aux bouffons, & l'autre qu'aux hypocondres: & que l'un & l'autre caractères ne sont ni moins ridicules en eux-mêmes, ni moins odieux devant le monde.

C L X X I V.

Ainsi s'il plaisante, il ne plaisante qu'à
pro-

propos, & rarement parce qu'il fait qu'il n'y a rien de plus déplaisant qu'une continuelle plaisanterie, que dans le monde, on traite les plaisants de profession comme les menteurs, on ne les croit ni les uns, ni les autres, & que la gaufferie y est aussi suspecte que le menfonge.

CLXXV.

En jouant de plaisanterie & d'enjouement, il ne porte jamais à l'excès ni l'un, n'y l'autre. Il consulte la prudence, & la raison, & garde toujours la préférence à la sagesse, & le respect à la bienfiance.

CLXXVI.

Il est retenu à parler, parce qu'il fait que quiconque est prompt à dire ce qu'il pense, est toujours sur le point d'être vaincu. Il est sage & circonspect quand il parle, parce qu'il fait que l'on est toujours à temps pour lâcher la parole, mais non pas pour la retenir: Et il parle peu, parce qu'à moins de paroles, moins de procès.

CLXXVII.

Que chacun juge selon son caprice,
ou

ou selon son humeur : pour lui , il juge toujours selon la vérité , & sur de bonnes preuves.

CLXXVIII.

Il ne condamne jamais tout seul , ni à la volée ce qui plaît à plusieurs , *Il faut*, dit-il , *qu'il y ait quelque chose de bon puisque tant de gens en sont contents, & l'approuvent.*

CLXXIX.

Il ne donne point dans le paradoxe pour se faire admirer , il fait que comme il ne peut y avoir que des ambitieux qui se servent de la pointe de ces sortes de nouveautez pour surprendre , il n'y a aussi que les fots qui en soient épris : & que d'ailleurs le paradoxe est une espèce de tromperie , de charlatannerie , qui ne perd pas seulement sa vogue , dès que l'on vient à connoître sa fausseté dans la pratique , mais qui décredite encore celui qui veut se singulariser , & faire l'esprit assaisonné , dès qu'on connoît son intention.

CLXXX.

Il se garde bien de faire ostentation , de tout ce qu'il fait , il a appris que la moitié en montre & la moitié en reserve , vaut mieux qu'un tout déclaré.

CLXXXI.

Sa Prudence qui le fait parler , & qui le fait taire , l'empêche de dire tout quand il parle , & lui apprend à garder toujours quelque chose de nouveau pour paroître le lendemain.

CLXXXII.

Jamais il n'est plus réservé dans ses paroles que lorsqu'il se trouve avec des gens curieux , qui le contredisent , ou qui le raillent , parce qu'il fait que les pièges que l'on tend à la discretion sont de contredire , pour tirer une explication ample de ce qu'ils n'ont entendu que confusément , & de jeter des mots piquants pour faire prendre feu.

CLXXXIII.

Il se laisse connoître , parce qu'il n'est point

point fourbe , mais il ne se laisse pas comprendre parce qu'il est sage. Il se ménage si bien que personne ne le voit tout entier , & que chacun en voit pourtant assez pour s'édifier , pour s'instruire , & pour l'admirer.

C L X X X I V.

Il est fort retenu à offrir ses services , parce qu'il ne les offre jamais qu'il ne veuille de tout son cœur s'intéresser , & prendre part aux affaires de celui qu'il en assure ; mais il est encore plus circonspect à se fier aux offres que les autres lui font des leurs , parce qu'il sait qu'il en est beaucoup qui donnent de belles paroles , mais peu qui donnent de bons effets.

C L X X X V.

Jamais il ne s'engage de parole qu'il ne soit assuré de pouvoir faire ce qu'on lui demande ; ou qu'il n'ait envie de donner ce qu'il promet. Il prévient même , quand il le peut , les desirs de ceux avec lesquels il s'engage , & leur donne tout , quand tout dépend de lui , avant que de leur rien promettre. Il sait qu'aujourd'hui l'on ne se repaît point de paroles ,
qui

qui ne font que du vent ; & il croit que toutes ces civilitez , & ces offres de services font des fanfaronnades , & de civiles tromperies , indignes d'un honnête homme , quand elles demeurent stériles , & sans effet.

C L X X X V I.

Quoi qu'il reconnoisse qu'il est dangereux de dire la verité , il ne peut s'empêcher de la dire , ni se résoudre à la trahir. Ce qu'il fait pour menager ceux de qui il parle , c'est qu'il la détrempe avec du sucre de charité , & l'adoucit avec du miel de prudence ; parce qu'il fait que lorsqu'elle touche au vif , c'est la quintessence de l'amertume.

C L X X X V I I.

Quand il trouve quelque chose de mal , il fait en dire sa pensée sans biaiser.

C L X X X V I I I.

S'il reprend quelqu'un , il le fait avec douceur , & en peu de paroles ; jamais la passion ne s'en mêle : encore ne prend-t'il cette liberté qu'avec ceux qui lui sont inférieurs , ou familiers.

C L X X X I X.

CLXXXIX.

Rempli d'adresse & de discretion , quelquefois il emprunte les noms des personnes absentes , ou de celles qui sont mortes , pour dire à ceux qui l'écoutent , leurs veritez, & leurs faire sentir indirectement , leur mauvaise vie , sans les choquer.

C X C.

Il a de la prudence ; & quand il a à faire un reproche à des gens d'esprit , il se contente d'un geste , pour leur faire sentir sa peine , parce qu'il sait qu'à un bon entendeur , il ne faut qu'un signe.

C X C I.

S'il s'aperçoit qu'ils s'en chagrinent , il n'en vient pas à des invectives , ni à des corrections ouvertes , & véhémentes , (hors que la nature des faits reprehensibles ne l'exige.) Ce seroit jeter de l'huile dans le feu ; mais il prend le parti de se taire ; & c'est le meilleur expédient pour les confondre.

CXCII.

C X C I I.

Il est difficile à tromper parce qu'il fait pénétrer la vérité ; approfondir les secrets ; reconnoître la flatterie ; développer les mystères ; démêler les intentions ; discerner le déguisement , & voir les choses en elles-mêmes.

C X C I I I.

Il ne prend pas garde , si ceux à qui il parle sont fots , pour en prendre occasion de se retirer aux ténèbres de la flatterie , en les trompant , ou s'ils sont gens d'esprit , pour passer à la lumière de la vérité , en agissant avec eux sincèrement ; de quelque trempe qu'ils soient tous , il se comporte avec les uns , & avec les autres de la même manière , avec la même droiture , & la même simplicité.

C X C I V.

Quand il s'explique à eux en particulier de leurs mœurs , & de leur conduite , il leur dit succinctement ce qu'il en pense sans le leur mâcher , parce qu'il ne peut mentir ; & sans rien pâlier ; parce qu'il ne peut flater.

C X C V.

C X C V.

Il a toujours pris plaisir à faire voir qu'il préféreroit la qualité de bon maître, & de cordial ami, à celle de Juge austère; & qu'il n'a pas moins d'aversion pour la rigueur, & pour la sévérité, que de penchant pour la clémence, & pour la douceur.

C X C V I.

Quelque tort que l'on lui fasse, il ne laisse jamais entrer la haine dans son cœur, pour en chasser celui qui le lui à fait. Il fait que, quand une fois la haine s'est emparée d'un cœur, on ne l'en chasse pas elle-même quand on le veut.

C X C V I I.

Il n'a point de rancune; & quelque affront qu'il ait reçu il ne cherche pas à s'en vanger, il fait que quand on s'abandonne à la vengeance on ne s'arrête pas toujours ou l'on se l'étoit proposé.

C X C V I I I.

Différent de ces esprits remuants, &
in-

inquiets qui affectent d'être mal avec tout le monde, soit par esprit de contradiction, soit par dégoût, il affecte de ne l'être avec personne, parce qu'il fait qu'il ne faut jamais provoquer l'aversion : Qu'elle vient assez sans qu'on la cherche.

C X C I X.

L'ambition ne lui fait rien désirer. Content de ce que le sort lui a donné, il en fait plus de cas, que de tout ce qu'il lui à refusé.

C C.

Il aime la vérité, & ne la trahit jamais dans ce qu'il dit, non plus que dans ce qu'il pense.

C C I.

Ayant fait son objet de l'honneur, & de son devoir sa règle, il va de bien en mieux, pratique ouvertement la vertu, & ne se soucie point si on le regarde dans le monde comme un bon homme du vieux temps, pourvû qu'il fasse ce qu'il doit, & qu'il arrive où il tend.

C C I I.

Il ne s'informe ni de la conduite des uns, ni des richesses des autres. Toujours renfermé tout entier en lui-même, il laisse le monde comme il la trouvé, & les hommes comme ils sont, & ne s'embarrasse de rien que de son salut.

C C I I I.

Si quelquefois il ouvre les yeux, ce n'est que pour prendre garde que dans ce siècle, la malice à passé pour une mode courante, & pour gémir en son particulier de ce qu'on y traite la vertu comme une étrangère.

C C I V.

Quand il ne peut vivre comme il voudroit, d'une manière constante, uniforme, & réglée, il vit comme il peut, mais toujours selon les règles de la raison, & de l'honnêteté.

C C V.

Il a le naturel bon, l'abord facile, &
N la

la parole douce , mais quand il est nécessaire , il fait se faire écouter , & respecter.

C C V I.

Rien n'est plus pénétrant , ni plus élevé que son esprit , toujours capable de recevoir les meilleures impressions.

C C V I I.

La nature l'a doüé encore d'une mémoire heureuse , & fidelle , qui le fait toujours souvenir de ce qu'il à fait , afin qu'il ne manque jamais à ce qui reste à faire.

C C V I I I.

Sa conception est vive , & facile , ses expressions sont justes & pesées , ses réponses & ses paroles sont modérées & si sages , qu'il n'y a point d'exemple , qu'elles aient jamais donné le moindre chagrin à personne , & qu'il se soit jamais repenti d'avoir parlé.

C C I X.

Rien de plus affable , ni de plus charmant que son accueil. Tous ceux qui se

se retirent de sa présence, en sortent pénétrez de son honnêteté.

C C X.

Il se connoît parfaitement à toutes choses.

C C X I.

Il ne se casse point la tête à vouloir approfondir le bien & le mal, il a appris qu'une justice trop exacte dégénere en injustice.

C C X I I.

S'il est engagé dans le commerce du monde, comme il sait qu'aujourd'hui il y a des écueils à éviter, il prend ses mesures, il use de discrétion, de prudence, & de patience, il emploie la réflexion, le discernement, il les envoie épier les périls, sonder les précipices, & faire le guet, & à la suite de ces espions fidèles, il marche à pas comptez, il avance lentement, & passe sans rien risquer, où il y a le plus à craindre.

C C X I I I.

Il n'est pas comme ceux qui donnent

aveuglement dans les grandes entreprises, qui les embrassent quand elles se présentent, sans délibérer avec la raison, & sans consulter leurs forces, il examine les choses en elles-même, prévoit leurs suites, & raisonne toujours.

C C X I V.

Si la raison lui refuse son agrément, il arrête court, & ne pense à rien, si elle le lui accorde il avance, sans que la considération, ni la vûë du danger, puissent refroidir l'ardeur de son courage.

C C X V.

Il entreprend les choses les plus difficiles avec autant d'assurance, & d'intrepidité, que les choses les plus aisées, & les choses les plus faciles, avec autant d'ardeur que celles où il y a plus d'obstacles, & de difficulté : Celles-ci pour ne point se relâcher par trop de confiance, celles-là pour ne pas perdre courage a force de trop craindre.

C C X V I.

Comme toutes ses entreprises n'ont
jamais

jamais pour but que la piété, la religion, la justice, & la gloire de Dieu, on remarque que soit sur la terre, ou sur la mer, les orages, & les tempêtes semblent en respecter les projets, & ne les traversent jamais.

C C X V I I.

Sa grande vertu fait toute son adresse, & toute son industrie: c'est par son moyen qu'il fait s'attirer les respects des uns, les amitez des autres, & l'admiration de tout le monde, & qu'il fait entrer dans ses vûes le Ciel, la Terre, & tous les Eléments.

C C X V I I I.

Il ne s'intrigue point dans les choses qui ne l'importent en rien. L'homme qui est trop intrigant, est le but du mépris, & comme il s'introduit sans honte, il est repoussé avec confusion.

C C X I X.

Jamais il n'est mal dans ses affaires, parce qu'il ne se mêle point de celles des autres; & qu'il ne néglige, ni ne découvre trop les siennes.

C C X X.

Il fait ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il doit, & ce qu'il peut.

C C X X I.

Il n'est pas comme ces fous dont l'impertinence va jusqu'à prétendre que tout s'ajustera à leur manie, & favorisera leurs projets.

C C X X I I.

Il s'accommode lui-même aux circonstances; mesure tout au temps, & à la saison; & s'en fait, parce qu'il fait, que ni l'un, ni l'autre n'attendent personne; que la saison donne le point de perfection aux actions, aux paroles, & que le fort de la prudence consiste à se conformer au temps.

C C X X I I I.

Il a beaucoup de circonspection, beaucoup de précaution, & ne manque pas de pénétration.

C C X X I V.

C C X X I V.

Dans les négociations , dans le commerce , dans les engagements , en toutes choses , il donne toujours dans le monde des témoignages si éclatants de bonté , de grandeur d'ame , & de fidélité , que ceux qui veulent apprendre à se conduire avec droiture avec leurs associés , & à vivre avec tout le monde sans artifice , sans détours , & dans la bonne foi , n'ont qu'à fixer les yeux sur lui , & qu'à contempler ses exemples.

C C X X V.

Il n'entreprend rien de sa tête , ni sans conseil ; il consulte toujours les gens d'esprit , & de probité , & préfère leurs lumières à ses imaginations. Il fait que celui qui s'engage de son chef , se charge de toute la haine s'il échouë , & que quand il réüffit , on ne lui en fait point de gré.

C C X X V I.

Il n'est pas comme ces personnes inconstantes & legeres qui ne sont bonnes que pour commencer , & qui n'achevent

jamais rien , qui inventent , & qui ne continuent pas , avec qui tout aboutit à demeurer court , & imparfait : son esprit ferme & constant , poursuit courageusement sa pointe , va toujours jusqu'au bout , voit la fin des affaires , suë jusqu'à ce qu'il vainque la difficulté , se contente de l'avoir vaincuë , & ne profite pas de sa victoire , toutes les fois qu'il le peut , mais seulement quand il veut.

C C X X V I I.

Il ne vante jamais ce qu'il à commencé. Tous les commencements sont defectueux , & l'imagination en reste toujours frappée , & prévenue.

C C X X V I I I.

Il n'en parle que quand il le montre ; & il ne le montre , que quand tout est achevé. Ce n'est rien avant que d'être tout , & quand une chose commence d'être , elle est encore bien avant dans le Rien. Ceux qui vantent leurs heureux commencements se flatent de tirer tout à fait une chose du fond du néant , ou souvent ils ont la honte de la laisser rester.

C C X X I X.

C C X X I X.

Il ne s'attache pas si fort à la contemplation des choses hautes, qu'il ne pense pas du tout à celles qui sont communes; il donne ses pensées aux unes, & ne refuse pas son esprit aux autres.

C C X X X.

Parce qu'il fait que tout ne doit pas être théorie, qu'il faut aussi de la pratique, il a soin d'apprendre du commerce de la vie, ce qu'il lui en faut, pour n'être ni la dupe, ni la risée des autres; mais jamais pour avoir occasion d'en plus paroître, ou de tromper plus adroitement son compagnon, son rival, ou son associé.

C C X X X I.

Il ne donne pas en étourdi dans les vûes de ces personnes, qui affectent d'être plus civiles que les autres; qui n'ouvrent la bouche que pour faire des compliments, ou donner des loüanges, & qui excèdent toujours dans les uns, & dans les autres, parce qu'il fait que les

complimens affectez ou excessifs viennent toujours ou de gens qui trompent, ou de gens trompez.

C C X X X I I.

Il est toujours heureux, parce qu'il fait se régler sur le temps.

C C X X X I I I.

Loin d'imiter dans sa grandeur la vanité de ceux qui se croient fermes, & assurez dans leurs bonnes fortunes, & qui se tranquilisent sur le bord du précipice auquel leur élévation les expose sans cesse; il est toujours dans la défiance, & ne se repose jamais sur sa puissance, ni sur ses richesses; mais toujours sur ses vertus, & sur le bras du Tout-puissant; parce qu'il fait que celui qui ne s'appuye que sur la fortune, tombe aussi-tôt qu'elle change.

C C X X X I V.

Plus il est au dessus des autres, plus il tâche de les contenter, & évite de les offenser en aucune maniere. Il fait que les offences, quoi que petites, faites par
les.

les Grands à leurs Inferieurs, ne s'oublie jamais, & qu'il y a cette difference entre les injures qu'on reçoit des Particuliers, & celles qu'on reçoit des Grands, que celles-là ne font que laisser quelques impressions fort légères, au lieu que les injures des Grands frappent l'ame, & causent souvent la mort.

C C X X X V.

Que les gens du monde tâchent de nuire en tout à leurs rivaux jaloux, & envieux de leur gloire. Qu'ils travaillent continuellement à leurs destruction & à leurs ruine, il ne prend pas garde à ce qu'ils font pour se faire à l'égard des siens, une règle de leur conduite insensée à l'égard des leurs: comme il fait que chacun doit agir selon ce qu'il est, & non point selon ce que font les autres, il fait ce qu'il pense de mieux, mais jamais ce qu'il voit faire de pire.

C C X X X V I.

Il n'use point comme les autres de souplesse avec eux pour les surprendre, & leur porter préjudice, parce qu'il regarde la souplesse & la fourberie com-

me des armes défenduës, dont l'homme de bien ne se sert jamais, il se contente de joindre la galanterie au mépris qu'il fait de leur maligne jalousie, parce qu'il s'aperçoit qu'elle produit bien un meilleur effet que leur vengeance, & qu'il la trouve plus plausible.

CCXXXVII.

Etre fort & savoir vaincre est un avantage, quin'est pas plus propre à l'Homme qu'au Lion, & à l'Elephant; mais être puissant & humain, pouvoir tout, & savoir pardonner, c'est être en quelque façon au-dessus de l'homme, & ressembler autant qu'il se peut à la divinité. Tel est le caractère de mon Héros. Il pardonne volontiers les outrages qu'on lui fait, & il a toujours mieux aimé dissimuler l'offense, que se résoudre à la punir, sur tout quand elle ne regarde que sa personne.

CCXXXVIII.

Que ses ennemis le décrivent, & le perdent de réputation dans le monde, toutes leurs calomnies ne peuvent aigrir sa douleur, ni vaincre sa patience.

CCXXXIX.

C C X X X I X.

Généreux à leurs égard , il leurs souhaite plus de bonheur , qu'ils ne lui souhaitent de maux , & souvent ceux mêmes qui les ont entendus dire du mal de lui , l'entendent dire encore plus de bien d'eux.

C C X L.

Mais s'il parle bien d'eux à tout le monde , il les sert encore mieux quand ils sont dans le besoin.

C C X L I.

Il ne prend rien au pié de la lettre , ne se remplit point l'esprit de mille chimères affligeantes , & n'arête jamais devant soi ce qui peut lui être un sujet de chagrin : parce qu'il sait que c'est faire à contresens que de prendre à cœur , ce qu'il faut jeter derriere le dos , & de s'occuper de ce que l'on ne doit regarder une fois , que pour le détourner pour toujours.

C C X L I I.

Quand il sent de l'émotion dans son
cœur ,

cœur, la retenuë ne permet jamais que la colére avance, se produise, & agisse, parce qu'il fait, que tout se fait violemment quand tout se fait par emportement ou par colére, que la passion bannit la raison, & qu'un moment de furie est suivi d'ordinaire de plusieurs mois de murmures, & quelquefois de plusieurs années de repentir.

C C X L I I I.

Il fait calmer & rafraîchir sa bile, quand le ressentiment l'excite, ou que le chagrin l'échauffe.

C C X L I V.

Il arrête ses passions dans leurs plus violentes fougues, les tient toujours dans la dépendance & dans le respect de sa raison, & se contente de dire à celui qui l'a aigri, ou irrité; *Je te battrois bien, si je n'étois pas en colére*; mais il ne le touche point.

C C X L V.

Quelques favorables que soient les occasions qu'il trouve de s'en venger, &
d'en

d'en avoir raison, il ne le fait point, parce qu'il préfère la gloire de pardonner, au plaisir d'une vengeance victorieuse.

C C X L V I.

Dans les affaires qui demandent de la délibération, il ne se détermine pas tout à-coup. Il fait qu'il est bon de prendre du temps & que l'homme avisé, ne peut trop l'être.

C C X L V I I.

Pour donner il ne prend pas garde s'il y a quelque temps qu'on attend, il regarde seulement s'il est à propos de donner, parce qu'il fait que moins il entre de saillie, & de passion dans la libéralité plus elle est louable.

C C X L V I I I.

Il n'a égard ni aux personnes, ni à la qualité, ni aux autres avantages de fortune, il ne cherche que la justice, ne regarde que le mérite, & proportionne ses dons & ses récompenses à sa grandeur.

C C X L I X.

C C X L I X.

Tout ce qu'il donne, il le donne ga-
lamment, & de bonne grace. Il enga-
ge plus par sa courtoisie, & par son bon
cœur, que par sa générosité, & par ses
présens.

C C L.

Il n'est point comme ceux qui font
valoir leurs bienfaits par les fréquents re-
fus qu'ils en font, & par la difficulté
que l'on a à les obtenir. Honnête & bon
à l'égard de tout le monde, il rend ser-
vice aux uns, & aux autres, pour avoir
le plaisir d'être utile à son prochain qu'il
n'aime pas moins que lui-même.

C C L I.

Il écoute paisiblement ceux qui lui
font des demandes empressées; mais si
la chose est de conséquence, sans leur
rien promettre, ni leur rien refuser d'a-
bord, il leur demande du temps pour
prendre ses mesures, & ne les rebute
jamais: parce qu'il sait que pour éviter
la surprise, il faut écouter à loisir ceux
qui demandent à la hâte.

C C L I I.

C C L I I.

Il ne se presse point trop, quelques sollicitations qu'on lui fasse; parce qu'il fait qu'il ne faut jamais se hâter de donner, ce que l'on ne peut plus ôter quand on l'a donné, & que les insconfiderez qui donnent à la hâte ce qu'ils donnent, se repentent toujours de leur inconfidération, & de leur promptitude.

C C L I I I.

Jamais pourtant il ne fait attendre long-temps ce qu'il a envie de donner, parce qu'il croit que ce seroit vendre ses faveurs plutôt que les accorder.

C C L I V.

Il n'est pas comme ceux dont le premier mot à toute heure est *non*. Et avec qui il est besoin d'adresse, d'artifice pour leur demander ce que l'on en veut obtenir; il ne sauroit refuser personne; aussi ne faut-il point de crochet pour tirer de lui ce qu'on en veut.

C C L V.

Quand il demande quelque chose , de quelque qualité que soit la personne à qui il s'adresse , & de quelque nature que soit la chose qu'il désire , il fait si bien prendre ses mesures & son temps , qu'il n'est jamais rebuté. Souvent même il prépare si bien leurs esprits , qu'ils préviennent ses demandes & ses souhaits.

C C L V I.

S'il a affaire à ces fortes de personnes , dont je viens de parler , qui d'abord & toujours disent *non* à tout , pour obtenir ce qu'il prétend , il ne leur propose pas , dès la première entrevûe ce qu'il désire. Ce seroit imiter l'étourdi : mais après avoir mis en point de vûe la chose qu'il veut avoir , il les tâte avec adresse , il les sonde dans l'intention , temporize , s'il y remarque de la répugnance , prépare insensiblement leurs esprits par plusieurs entretiens , les occupe de quelque chose qui à toujours du rapport avec ce qu'il veut leur demander , mais ne leur montre jamais à plein où il vise , qu'après avoir obtenu deux des faveurs ,
qui

qui l'assûrent de celles qu'il désire, de peur qu'ils ne voyent les raisons de ne pas les accorder.

C C L V I I.

Il fait discerner les esprits, & par une adroite politique, il fait donner dans l'humeur & dans le caractère d'un chacun & se faire *tout-à-tout*. Saint avec les saints, docte avec les doctes, sérieux avec les sérieux, jovial, & agréable avec les enjouiez, il ne se dément qu'avec les libertins, auxquels il impose toujours silence par la sévérité de son visage; & qu'il abandonne, quand il ne peut les retenir.

C C L V I I I.

Les anciens Philosophes affecterent bien d'avantage de paroître sages, que de l'être en effet. Pour lui au milieu des grandeurs, & des richesses, appuyé de puissance, & d'autorité, & suivi toujours d'un grand nombre de supliants qui l'environnent sans cesse, il est celui des hommes qui craint le plus de paroître ce qu'il n'est pas, & de n'être point ce qu'il doit être, & qui à mieux sçu
trou-

trouver le secret de mêler les maximes de l'Evangile, avec celle du monde.

C C L I X.

Il met le souverain bonheur dans l'action. Ainsi persuadé que l'homme n'est sage qu'autant qu'il opere bien, il préfère la vie d'occupation, comme la plus utile, & la plus honnête, à celle du repos, & du plaisir.

C C L X.

Sa grande pitié, sa justice, & sa bonté sont des ressorts qui agissent d'une manière invisible, & secrète dans son ame, & dans son cœur; & par qui seules toutes ses actions sont autant de prodiges: de sorte qu'on ne doit point s'étonner de voir chez lui un bonheur constant & perpetuel.

C C L X I.

Plus on l'examine plus on découvre en lui de perfections. Different en cela de ces personnes imposantes, qu'on ne peut regarder long-temps qu'on ne change, & de goût, & de pensées, & de

de jugement. Il semble même que l'aspect de ses vertus dissipe les défauts des autres; & que par une simphatie admirable avec le soleil son simbole, une de ses plus grandes qualitez soit celle de les communiquer.

C C L X I I.

On diroit qu'il inspire ses lumieres & son adresse à tous ceux qui le voyent, qui le pratiquent, & qu'il commande; tant ils paroissent habiles dans l'exécution de ses ordres, de ses projets, & généralement de tout ce qu'ils font.

C C L X I I I.

Si ce qu'il fait lui-même, ne plaît point à quelqu'un, il ne se rebute pas. Il espère que d'autres en feront cas.

C C L X I V.

Il ne tire vanité ni des aprobations, ni des aplaudissemens qu'il reçoit, parce qu'il n'ignore point ce que les uns aprouvent, les autres le censurent; qu'il y a autant de gouts que de visage; & autant de difference entre les uns qu'entre les autres.

CCLXV.

CCLXV.

Il n'est point comme ceux qui ne font jamais rien à propos , & qui censurent toujours tout. Il ne contredit à rien , ni à personne parce que la nature ne lui a chauffé ni l'esprit , ni le gout de travers.

CCLXVI.

Qu'il y en ait qui repaissent leurs caprices d'une vaine présomption , d'un orgueil mêlé de sottise , & de folie. Pour lui il ne lui semble pas qu'il honore , quand il regarde ; ni qu'il fasse grace , quand il parle , ou qu'il écoute.

CCLXVII.

Il prend garde de n'être pas si homme de bien , que d'autres en prennent occasion d'être malhonnêtes gens : il fait allier la candeur & la simplicité de la Colombe , avec la prudence & la finesse du serpent ; & retient dans le respect par l'une , ceux à qui l'autre donne occasion de se prévaloir.

CCLXVIII.

C C L X V I I I.

Il fait semblant de ne s'apercevoir pas du soupçon d'autrui , parce qu'il fait , que c'est aller chercher son ressentiment; il tâche seulement de guerir le soupçon par un procédé honnête & sincère , parce qu'il y a de la prudence , & que la raison le lui conseille.

C C L X I X.

Il n'affecte pas des airs prétieux : il laisse cet exercice aux femmes.

C C L X X.

Il a le don de plaire , parce qu'il a du mérite & de l'agrément , d'où tire son origine *un certain je ne sai quoi* qui sert à lui gagner & à lui ménager la faveur universelle.

C C L X X I.

Simple & complaisant pour tout le monde , ceux qui le fréquentent n'ont pas besoin de se contraindre ; il leur laisse toute leur liberté pour se tenir , & pour s'expliquer comme ils veulent.

C C L X X I I.

C C L X X I I.

Il fait admirer la politesse, & les belles manieres; supporter les grossieretez, & les incivilitéz; mais jamais il n'exige qu'on châtie ses paroles, pour lui parler; ni qu'on affecte un maintien sérieux, pour paroître devant lui.

C C L X X I I I.

Il n'est point cérémonieux dans ses manieres, ni pointilleux dans ses réponses, parce qu'il sait qu'il n'y a rien de plus incommode, ni de plus fatigant; que l'on gene le monde par ses cérémonies & ses civilitez étudiées; & que l'autre les ennuie par ses pointes fades & usées.

C C L X X I V.

Il n'affecte point d'être plus civil qu'un autre; mais il ne méprise point celui qui l'est plus que lui.

C C L X X V.

Dans toutes ses actions. Il paroît tel qu'il est. Sa modestie y tient toujours le pré-

premier rang : & sa patience ne se dément jamais, en aucune occasion.

C C L X X V I.

Il n'est pas semblable à ce faux sage qui ne fait point s'assister lui-même, dans les rencontres fâcheuses. Comme il a l'avantage de se bien connoître, il s'aide dans ses peines, & cherche du remède à ses afflictions dans la fermeté ; du secours à sa foiblesse dans la réflexion ; & de la consolation à ses chagrins dans la patience & dans la raison.

C C L X X V I I.

Il n'est pas non plus comme ceux qui augmentent leurs peines faute de savoir les porter comme il faut, & qui cèdent à la bonne fortune au premier échec qu'elles leur fait, toujours craintifs pour de plus grands malheurs. Pour lui froid & tranquille au milieu de ses plus grandes afflictions, il se rend tout supportable par la fermeté de son grand cœur, & de son grand courage. Rien ne le trouble, rien ne l'ébranle, rien ne l'effraie, la fortune même rebutée par sa constance, se retire vaincuë : & cherche ailleurs

leurs un homme plus sensible à ses disgraces.

C C L X X V I I I.

Il se sert si bien de son intelligence & de sa pénétration ; que par elles il prévient , & confond tous les desseins de ses ennemis ; de même qu'il conduit parfaitement par son adresse toutes ses négociations à leurs fin.

C C L X X I X.

Ses amitez ne sont pas des amitez frivoles d'un moment , ou d'un jour ; ce sont des amitez de toutes les saisons , solides , & durables ; & qui tiennent beaucoup de la nature du diamant pour la durée , & pour être difficile à rompre , parce qu'il aime véritablement.

C C L X X X.

Il s'applique particulièrement à connoître les personnes dont il se sert ; & c'est par cette étude plus difficile , & plus utile que celle des Livres , qu'il réussit si parfaitement dans leur choix , & qu'il démêle avec tant de discernement les sages
d'a-

d'avec les indiscrets, & les politiques d'avec les étourdis.

C C L X X X I.

Il se trompe si peu dans le discernement admirable qu'il fait faire des uns & des autres qu'on peut assurer avec justice qu'il excelle dans l'art difficile, & délicat de distinguer l'homme d'avec l'homme; & de connoître à fond la trempe & la portée de l'esprit de chacun.

C C L X X X I I.

Le vertueux, le Philosophe, & le sage, sont auprès de lui les véritables héros, & les seuls mortels dignes d'être connus, vûs, & aimez.

C C L X X X I I I.

Il est invariable dans son estime, & dans sa protection, quand il les a une fois donnée; mais comme il ne les donne qu'au mérite, avant que de les lui accorder, il le veut connoître.

C C L X X X I V.

Comme il fait qu'entre tous ses amis,

il n'en faut avoir qu'un avec qui l'on soit moins réservé & à qui l'on fasse confidence de ses plus secrètes pensées Il les examine tous ; & celui en qui il remarque plus de prudence , plus de fidélité , plus de docilité , & plus de sincérité , il en fait son confident.

C C L X X X V.

Il ne regarde pas si c'est celui qui lui plaît le plus ; qui ait de plus belles manières , plus de bien , ou plus de pouvoir ; il n'a égard qu'à la capacité , & au bon esprit , parce qu'il fait que le bon esprit d'un ami vaut mieux , & est plus utile que toute la bonne volonté des autres.

C C L X X X V I.

Il lui dit ses vices , & ses vertus , & s'en fait connoître selon tout ce qu'il est ; afin qu'il puisse en être corrigé plus facilement , & en recevoir de bons avis selon ses besoins.

C C L X X X V I I.

Il lui laisse une pleine liberté de lui parler de ses défauts , & de l'en reprendre,
dre,

dre , parce qu'il estime sa correction.

C C L X X X V I I I.

Il ne se défie point des autres , mail il n'entretient pas avec eux le même commerce de pensées qu'avec celui-ci , parce qu'une si grande familiarité ne doit pas être commune.

C C L X X X I X.

Mais s'il ne s'ouvre pas également à tous , il a soin du moins de se les rendre tous également bien affectionnez par sa douceur , par sa tendresse , & par ses bons services.

C C X C.

Personne n'a jamais rempli si bien que lui le caractère d'un fidèle & d'un généreux ami. Les exemples qu'il en donne toutes les fois que l'occasion se présente , par les paroles , par les démonstrations , & par les effets , font voir que tout est parfait , & que tout est rare en lui : il accompagne même les témoignages de son amitié d'un certain tour de délicatesse , qui n'est commun à personne :

318 L' E D U C A T I O N
ne: & fait très-bien connoître que l'es-
prit n'a pas moins de part que le cœur
aux mouvements de sa bienveillance, &
de sa générosité.

C C X C I.

Tous ses amis lui gardent en tout temps
une fidélité inviolable, & si quelqu'un
est assez malheureux & assez lâche pour
avoir seulement la pensée d'en man-
quer, le repentir le suit de si près, que
ce monstre de perfidie est plutôt étouffé
dans son cœur, qu'il n'a eu le loisir de
s'y former.

C C X C I I.

Il cherche sans cesse les occasions d'o-
bliger, avec cette distinction si glorieu-
se dans la corruption du siècle, qu'il sert
ses amis & autres pour le seul plaisir qu'il
y trouve.

C C X C I I I.

Quelque avantageuse que soit la situa-
tion ou son mérite l'a mis, elle ne don-
ne point d'atteinte à ses belles inclina-
tions; & pour avoir l'estime de grands
qu'il

qu'il pratique plus ordinairement, on ne le voit pas moins facile à écouter les plaintes de ceux d'entre les pauvres qui ont recours à lui.

C C X C I V.

Sans fierté, sans arrogance, mais rempli de douceur, & d'amitié pour tout le monde, il se laisse aborder aisément, parce qu'il craint le sort de ces hommes qui deviennent incurables, à cause qu'ils se rendent inaccessibles; & qui se précipitent, parce que personne n'ose les approcher pour les en empêcher.

C C X C V.

Implacable envers lui-même, il ne se pardonne pas les moindres fautes pour éviter la censure, & le blâme: mais indulgent à l'égard même de ceux qui ne le sont qu'envers eux-mêmes, il ne condamne personne par passion, ni par faillie, excuse tout le monde par bonté, & son ingenuité lui fait tout interpréter favorablement pour entretenir la paix, & conserver l'union.

C C X C V I.

Il est honnête, charitable, indulgent. Il aime mieux s'exposer à être repris lui-même de trop de douceur, en n'accusant que d'inadvertance celui qui a manqué, que de donner dans le jugement, & dans l'erreur, en voulant curieusement pénétrer dans son intention, & en la condamnant comme mauvaise.

C C X C V I I.

S'il fait surprendre, & s'attirer l'affection, l'estime, & les bonnes grâces de tous ceux qui les voyent, ou qui l'écou- tent, c'est qu'il est prévenant, obli- geant, humble dans ses démarches, prudent dans sa conduite, & qu'il fait remarquer à tout le monde dans ce qu'il dit, je ne fais quoi de grand, de sincère, & de raisonnable, sans y faire entrevoir à personne rien de fier ni d'impérieux. La bonté de son cœur est en un mot le charme innocent qu'il emploie, pour se gagner celui d'un chacun.

C C X C V I I I.

Il s'est si fort attiré par ses vertus, l'a-
mour.

mour & la vénération de tous ceux qui dépendent de lui , qu'ils ne se reprochent d'autre défaut à son égard que celui de ne pouvoir autant l'aimer , qu'ils avouënt qu'il le mérite. Ils ne font des vœux que pour sa conservation & pour son bonheur. Ils n'en connoissent point pour eux de plus grand , que celui de le posséder , de le voir , de le servir , & de lui parler toutes fois & quand qu'ils le désirent. Tout le reste leurs est indifferant.

C C X C I X.

S'ils le voyent attaqué de quelques maladies fâcheuses , tous à l'envie lui présentent aussi-tôt des remèdes , & sont chacun en particulier , si pénétrez de son mal , qu'ils en ressentent en eux-mêmes le soulagement , à mesure qu'ils en aprennent quelque diminution. Ceux qui ne peuvent procurer d'adoucissements à ses douleurs , vont en chercher à leurs craintes aux piés des Autels. Les larmes , les gemissements , les jûnes , les aumônes , les prières , les sacrifices , & tout ce qu'ils croient capable de fléchir la miséricorde du Tout-puissant , est employé sans relâche à en implorer la guérison , & la longueur de sa maladie ne

sert pas moins à faire admirer sa patience, qu'à faire éclater la force, & la constance de leurs dévoûement.

C C C.

Ce qui surprend, & ce qui étonne dans ces conjonctures, c'est de le voir, tout souffrant qu'il est, moins ému de ce qu'il souffre, que ses amis qui l'environnent, & qui semblent seuls le ressentir, & y succomber.

C C C I.

Il n'est pas comme ceux qui lorsqu'ils sont malades laissent les secours humains, soit par avarice, soit qu'ils soupçonnent les Médecins d'ignorance, de malice, d'intérêt, & la Médecine elle-même d'impuissance; pour lui il a recours aux Médecins parce qu'il est dans l'ordre de Dieu de le faire; s'en raporte à leur bonne foi; & ne néglige rien de tout ce qu'ils ordonnent, parce qu'il fait que Dieu le lui défend; mais c'est en Dieu seul qu'il met toute sa confiance, parce qu'il fait que Dieu seul est le maître absolu de sa guérison, que c'est lui seul qui donne aux plantes les vertus qu'elles

les ont de purger , & qui fait operer en bien les Médecines & les remèdes que les Médecins apliquent souvent au hazard.

C C C I I.

Quelque petit même que soit le mal , il ne le néglige point. Il fait qu'un mal ne vient jamais tout seul , que les maux se tiennent comme des chaînons , & que quoi qu'un pas glissant soit peu de chose , il ne laisse pas souvent d'être suivi d'une chute fatale , sans qu'on puisse savoir où le mal aboutira.

C C C I I I.

Il contrecare la nature , la douleur , & ses passions , & tâche de rendre son esprit souple & docile , & son humeur commode , & aisée , afin de - n'être à charge à personne , & d'édifier tout le monde.

C C C I V.

S'il meurt il est regretté , parce qu'il se fait aimer pendant la vie , par sa bonne foi dans le commerce , par son intégrité dans l'exercice de sa charge , par la fidélité dans ses promesses , par son

324 L' E D U C A T I O N
attache à la vérité; par la tendresse de
sa compassion à l'égard des affligés, par
sa cordialité, par sa douceur, en un
mot pour avoir servi & contenté un
chacun.

C C C V.

Il mesure sa vie comme un homme
qui a peu & beaucoup à vivre. Il la
partage & la distribue par vertu, & par
choix, parce qu'il fait qu'une vanité
bien entendue la rend heureuse, & sa
prévoyance lui fait fixer des endroits,
où il puisse de temps à autre faire com-
me des poses, parce qu'il fait qu'une
vie qui n'a point de relâche est pénible,
comme une longue route, où l'on ne
trouve point d'hôtellerie.

C C C V I.

Il est juste dans ses actions, honnête
dans la conversation; & supporte avec
bonté l'humeur fâcheuse de ceux qu'il
fréquente.

C C C V I I.

Il plaît à tout le monde dans tout ce
qu'il fait, & dans tout ce qu'il dit, par-
ce

ce qu'il s'attache toujours & dans ce qu'il dit & dans ce qu'il fait, à l'agréable. S'il donne du chagrin à quelqu'un, ce n'est qu'à l'envieux.

C C C V I I I.

S'il a à vivre avec des personnes bouruës qui ayent l'esprit revêche, & mal-fait, ou dont l'humeur soit mauvaise, & difficile, pour se soutenir contre, il cherche des forces dans sa complaisance, de la complaisance dans sa douceur, de la douceur dans sa patience, de la patience dans sa vertu, & de la vertu dans sa raison.

C C C I X.

Il écoute ce qu'elles disent, & ne leur répond rien d'aigre, ni de contrariant, & quoi qu'il souffre, en tâchant peu à peu de s'y faire, & de s'accoutumer à leurs manières, il ne se plaint de rien, & ne les contrepoincte sur rien.

C C C X.

Sa prudence n'est jamais endormie ;
& quelque jugement qu'ayent ceux qui
lui

lui parlent, elle fait toujours le mesurer, & en reconnoître l'étendue, & la profondeur au juste.

C C C X I.

Il s'attache plus à connoître le caractère des esprits qu'à connoître la vertu des herbes & des pierres, parce qu'il à tous les jours quelque chose à négocier avec les uns, & qu'il n'a besoin des autres que par accident.

C C C X I I.

Le vice à beau se parer des habits de la vertu, & se couvrir de la noblesse de ses Partisans, ils ne sauroient se déguiser si bien qu'il ne le reconnoisse toujours, par tout où il est, pour ce qu'il est.

C C C X I I I.

Qu'il soit devenu à la mode. Que tout le monde le pratique. Que les puissants même le défendent, & s'en fassent gloire, pour se trouver avec les plus grands Personnages il n'en a pas plus de crédit, & le Sage que nous caractérisons, n'en à ni moins d'horreur, ni moins de zèle
pour

pour le combattre. Au contraire comme une tâche sur une étoffe d'or, choque bien plus la vûë que sur de la burre, ou du droguet, plus la personne viciueuse est distinguée des autres, & élevée sur le commun, plus son vice lui paroît odieux & insupportable.

C C C X I V.

Il n'est pas comme certains Sages du monde, qui s'arment, & qui se déclarent à la vérité contre leurs vices, mais qui en aiment quelques-uns qu'ils épargnent, & qu'ils choient. Naturellement plein d'horreur pour le vice, & de haine pour ses propres défauts, ceux où il s'est plu d'avantage, sont ceux qu'il châtie avec plus de sévérité, quand il les connoît; qu'il traite avec plus de rigueur, & qu'il tâche toujours de détruire les premiers.

C C C X V.

Il n'a point, & ne veut point avoir de commerce avec l'impie, & le méchant. Il a reconnu qu'à traiter avec lui il n'y avoit de sûreté ni pour le corps, ni pour l'ame; que dans le commerce, il
n'al-

n'alloit pas de bonne foi, & qu'on ne pourroit plus compter sur sa parole, que sur son amitié.

C C C X V I.

Il évite aussi soigneusement la compagnie de l'homme qui n'a point d'honneur, parce qu'il fait que celui qui ne fait point d'estime d'une bonne réputation, ne fait pas grand cas de la vertu, que le mépris de celle-ci tire sa naissance du mépris de celle-là, & qu'il est rare, pour ne pas dire impossible de trouver autre chose que des inclinations lâches & mauvaises dans un cœur, où l'on ne trouve aucun principe d'honneur.

C C C X V I I.

Il n'a de liaison qu'avec ceux qui se font une règle de leurs devoirs, parce qu'il fait qu'ils écoutent leurs consciences, & qu'ils agissent toujours selon ce qu'ils font.

C C C X V I I I.

Il aime les esprits francs & finères à cause que la flatterie lui déplaît, les
hom-

hommes de bien , parce qu'eux , & lui se ressembtent , il les louë les uns & les autres à cause de leurs vertus ; il recherche leurs amitez , parce qu'elles ont touûjours pour fondement l'honneur , & la bonne foi , mais quelques perfections qu'il remarque en eux , il les leurs dissimule , & ne cesse de les porter à se rendre plus parfaits , parce qu'il croît qu'il n'y a point d'homme si bon , qui ne puisse être encore meilleur.

C C C X I X.

S'il voit quelqu'un tomber en quelque faute , il le suporte , parce qu'il a de la douceur , & de la charité ; il l'ex-cuse même à cause de la fragilité humaine ; mais il ne s'en sert pas par prudence & par raison , & se garde bien de l'irriter par d'aigres remontrances ou par des reproches hors de saison , parce qu'il n'ignore point , qu'il n'y a pas de méchant qui ne puisse devenir encore pire , & que c'est aigrir le mal que de vouloir y remedier trop tôt & inconsidérément.

C C C X X.

Il n'est pas comme ceux qui croient
tou-

toûjours plus volontiers le mal que le bien. Il se conduit avec beaucoup de prudence à l'égard de son prochain, & comme il fait que l'infirmité & la foiblesse de la nature porte à la médifance de même qu'au mal, il n'ajoute pas foi legerement au premier venu.

C C C X X I.

Il ne croit point tout ce qu'on lui dit, ni tout ce qui lui vient dans la pensée; mais il pefe toutes les choses selon Dieu, avec circonspection, & loisir.

C C C X X I I.

Quand il doit croire, il croit d'autant plus aisément qu'il ne ment jamais, mais il se rend incrédule quand, & autant de temps que sa raison le veut.

C C C X X I I I.

Jamais il ne juge ni ne décide rien du caractère de qui que ce soit; mais quand il s'y trouve obligé, il veut entendre la personne, parce qu'il fait que *l'on connoît les métaux au son, & les personnes au parler.*

C C C X X I V.

C C C X X I V.

Il pardonne aux autres comme s'il manquoit lui-même tous les jours, parce qu'il entre dans leurs foibleffes; mais il s'abstient de manquer comme s'il ne pardonnoit à personne, parce qu'il aime l'ordre, & qu'il craint le scandale.

C C C X X V.

Mais s'il n'écoute jamais trop ce que certaines gens disent des autres; il se soucie fort peu de ce que quelques particuliers disent de lui. Il fait que la plus grande partie du monde aujourd'hui ne parle que par envie, par intérêt, ou par passion; que les uns flattent, parce que leur ambition veut se produire, & que les autres exagèrent parce que leur jalousie remuë leur bile; & que leur rancune veut se vanger.

C C C X X V I.

Different de ceux qui mettent leur bien être à faire que les autres ne soient rien, il corrige en ses amis les défauts qui les empêchent d'être, ou de devenir
quel-

quelque chose ; il avance tous ceux qui dépendent de lui , quand il le peut , mais jamais il ne cherche à nuire à personne.

C C C X X V I I.

Il n'a jamais plus d'affaire que quand il n'a rien à faire ; parce qu'il donne alors tout son loisir à cultiver son esprit.

C C C X X V I I I.

Il ne se charge ni d'occupation , ni d'envie , c'est vivre en foule , & s'étouffer.

C C C X X I X.

Il ne consume point le précieux temps de la vie en des exercices mécaniques , ni dans l'embarras des grandes affaires , c'est un malheur qui lui paroît égal de part & d'autre.

C C C X X X.

Il n'est point comme ceux qui boiteux de volonte & de jugement , se jettent tantôt d'un côté , & tantôt d'un autre , solide dans ce qu'il veut , il n'éprouve jamais de flux ni de reflux dans
ses

ses passions ni dans ses sentiments.

C C C X X X I.

Il fait toujours de bon gré, & au commencement, ce que le fou ne fait jamais qu'à la fin, & par contrainte.

C C C X X X I I.

Il ne fait rien par caprice, il sait que le caprice approche beaucoup de la passion, & que d'ordinaire il fait tout à rebours.

C C C X X X I I I.

Il voit d'abord ce qui se doit faire de bonne heure, ou à loisir, & l'exécute avec plaisir, & réputation.

C C C X X X I V.

Il n'entreprend rien que d'honnête, & ne fait rien que d'honorable. Il aime même mieux vivre oisif dans sa maison, & inconnu dans le monde, que faire chose qui puisse préjudicier à l'estime, & à la bonne opinion qu'on a de lui, parce qu'il sait qu'il est plus honteux de perdre sa réputation, que de n'en point acquérir.

C C C X X X V.

C C C X X X V.

Il veille sur tout dans tout ce qu'il fait, à ce que ses vûës soient bonnes, ses motifs plausibles; & ses intentions droites.

C C C X X X V I.

Il ne s'entête jamais de ce qu'il voudroit faire, quand il ne le doit pas: n'entreprend rien mal à propos, & à l'é-tourdi: ni ne commence rien à contre-temps, ni sans avoir examiné les suites. Qui s'est chauffé l'entendement à rebours au commencement, continuë de même dans tout le reste.

C C C X X X V I I.

Il n'est pas comme ceux qui se font un engagement de leurs bevûës, & qui lorsqu'ils ont commencé de faillir, croient qu'il est de leur honneur de continuer, si son cœur l'accuse, sa bouche ne le défend pas, une promesse imprudente, ni une résolution mal prise ne lui impose point d'obligation; il aime mieux ne paroître pas fidèle, quand il s'est enga-

engagé à la hâte, que de bleſſer ſa conſcience en faiſant ce qu'il avoit trop indiſcrettement promis de faire, quand la réflexion lui fait reconnoître que ce qu'il a promis n'eſt point juſte, & ne pas continuer ſa première bêtife, que de paroître conſtant impertinent.

C C C X X X V I I I.

Quand il veut faire quelque choſe, dont l'iſſuë ou l'aprobation lui paroifſent douteuſes, il tire quelque coup en l'air pour ſonder ſes volonteſ; il avance lentement, & tâte auparavant que d'apuyer le pié pour reconnoître où il peut le placer ſûrement.

C C C X X X I X.

Quelquefois même il parle de ſon deſſein, comme de celui d'une tierce perſonne, pour ſavoir ſ'il fera bien reçu, ou non: & ſ'il doit pourſuivre ou déſiſter, parce qu'il eſt quelquefois de la prudence de ſ'affûrer par ces fortes de tromperies innocentes, de l'aprobation, & de l'eſprit de certaines perſonnes, ſur tout de celles que l'on ſoupçonne contraires, & répugnantes.

C C C X L.

C C C X L.

Il n'amuse pas son esprit de cent chimères différentes, ni ne se propose pas mille choses à la fois comme les Capricieux.

C C C X L I.

Il ne change pas à chaque instant de pensées, & ne se contrarie pas lui-même comme l'inconstant.

C C C X L I I.

Il ne se propose que peu de choses, mais qui sont toutes solides, réelles, & utiles, parce qu'il fait, qu'il est de la prudence d'aller toujours au plus seur, & qu'il vaut mieux entreprendre peu & réussir dans ses entreprises; que former beaucoup de beaux, & de grands desseins, & échouer honteusement.

C C C X L I I I.

Il ne se relâche jamais de son devoir, parce qu'il craint les reproches de sa conscience, & qu'il fait que l'envie qui s'attache aux moindres imperfections, à

à toujours les yeux ouverts sur lui pour le considérer, remarquer ses fautes, & divulguer ses égarements.

C C C X L I V.

Il a de l'adresse, mais il ne manque jamais de religion. Et sa pitié même lui fait prendre autant de soin pour se précautionner contre les embûches des autres, que la finesse en fait prendre aux autres pour le tromper, & pour le séduire.

C C C X L V.

Comme il fait que les rencontres favorables passent incontinent, il les épie avec une grande attention, & une grande vigilance, & dès qu'elles paroissent, il les prend de volée.

C C C X L V I.

Il n'est pas comme ceux qui prennent le repos au commencement, & qui laissent le travail pour la fin, il attend à se reposer qu'il soit au bout de sa carrière. Faire autrement, c'est commencer, par où il faut finir.

C C C X L V I I.

S'il réüffit dans ses projets, il ne s'en glorifie point, mais il remercie Dieu, qui l'a permis, & n'en attribüë jamais rien à sa prudence.

C C C X L V I I I.

S'il échouë il ne s'en chagrine point, parce qu'ayant pris les mesures les plus justes & les meilleures, il n'a rien à se reprocher, il fait d'ailleurs que les affaires dépendent d'une infinité de cas fortuits, que la réüffite est un rare bonheur, & que le plus court, & le meilleur est, de faire en tout une bonne raison.

C C C X L I X.

Les malheurs qui lui arrivent, l'affligent toujourns moins que les autres, parce que la défiance le prépare à tout, & que les pertes, & les autres événements fâcheux ne le surprennent jamais. Celui qui a prévü le mal, en est moins affligé quand il arrive. Il n'y a point de pas dangereux pour ceux qui s'y attendent.

C C C L.

Il n'est point du nombre de ceux qui estiment plus une once de bonheur que des quintaux de mérite, & de sagesse, il fait plus de cas de la vertu toute seule que de toutes les richesses du monde, & même que du monde entier.

C C C L I.

Rien ne lui manque parce qu'il se tient lui-même lieu de toutes choses, & que tout ce qu'il a, est toujours avec lui.

C C C L I I.

Quelque inconstant & phantasque que l'on vante la fortune, il ne s'aperçoit jamais qu'elle change pour lui, parce qu'il fait s'accommoder à ses caprices, & changer de conduite selon les temps & les affaires.

C C C L I I I.

Cette fière adversaire en lui prenant tout, ne lui ôte rien, parce qu'il lui rend tout de bonne grace. Aussi rien ne le

340 L'ÉDUCATION
chagrine, les traverses, les afflictions,
les accidens, rien ne le trouble; au con-
traire à l'aide de sa patience, & de sa
vertu, il fait se faire un triomphe de sa
propre défaite.

C C C L I V.

Ordinairement il n'attend pas que cet-
te volage l'abandonne, & lui tourne le
dos, sage & prudent, il prend ce qui
est sur le jeu, l'emporte, & la prévient
par sa retraite.

C C C L V.

Il voit ce qui se passe parmi les hom-
mes de plus insupportable, & de plus
charmant, sans en avoir trop d'inquiè-
tude, ni trop de joye.

C C C L V I.

Rien ne lui paroît extraordinaire, par-
ce qu'il a toujours devant les yeux la
grandeur de l'Univers, & celle de l'E-
ternité.

C C C L V I I.

Il borne ses desirs, & n'a d'ambition
que pour le Ciel.

CCCLVIII.

C C C L V I I I.

Il n'est pas comme ceux qui ne respirent que pour l'argent, il fait ce qu'il vaut, & le mépris qu'il en doit, & qu'il en faut faire.

C C C L I X.

S'il n'en a point, il n'en est pas plus triste; parce qu'il ne s'en soucie point, ou peu. Il s'en console même, & s'en réjouit, parce qu'il fait que chacun accuse l'argent d'être toujours avec de la canaille: & de n'avoir pour camarades que les plus grands Scelerats du monde.

C C C L X.

Quand il en a, ce qu'il en a, est moins à lui qu'aux autres; car il s'en défait par ses glorieuses liberalitez, & s'en sert à faire plaisir à tout le monde.

C C C L X I.

Il en conserve néanmoins par prudence pour ses nécessitez présentes, & à venir, mais peu; encore ne s'amuse-t'il

pas à le compter, ni à le manier continuellement par attache. Il laisse ce soin, & ce souci à l'Avare.

C C C L X I I.

Il n'a pas trop d'avidité pour les Sciences humaines, il fait qu'elles causent toujours la distraction, & souvent les illusions. Il se contente d'en apprendre ce qu'un honnête homme n'en doit, & n'en peut ignorer qu'à sa honte.

C C C L X I I I.

Il devore les bons Livres, en tire la nourriture de son ame, & en fait les délices de son esprit: il n'est point comme ceux qui lisent indifféremment, & à la hâte tout ce qui tombe sous leurs yeux, & qui font dans leur mémoire, & dans leur entendement un galimatias, qu'on ne sauroit débrouiller. Il choisit les meilleurs Auteurs, sur chaque matiere, lit peu, réfléchit beaucoup, & s'attache toujours à ce qu'il y a de bon pour en faire son profit.

C C C L X I V.

Il n'est pas comme ces Savants du
mon-

monde, qui recherchent d'avantage dans leurs études, la Science que la vertu. Il fait que l'orgueil à coûtume de rendre ces sortes de personnes insupportables dans leurs insolences, & de les faire tomber dans l'erreur; & qu'ils ne recueillent que peu, ou point de fruit de leur application. S'il lit, ou s'il étudie, c'est pour se rendre meilleur & plus parfait, plutôt que pour avoir occasion d'en paroître plus sçavant aux yeux du monde.

C C C L X V.

Il préfère la Science de se connoître lui-même, de régler sa vie, & de modérer ses passions, à celle qui n'envisage que l'utilité des autres.

C C C L X V I.

Il ne s'embarasse point de toutes ces questions qui occupent les esprits des hommes du monde; & qui sont aussi inutiles qu'elles sont agréables & curieuses. Il y a de l'imprudence, dit-il, à négliger les choses utiles & nécessaires pour s'appliquer à des curiositez dangereuses: & c'est être fou, & extravagant que de s'occuper d'autre chose que de ce qui sert au salut.

C C C L X V I I.

Sur ce pié, il y a mille choses dont les curieux remplissent leurs esprits, & chargent leur mémoire, qu'il néglige, & qu'il dédaigne d'apprendre, parce qu'il fait qu'il y a mille choses dont la connoissance n'importe que très-peu, & même point du tout à l'ame.

C C C L X V I I I.

Il est sçavant sans orgüeil; Il décide sans préoccupation; Son discernement est toujours plein d'une justesse délicate, & il reprend avec bonté.

C C C L X I X.

Different de ces Docteurs vains & glorieux, qui cherchent à paroître & à éclater, il a moins de vanité que de crainte des talents, & de la Science qu'il a reçu, parce qu'il fait que plus on a de lumieres, plus on recevra de châtiment, si la sainteté de la vie n'y répoud.

C C C L X X.

Quand il parle il ne s'écoute point parler, parce qu'il y a du faste, de l'amour propre, & de la folie. Il ne s'arrête pas non plus en parlant, à dessein de faire remarquer qu'il trouve bon ce qu'il dit; il fait qu'il sert de fort peu d'être content de soi-même, si l'on ne contente pas les autres.

C C C L X X I.

Sans prévention pour lui, & sans préjugé contre qui que ce soit, il ne croit pas que ce qu'il pense soit admirable, & meilleur que ce que les autres disent; il tâche seulement de bien dire, & ne s'en flatte pas, parce qu'il fait que toute vaine opinion procède d'un grand fond d'orgueil, & que l'estime de soi-même, est une odieuse présomption, punie d'ordinaire d'un mépris universel.

C C C L X X I I.

Il est toujours sage, mais il affecte quelquefois de ne pas l'être, parce qu'il fait qu'en de certaines circonstances la

346 L'É D U C A T I O N
sageſſe eſt hors de ſaiſon, & que ſou-
vent le plus grand ſçavoir eſt de ne rien
ſavoir, ou du moins d'en faire les ſem-
blants.

C C C L X X I I I.

Il ne conteſte & ne contredit jamais,
parce qu'il ſait qu'à contredire, & à
contester on ſe rend ridicule; & que
peu à peu on devient inſupportable.

C C C L X X I V.

Ingenieux & ſubtil, ſ'il entrevoit des
difficultez dans ce qu'on dit, & dans ce
qu'il entend, il les propoſe & en de-
mande l'éclairciſſement pour ſ'inſtruire,
plûtôt que pour embarraſſer qui parle,
& ſe faire connoître ſpirituel & péné-
trant.

C C C L X X V.

En les propoſant il ne dit rien à deſ-
ſein, ni d'étudié pour ſe faire admirer;
Il dit ſeulement ce qu'il faut pour ſe fai-
re entendre, & vient tout d'un coup au
nœud de la difficulté, parce qu'il ſait
qu'on ſe laſſe & que l'on laſſe les autres
en faiſant un circuit ennuyeux de paroles.

C C C L X X V I.

CCCLXXVI.

Il écoute les réponses qu'on lui donne. Il les approuve quand elles sont justes ; mais quelques-mauvaises qu'elles soient , il ne les méprise point , ne s'en rit point , & jamais ne s'en prévaut.

CCCLXXVII.

Parmi les hommes qui se piquent de belles Lettres on en trouve une infinité que leur Science rend impatient ; qui ne peuvent rien entendre de simple sans murmurer , ni sans se plaindre ; que les pièces même les plus éloquentes contentent à peine. Pour lui avec toutes ses connoissances , il tolère les sottises des plus grossiers , parce qu'il sait que la meilleure maxime de la vie , c'est de souffrir , & laisse débiter aux plus ignorants , leurs plus méchantes railons , sans les rebuter , se souvenant qu'il n'a pas toujours su ce qu'il fait , qu'il en est qui savent infiniment plus qu'il ne fait , & qui souffrent autant de lui , que lui des autres , & que pour arriver à la perfection où il se trouve , il a peut-être été encore plus incommode aux autres qu'on ne lui est à charge.

C C C L X X V I I I.

Il compatit à l'impuissance de celui qui ne peut s'expliquer. Il excuse l'ignorance de celui qui ne fait pas le faire, & quand la civilité le lui permet, il aide la tardité de celui qui s'explique mal, ou avec peine.

C C C L X X I X.

Il supporte les défauts des uns, & des autres, avec beaucoup de tendresse & de patience. Il en fait même l'exercice de sa vertu, parce qu'il fait que c'est de la souffrance que naît cette inestimable paix qui fait la félicité de l'homme sur la terre.

C C C L X X X.

Il n'est pas non plus comme ces faux Doctes, qui tout remplis d'eux-mêmes sont encore esclaves de leurs volontez, & idolâtres de tout ce qu'ils pensent. Sans attache pour ses sentimens, il fait consister sa gloire à s'en défaire dès qu'on lui en fait entrevoir le faux, tandis que ces autres mettent leur point d'honneur à

à défendre par malice, les paradoxes les plus absurdes, quand ils les ont produits, seulement pour n'avoir pas la honte de se retracter.

C C C L X X X I.

Il ne s'entête ni d'opinions, ni de systèmes. Celui qui paroît le plus raisonnable est celui qu'il embrasse, encore ne se fait-il point une peine d'en changer, quand on lui en fait remarquer & sentir le foible, & qu'on lui donne pour un autre de plus grandes probabilitéz; parce qu'il croît que c'est donner dans la folie, que d'être opiniâtre, & attaché à son Sens.

C C C L X X X I I.

Il quitte toujours la dispute, avant qu'elle commence de s'échauffer, parce qu'il s'est aperçû, que les longues disputes dégènerent souvent en querelles, & engagent presque toujours dans des reproches impertinents, & hors de saison.

C C C L X X X I I I.

Plus il a de mérite, moins il croit en avoir.

avoir. Ainsi que les autres s'imaginent être des prodiges de Science, & de vertu, il se regarde comme un néant, comme un ignorant; & jamais ne se figure avec les infensez, une belle fortune, parce qu'il fait bien que la vaine imagination à pour Boureau la Réalité qui la détrompe.

C C C L X X X I V.

Loin de s'élever dans ses connoissances, il s'humilie dans son ignorance, parce qu'il reconnoît que quelque grande que soit la multitude des choses qu'il fait, le nombre de celles qu'il ignore, est encore infiniment plus grand.

C C C L X X X V.

Il se croît toujours moins prudent, moins sensé que les autres; & quoi qu'il sache, il croît tout le monde capable de l'instruire, parce qu'il est vuide de superbe, & de présomption.

C C C L X X X V I.

Que les hommes du monde tirent vanité de leur sçavoir; & fassent briller
leurs

leurs lumieres, pour être applaudis & admirez; pour lui avec toute sa Science, il aime à être inconnu, & méprisé; & ne se soucie de rien moins que des applaudissemens, & des loüanges des hommes.

C C C L X X X V I I.

Il craint de paroître dans le grand Monde, il en évite l'occasion; il se renferme, & voudroit se cacher à lui-même, parce qu'il est humble, & intérieur. Mais comme l'attention commune se reveille par l'indifference généreuse de celui qui ne se soucie pas de faire connoître son mérite, tout le monde ouvre les yeux pour le regarder, & admirer en lui, des perfections qu'il se cache, mais qu'il ne peut soustraire; & chacun à l'envie donne à son mérite les loüanges qu'il refuse à ses propres vertus.

C C C L X X X V I I I.

Il méprise le monde & le fuit. Jamais on ne le voit dans ces lieux publics, où les méchants s'assembtent pour tendre des pièges à la vertu, & concerter la perte de l'innocence.

C C C L X X X I X.

C C C L X X X I X.

Il n'est jamais moins seul que lorsqu'il est seul ; parce qu'alors , il est avec sa raison , qui lui tient lieu des plus agréables compagnies.

C C C X C.

Il la consulte avec confiance comme un disciple son maître ; il l'écoute avec une attention respectueuse , comme un enfant son Pere , & profite de ses réponses & de ses avis , comme un ami fait de ceux de son meilleur ami.

C C C X C I.

Il est moins content par tout ailleurs que dans cette agréable solitude , parce que par tout ailleurs il n'a pas de plus bel entretien , ni de plus grand plaisir que ceux qu'il a , & qu'il goute avec elle.

C C C X C I I.

Il est toujours capable de faire tout par soi , parce qu'il est toujours à soi , & qu'il ne se passionne jamais.

C C C X C I I I.

C C C X C I I I.

Il conçoit & pense bien. Il raisonne toujours juste, & ne se soucie pas de passer pour subtil, pourvû qu'il ait le don de convaincre par ses raisons, & qu'effectivement il soit solide dans sa simplicité.

C C C X C I V.

Contraire à ces Grands du monde qui ne se font des favoris, & des confidents, que pour se décharger sur eux de la haine publique, en cas que par leurs violences, ou par leurs injustices, ils obligent le Peuple à se récrier, il se fait des amis pour les aimer, & pour en être aimé, & non pas pour en faire le but des railleries, & des reproches qu'il pourroit mériter, ni pour leur faire porter sa malle.

C C C X C V.

Dans le croix qu'il en fait, il regarde moins ceux qui sauront donner dans ses inclinations par complaisance, que ceux qui sauront l'empêcher lui-même d'y donner par leurs avis, & par leurs remontrances, parce qu'il fait que pour
deve-

devenir Homme de bien, il faut avoir ou de fidèles amis qui remontrent, & qui reprenent; ou de rudes ennemis, qui ne flattent, & qui ne biaisent point.

C C C X C V I.

Il épluche les caractères du cœur, & s'étudie à distinguer celui qui rit toujours sans raison, & celui qui ne rit jamais qu'à propos, parce qu'il fait que l'un est aussi sot, que l'autre est retenu.

C C C X C V I I.

Ceux qui rient toujours, & ceux qui ne rient jamais lui paroissent également insupportable.

C C C X C V I I I.

Il fait connoître les bonnes qualitez de ceux qu'il pratique, mais il fait encore mieux les estimer en lui-même, & en faire l'éloge en public, quand il en est besoin.

C C C X C I X.

Toujours muni de Prudence, & de résolution contre les attaques, des Rustiques,

tiques, des Préfomptueux, & de tous les autres Impertinents, il n'est jamais vaincu par leur rusticité, par leurs folies, ni par leur impertinences.

C C C C.

Quand il s'explique, c'est avec tant d'esprit qu'il en donne toujours plus à penser qu'il n'en dit. Jamais la conversation n'est trop libre où il est, mais elle ne languit point.

C C C C I.

Toutes ses paroles sont édifiantes, bonnes, sages, pesées, instructives. Toutes ses actions sont prudentes, exemplaires, & bien réglées, parce que les unes & les autres sont les fruits de ses profondes réflexions.

C C C C I I.

Il n'ignore de rien, mais il ne fait pas voir qu'il sait tout. Il se contente de reprendre quand il est à propos, & si le devoir, ou l'honnêteté l'engage à s'étendre sur quelque sujet, non seulement il captive l'attention de tous ceux qui l'é-

cou-

coutent, en y développant des connoissances plausibles; il fournit encore matière à l'imitation, en leur proposant mille belles maximes à suivre, & mille vertus à pratiquer.

C C C C I I I.

Il n'est pas comme ces ames doubles, ces hommes fourbes, & flatteurs, qui ajustent toujours leurs sentiments au lieu où ils se trouvent; qui blâment, & qui méprisent les personnes en leurs absence, qu'ils respectent & qu'ils louent quand ils leur parlent. Toujours le même par tout, il est ailleurs tel qu'il est ici, & ne sera pas demain ce qu'il n'est point aujourd'hui.

C C C C I V.

Mais sur tout il ne prend jamais occasion de l'absence d'une personne, pour la décrier, non plus que de sa présence, pour lui faire des compliments ou trez.

C C C C V.

Il est digne de considération parce qu'il considère dans toutes ses actions qu'on

qu'on le regarde , ou qu'on le regarde-
ra.

C C C C V I.

Il prend garde à ce qu'il dit , & à la maniere dont il le dit. Il fait que les paroissiens écoutent , que les pierres parlent , & que les paroles donnent souvent plus de matiere à la médifance , que les actions.

C C C C V I I.

Lors même qu'il est seul , il fait comme s'il étoit en la présence de tout le monde , parce qu'il fait que tout le saura. Il regarde comme Témoins présents , ceux qui par leurs découvertes , & leur pénétration le feront après.

C C C C V I I I.

Il ne se cache point dans des cabinets retirez pour se dérober aux yeux de la médifance. Il ne craint pas que ses voisins tiennent regître de tout ce qu'il fait dans l'intérieur de sa maison. Il désire même que tout le monde l'y voye faire ce qu'il y fait. Ils n'en seroient que plus confus en faisant des retours , & des applications sur eux-mêmes , & que plus édi-

CCCCIX.

Les honneurs qu'on lui fait , peuvent souvent le rendre honteux , & confus ; Mais les mépris qu'on à pour lui ne sont jamais capables de le rendre ni plus triste , ni plus chagrin.

CCCCX.

Que le Monde & ses Sectateurs parlent de lui tant qu'ils voudront , il se met au dessus de tout ce qu'ils en disent. Il ne s'inquiète même pas de tout ce qu'ils en peuvent dire , parce que celui qui le justifie , est au dedans de lui-même : que le témoins de sa conscience ne l'accuse , & ne lui reproche rien , & que son innocence , & sa vertu l'excusent auprès de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens.

CCCCXI.

Cette innocence qu'il n'a point souillée , le rassure si fort , qu'il fait son juge du premier témoins de ses actions , hors que la discretion , la prudence , & le temps , ne lui conseillent de ne se justifier

fier que par le silence. Alors il cherche tout son repos dans la retraite ; & toute sa gloire dans le mépris des impostures de ses rivaux, & de ses ennemis ; trouve toute sa consolation dans le calme, & dans la tranquillité de son ame ; & attend toute sa récompense, de sa patience & de sa vertu.

C C C C X I I.

Il se fait de la haine de ses envieux un miroir, où il se regarde, & voit bien mieux ce qu'il est, que dans celui de la bienveillance.

C C C C X I I I.

Le seul soin qui l'occupe toujours & par tout, c'est de se comporter si bien en public & dans son particulier même, que la malignité de leur envie ne trouvant rien à reprendre dans sa conduite, ils en crévent de rage & de dépit.

C C C C X I V.

Il n'est point comme ceux qui se croient piquez de tout, parce que coupables au dedans d'eux-mêmes, ils croient qu'on

qu'on les connoît, qu'on dit pour eux tout ce qu'on dit; & font les premiers à se faire de tout ce qu'ils entendent, des applications odieuses & incommodes; Pour lui il ne se choque & ne s'ébranle de rien, parce que rien n'offense sa pureté, & que les insultes mêmes ne peuvent altérer sa patience.

C C C C X V.

S'il est repris, bien ou mal, de quelque faute, il écoute toujours avec beaucoup de docilité les remontrances qu'on lui fait, & profite des avis qu'on lui donne.

C C C C X V I.

Il s'avouë coupable quand il l'est, & s'excuse honnêtement; mais jamais il ne cherche dans les fautes d'autrui la justification des siennes, parce qu'il fait qu'il y a de la malignité à faire remarquer les imperfections des autres gratuitement; & qu'au lieu de se laver, on se noircit encore davantage.

C C C C X V I I.

Quand il est innocent, il le dit. Si
l'on

l'on ne veut pas l'en croire sur sa simple parole, & que l'on exige d'amples raisons de lui pour sa pleine justification; il laisse parler ceux qui l'accusent, les écoute tranquillement, & sans répliquer jusqu'à ce qu'ils finissent. Quand ils ont tout dit, il prend la parole, & d'un ton de voix douce, tranquille, mais ferme & assurée, il remontre son innocence, & sa candeur, détruit par ordre toutes leurs preuves; tire la confirmation & la solidité des siennes, du temps, & des circonstances; confond les témoins qu'ils ont gagnez, & corrompus; les confond eux-mêmes; & ne s'emporte jamais, ni en faisant voir qu'on lui en impose, ni après l'avoir fait remarquer. Si malgré tout ce qu'il a pû dire, on le croît toujours coupable, il se retire dans le silence de sa raison, & content du témoignage de sa conscience qui le justifie, il se met au dessus de l'injustice, & de la calomnie.

C C C C X V I I I.

Il ne se glorifie point de ses perfections, parce qu'il y a de l'impertinence. La connoissance qu'il en a, ne le flatte point jusqu'à lui faire croire qu'il est meilleur

Q

qu'un

qu'un autre, il y auroit de la présomption, dont il est parfaitement vuide. Et jamais il ne cherche à montrer qu'il est persuadé de son mérite, parce qu'il fait qu'on ne peut pas même y penser sans folie, ni sans vanité; & qu'un peu de bonne opinion de soi-même fait perdre en un instant tout ce qu'on s'est acquis de vertu pendant plusieurs années, & tout ce qu'on tient de l'estime des autres. C'est pour cela que plus il est parfait, plus il affecte de ne le paroître pas.

C C C C X I X.

Il n'est pas comme l'Ambitieux que sa passion jette dans les dignitez par toutes sortes de moyens, sans consulter s'ils sont permis ou défendus. S'il aspire aux grandes charges, c'est par le chemin de la vertu qu'il s'y fait un passage, & quand une fois il y est arrivé, modéré dans ses actions, judicieux dans ses pensées, ferme sur le bord des précipices, & presque insensible à la calomnie, il ne s'attache qu'au bien, n'y regarde que l'intérêt du public, & n'a jamais ni d'excuses, ni d'affaires, quand il s'agit de défendre la République.

C C C C X X.

Il ne s'attache autant qu'il peut qu'aux choses grandes & relevées ; mais son action n'est pas trop impatiente , & son espérance n'entre jamais sur les terres de la Présomption , ni n'avance jusqu'au quartier de l'Extravagance.

C C C C X X I.

La justice & la prudence modèrent toutes ses passions. Jamais l'ardeur ni la faillie n'en précipite aucune. Tous leurs mouvements sont règlez par la raison leurs souveraine.

C C C C X X I I.

Tout ce qu'il fait emporte une admiration secrète , qui surprend les plus difficiles , & qui ramene les plus opiniâtres.

C C C C X X I I I.

Juge integre , & bon Magistrat , Themis n'a jamais reçu aucun déchet entre ses mains.

C C C C X X I V.

Il ne connoît ni Amis, ni Parents, ni ses propres intérêts, quand il s'agit de rendre justice. Il la rendroit contre lui-même si la raison le vouloit.

C C C C X X V.

Il s'est formé une telle habitude de la garder en tout, qu'il n'a pas moins de facilité que de plaisir à rendre à chacun ce qui lui appartient de droit.

C C C C X X V I.

Il observe la Justice distributive avec tant de règle, & de proportion que le mérite & la dignité des personnes, leurs vertus, & leurs crimes ne reçoivent que selon la distinction qui leur est dûë, la récompense, ou le châtiment.

C C C C X X V I I.

Il pratique de même la Justice commutative, & par l'une, & l'autre il donne à tous ses jugements une parfaite égalité.

CCCCXXVIII.

C C C C X X X V I I I.

L'usage qu'il fait faire de la prudence dans la vie civile & politique, est le premier mobile de cette grande, & singulière vertu qui lui est si naturelle, & qui lui a enseigné si parfaitement, ce qu'il faut, & ce qu'il ne faut pas faire. C'est de cette source très-pure de la prudence, que découle la sagesse de ses conseils, de sorte qu'il est toujours un très grand Conseiller pour lui & pour les autres.

C C C C X X I X.

Comme il fait que les grands emplois demandent un grand pouvoir, & que pour en exercer dignement les fonctions, il faut avoir une autorité proportionnée à leurs exercices, il se conserve toute celle qui lui est nécessaire pour remplir l'essentiel de ses obligations, mais pas plus. Il s'en sert quelquesfois dans le monde pour calmer les esprits que la querelle irrite, & remuë; pour porter la paix dans des familles, que la dissension trouble; mais il ne la fait valoir par tout que ce qu'elle vaut chez sa raison, & n'en abuse jamais.

C C C C X X X.

Quand il siége il est sévère sans rigueur, inviolable dans l'intégrité, inflexible dans la justice, & toujours appliqué à tout entendre.

C C C C X X X I.

Il est grave, mais il n'affecte point de l'être. La gravité affectée est toujours un sujet de moquerie & de mépris.

C C C C X X X I I.

Sa gravité qui n'est donc ni une sotte contenance, ni une affectation de gestes prétieux, se fait remarquer dans son extérieur châtié, & bien composé; mais elle éclatte encore davantage dans la sainteté de ses mœurs, & dans le juste scrupule de sa conscience sagement timorée.

C C C C X X X I I I.

Il n'a point de fierté. Et quelque grand que soit le poste où il est, il se montre encore plus grand par sa retenue, par sa
mo-

modération, par son désintéressement, par son indifférence, par sa familiarité, par son humilité, & par ses vertus.

C C C C X X X I V.

Il remplit bien les obligations de son emploi, parce qu'il s'en fait véritablement un devoir : soutient sa réputation, l'augmente même, & va toujours en croissant, & en se signalant davantage par son bon cœur, par sa condescendance, & par sa benignité.

C C C C X X X V.

Il est jaloux de l'honneur, & de l'autorité de sa charge, parce qu'il connoît que sans cela elle seroit une pure ombre, & un titre sans honneur ; Mais il n'en fait point parade, parce qu'il a horreur de la vanité, & qu'il sait que l'ostentation de la dignité choque plus encore que l'ostentation de la personne.

C C C C X X X V I.

Il maintient ses droits parce que la raison le veut, mais il ne les étend point parce que la justice le lui défend.

Q 4 CCCCXXXVII.

C C C C X X X V I I.

Il parle par sentence , & agit toujours à propos. Il n'est point déréglé dans ses mouvements , trop libre dans ses manières ; ni vain dans son extérieur ; il fait que dans le monde on juge du dedans de l'homme par le dehors , & qu'en effet l'extérieur de l'homme est la façade de l'ame.

C C C C X X X V I I I.

Il ne donne pas tout d'un coup dans ce qu'on lui dit , sur tout quand on lui fait des recits d'où dire. Il fait que le mensonge est toujours le premier , & qu'il à coutume d'entraîner les fots par un *l'on dit* vulgaire qui va de bouche en bouche.

C C C C X X X I X.

Il réfléchit sur tout , examine le pour & le contre , peze toutes les raisons alléguées de part & d'autres , surseoit son jugement , demande du temps quand l'affaire est délicate , & corrige ainsi l'entêtement des autres par son doute quand
il

il ne peut calmer leurs esprits par ses décisions.

C C C C X L.

Comme il fait que la verité arrive toujours la derniere, & fort tard, guidée qu'elle est par un boiteux qui est le temps, & qu'il n'ignore pas ce qu'il lui doit, il l'attend pour former son jugement & décider sur ce qu'il a ouï, & appris, & lui garde toujours une oreille pour l'entendre, quand elle sera arrivée.

C C C C X L I.

Son intégrité éclatte dans toute sa personne; Il la fait remarquer dans ses paroles, & mieux sentir encore par ses effets.

C C C C X L I I.

Il ne fait jamais céder la raison à ses passions; au contraire il fait contraindre par sa vertu ces Rebelles à se soumettre aux ordres de cette sage Gouvernante.

C C C C X L I I I.

Il accorde sa protection à l'innocence, ses faveurs à la verité, son apui aux

Q 5

orphe-

orphelins, & tâche de les maintenir dans leurs privilèges & dans leurs droits, contre les injustices & l'usurpation.

C C C C X L I V.

Il est le Protecteur, & l'appui de la justice, aussi-bien que l'azile & la consolation des malheureux. Nul pauvre ne lui fait voir ses misères qu'il ne les soulage.

C C C C X L V.

Tout le monde est témoins qu'il ne fait servir la vérité que pour desabuser ceux qui pensent le tromper par le mensonge.

C C C C X L V I.

Orné de toutes les vertus les plus héroïques, il fait toujours le contraire de ce qu'il blâme.

C C C C X L V I I.

Il ne fait ce que c'est qu'orgueil; mais quoi que simple, & sans vanité, il ne tient pas trop de l'homme. Il fait que rien ne décredite davantage un homme, que de faire remarquer qu'il est homme.

CCCCXLVIII.

C C C C X L V I I I.

Il est judicieux & fait contrepeser la retenue de l'homme fin.

C C C C X L I X.

Il ne peut souffrir ni les traîtres, ni les ingrats.

C C C C L.

Dans les compagnies il remarque tout, & fait semblant de ne rien voir.

C C C C L I.

Il écoute, & évite de contredire avec autant de soin qu'il veille à ne pas donner sujet d'être contredit.

C C C C L I I.

Attentif à tout ce qu'on dit pour ou contre lui, il feint de ne rien entendre, & de tout ignorer.

C C C C L I I I.

Il n'est pas comme le fou qui laisse
Q 6 éclat

éclater sa colere , & qui montre tout d'abord son ressentiment ; prudent & sensé , il le dissimule , le renferme , & l'étouffe.

C C C C X L I V.

Il étudie son genie , son esprit , son cœur , ses défauts , & ses inclinations. Il fait qu'on ne sauroit être Maître de soi-même qu'on ne se connoisse à fond.

C C C C L V.

Il n'a point de défauts , ou peu , parce qu'il fait se combattre , & se vaincre.

C C C C L V I.

Il dompte ses sens , mortifie sa chair , & ne se rend jamais à ses passions. Ce seroit descendre de la condition de l'homme à celle de la bête.

C C C C L V I I.

Il s'applique à vaincre son amour propre , sa cupidité , l'envie , & à détruire en lui l'empire du vice. Ce qu'il ne peut y corriger de defectueux avec tous
ses

ses soins, & toute son attention, il le cache avec tant de finesse que tous ces Linxs, & ces Espions de la route d'autrui, s'égarent à force de chercher.

C C C C L V I I I.

Si ses passions qui, comme j'ai dit, sont toutes soumises à sa raison, sont les rebelles, il fait les contenir, & les ranger.

C C C C L I X.

Quand on la offencé, il sonde jusqu'où il est nécessaire de laisser aller son ressentiment. Mais il ne s'en laisse jamais emporter parce qu'il sait que *tout excès de passion dégénere du raisonnable.*

C C C C L X.

Il prévient par de prudentes réflexions les faillies de sa colere; & pour gourmander cette Violente, il va toujours bride en main.

C C C C L X I.

S'il y entre sans cette réflexion, il s'arrête dès qu'il s'en aperçoit, & reste ferme,

me, & sans trouble au milieu des premiers mouvements qui ont surpris son attention.

C C C C L X I I.

Jamais sa raison ne se broïille, parce que la moderation qui le gouverne par tout, le retient de court, & l'empêche toujours de franchir les bornes du devoir.

C C C C L X I I I.

Il n'imité point les esprits mal tournez qui entre mille perfections s'arrêtent au seul défaut qui s'y trouve mêlé par hazard, & qui étant sans yeux pour voir celles-là sont tout de langues pour parler de celui-ci & le grossir; Semblable à l'Abeille qui attachée à une fleur, en tire d'abord ce qu'il y a de plus doux, & de plus favorable pour en faire son miel, il s'attache tout d'un coup à ce qu'il y a de meilleur dans l'homme de bien, & de bon dans le méchant. Il n'y auroit même dans le vitieux qu'une seule perfection parmi tous ses défauts qu'il faudroit d'abord la découvrir, & l'en démêler.

C C C C L X I V.

Il passe bien sa vie parce qu'il ne se nourrit que de bonnes choses, & qu'il est sans malice.

C C C C L X V.

Il ne se mêle point avec le vulgaire, parce que le vulgaire n'est composé que de Sots; ne fait point d'attention à ce qu'il dit, parce qu'il parle en fou; ne s'arête jamais à ce qu'il pense, parce qu'il ne s'occupe que de sottises ou de malices, & en méprise toujours les décisions & les censures, parce qu'il ne se conduit que par passion, & ne censure qu'en impertinent, qu'en imprudent &c.

C C C C L X V I.

Comme il n'a point de curiosité il ne cherche point à connoître des choses des autres, ne se soucie pas de tout ce qui ne lui importe point, & ne prend à cœur que ce qui le regarde.

C C C C L X V I I.

Avec l'homme entendu il est bon enten-

tendeur, & fait fort bien démêler les intentions, & discerner ceux qui veulent faire leurs affaires en paroissant faire les siennes, de ceux qui entrent dans ses intérêts par un vrai motif d'affection, & d'amitié.

C C C C L X V I I I.

On ne le voit point se prévaloir de la foiblesse de ses Rivaux jaloux, & malins, mais toujours attentif sur leurs embuches, il fait en sorte qu'ils ne puissent eux-mêmes se prévaloir de sa droiture, & de sa bonté.

C C C C L X I X.

Quelque alerte que soient ses Envieux, & ses Adversaires, jamais il n'en est surpris, ni ne donne dans leurs pièges, parce que son bon discernement est toujours le premier en connoissance, sur tout lorsque leur intention est feconde en déguisement.

C C C C L X X.

Bien qu'il lui soit permis de désirer le meilleur, il s'attend toujours au pire, & prend en patience tout ce qui arrive.

CCCCLXXI.

C C C C L X X I.

Il estime tout le monde, parce qu'il fait ce que chacun à de bon, & que son choix va toujours au meilleur. Different en cela de ces Grands du monde qui n'estiment personne parce que laissant toujours aller leur choix, & leur jugement au pire; ils ne veulent, ni ne peuvent reconnoître ce qui est bon.

C C C C L X X I I.

Soûmis aux volontez de Dieu qui fait, & qui défait comme, & quand il lui plaît, jamais il ne contredit aux ordres de sa Providence; trouve toujours bien ce qu'elle dispose, lors même que c'est à son desavantage, & se garde bien sur tout de changer l'état pour lequel elle la destiné, parce qu'il sait qu'il ne pourroit le faire, sans s'attirer son indignation.

C C C C L X X I I I.

Il ne va point avec le Sot, parce qu'il sait qu'il y a du danger à le hanter. Mais il se garde bien sur tout d'en faire un ami, parce qu'il sait qu'il est encore plus per-

378 L'É D U C A T I O N
pernicieux de l'appeller à sa confiance.

C C C C L X X I V.

Il s'instruit seulement en remarquant de loin les dérèglements où il le voit tomber, & en se précautionnant à ses dépens.

C C C C L X X V.

Quand il aspire à la gloire, il entre dans les voyes de la retenue, de la justice, & de vertu; il y marche courageusement & ne prend point de détours, parce qu'il fait que *le plus court chemin pour arriver à la Réputation, est celui des mérites.*

C C C C L X X V I.

Il ne déprise jamais les choses qu'il désire, pour les obtenir plus facilement, ou pour les avoir à meilleur compte, il laisse cette maxime pour les fourbes, & pour les intéressés. Il se contente de n'en pas témoigner trop d'envie, parce qu'il fait que les hommes vendent bien cher à la curiosité, ce qu'ils donnent pour peu de chose à l'indifférence.

CCCCLXXVII.

C C C C L X X V I I.

Il n'est pas comme ces fous , qui après avoir fait une sottise en font encore cinq ou six autres pour l'excuser ; quand il a eu le malheur de tomber une fois dans une impertinence , il se garde bien , en voulant la justifier d'en commettre une seconde : Il aime mieux se taire , se repentir , & être humilié , en paroissant coupable quand il l'est , que se noircir , & se perdre de réputation , en voulant se faire innocent quand il ne l'est pas. *L'homme le plus sage peut bien faillir une fois , mais non pas deux.*

C C C C L X X V I I I.

Il y a des gens qui tournent tout en petite guerre. Pour lui il ne se formalise de rien que de ce qui offense la vertu ; se contente de peu , & approuve tout.

C C C C L X X I X.

Il est sincère , mais sa sincérité ne dégénère point en simplicité. Son cœur n'a pas de meilleur , ni de plus fidèle interprète que sa langue.

C C C C L X X X.

C C C C L X X X.

Il n'aprofondit jamais trop dans les pensées de ceux qui parlent, il aime mieux être respecté comme sage, que craindre pour être trop pénétrant.

C C C C L X X X I.

Il est civil sans intérêt; car comme il ne salue que pour avoir le plaisir d'être honnête, il ne prend pas garde si ceux qu'il salue lui rendent le salut.

C C C C L X X X I I.

Sa civilité s'étend à tout le monde, mais elle fait distinguer les personnes, leurs qualitez & leurs mérite; parce qu'il comprend que confondre les grands avec les petits, & traiter tout le monde de même, ce seroit couper du pain & de l'oignon avec le même couteau.

C C C C L X X X I I I.

Quelque peu civile que l'on soit à son égard, il ne se repent pas de l'avoir trop été, & jamais il ne se propose de l'être moins

moins à l'avenir, parce qu'il fait que la civilité a cet avantage, que toute la gloire en reste à qui la fait, & que ce n'est ni en lui un vice à corriger, ni pour lui un deshonneur à éviter, que d'être plus civil qu'un autre.

C C C C L X X X I V.

Loin des'offenser des incivilitéz qu'on lui fait, ni d'en prendre occasion de se refroidir, il se rend plus honnête encore, & plus respectueux à l'égard de ceux qui les lui font, pour les confondre, & leurs apprendre à vivre; Hé pourquoi cesseroit-il de se mettre en frais de ce côté-là, puisque mettre la main au chapeau, & se rendre honnête, & affable à tout le monde, est une dépence qui lui coute peu, & qu'il fait avec d'autant plus de plaisir, qu'il fait qu'elle lui est plus honorable.

C C C C L X X X V.

Les impolitesse, & les rusticitéz qui le choquent, & qu'il desapprouve dans les autres, lui deviennent utiles, elles l'obligent à se rendre attentif sur ses manieres, à châtier son maintien, & à se

se deffaire de celles que les autres pourroient desapprouver en lui.

CCCCCLXXXVI.

Il ne se singularise jamais, mais naïf, ingenu, & facile, il vit familièrement avec les uns & avec les autres, parce qu'il fait que l'on ne méprise pas seulement les gens qui font les singuliers tandis qu'ils sont à leur aise; mais qu'on les abandonne encore lorsqu'ils sont pressés.

CCCCCLXXXVII.

L'affabilité qui donne aux Grands, l'ascendant sur les esprits, & par laquelle ils se rendent les maîtres des cœurs, n'a jamais servi à tant d'usages qu'il la fait employer. Elle opere dans sa personne le même effet que le glaive de l'Oracle de Delphes, qui étoit propre à tous les ministères des sacrifices. C'est par elle qu'il vient à bout des entreprises les plus difficiles. C'est elle qui enchaîne tous les cœurs, qui les lui rend tous devoüez, & qui fait qu'on ne trouve plus rien d'impossible pour son service.

CCCCCLXXXVIII.

C C C C L X X X V I I I.

Il veut connoître pour aimer, mais ceux qu'il aime, il les aime d'une amitié parfaite, intime & cordiale; parce qu'il ne les aime que quand il les connoît. On peut dire que l'amitié qu'il envisage comme une des grandes félicités de la vie, est en lui dans un caractère achevé.

C C C C L X X X I X.

Il est fidèle, discret, & sincère. Il n'y auroit même plus de discretion, de fidélité, ni de bonne foi dans le monde qu'on en trouveroit toujours dans son cœur.

C C C C X C.

Jamais il ne rompt ses amitez, mais quelquefois il les dénouë, & c'est quand le temps lui a fait connoître que ceux avec qui il les avoit liées, ne sont que des fourbes déguisez.

C C C C X C I.

Si quelques uns de ses amis ont rom-
pus

pus avec lui, il n'en prend point occasion de divulguer par tout les confidences qu'ils lui ont faites pendant qu'ils se voyoient, parce qu'il croît que tout ce qui sent la trahison doit paroître odieux à un homme qui estime l'honneur, & que d'ailleurs il fait qu'il n'est pas permis de se prévaloir de la confiance passée de ses amis, pour se vanger de leur rupture présente.

C C C C X C I I.

Il haït si fort la médifance, qu'avec tous les fujets qu'il a d'être fâché contre eux, il ne peut souffrir qu'on touche en fa présence à leur réputation.

C C C C X C I I I.

Mais s'il est si ménager, & si soigneux de la bonne réputation de ses amis, il ne l'est pas moins de la sienne. Il l'estime parce qu'il fait ce qu'il lui en a coûté, pour se procurer ce qu'il en a. Il en est jaloux, parce qu'il en connoît les avantages, & l'utilité, & jamais il ne l'expose trop parce qu'il fait que c'est un bien fragile, mais d'un prix inestimable, qu'il ne faut qu'un instant pour perdre tout

tout ce qu'on s'en est acquis avec beaucoup de peines, pendant le cours de plusieurs années, & que jamais on ne peut la recouvrer quand une fois on l'a perdue.

C C C C X C I V.

S'il passe dans le monde pour habile dans son art, attentif sur lui-même, & jaloux de sa gloire, il se peine, il s'applique, il s'étudie à faire ce qu'il fait pour ne donner aucune atteinte fâcheuse à sa réputation, par quelque faute d'inattention, & ne la point flétrir en démentant la bonne opinion conquise de son habileté.

C C C C X C V.

Il craint de faire mal une fois seulement, parce qu'il fait que tout ce qu'un habile homme a bien fait une infinité de fois, est incapable de reparer la brèche que ce qu'il n'a fait qu'une fois mal, fait à sa réputation dans les esprits.

C C C C X C V I.

Au surplus, quelques saintes & dé-
R
fin-

finitéressées que soient ses intentions, il a soin d'envelopper toutes ses actions d'une bonne apparence, parce qu'il sait que le vulgaire ne s'arête qu'au dehors, & qu'il n'y a presque dans le monde que le vulgaire, & que les choses aujourd'hui ne passent point pour ce qu'elles sont, mais pour ce qu'elles paroissent.

C C C C X C V I I.

Que les autres tombent, fassent des fautes, se décreditent, & se perdent; il n'oublie jamais ce qu'il est, à cause de ce que font les autres, leur mauvaise conduite, n'est pour lui ni un piège ou il donne, ni un exemple qu'il croye devoir imiter, mais bien un avertissement qui le fait heureusement être toujours sur ses gardes.

C C C C X C V I I I.

Egalement circonspect dans ce qu'il fait, comme dans ce qu'il dit, il montre par sa discrétion, combien il est maître de soi-même, & s'épargne des chagrins, & des engagements que l'indiscret se procure ordinairement par ses précipitations, par son imprudence, & par ses emportements.

C C C C X C I X.

C C C C X C I X.

Contraire à ces sensuels & voluptueux du siècle, qui roulent une vie infame dans des délices criminelles, & qui dissipent dans les excès, & dans les efforts qu'ils font pour les goûter par avance & à la hâte, les années à venir, il cherche & trouve dans la médiocrité & dans la mortification les plaisirs, qu'ils cherchent en vain dans leur profusion.

D.

Loin de se laisser entraîner aux mouvements d'une inclination vitieuse, il contraint ces mouvements d'obéir aux loix de sa droite raison, & se sert de ses passions pour détruire ses passions mêmes.

D I.

Il ne trouve de repos que dans la pureté d'une bonne conscience, & de paix véritable que dans la possession de Dieu.

D I I.

Lors qu'il réfléchit sur les trompeu-

les voluptez , & sur l'aveuglement de ces hommes enyvrez & aveuglez du monde , qui semblables à des bêtes , hazardent la mort de leurs ames pour un plaisir qui passe en un instant , il s'écrie , O ! que tous ces plaisirs sont courts , faux , déréglez , & infames. Tous ceux qui les goûtent , passeront comme la fumée ; sans qu'il reste aucun souvenir de leur mon , que pour être méprisez. Tous ceux qui les cherchent , honteux & criminels , ne pourront les goûter sans confusion , ni sans amertume. Ainsi pénétré de ces grandes vérités , il renonce absolument aux désirs & à tous les mouvements de la concupiscence qui l'y portent , & met toute sa joye dans le Seigneur.

D I I I.

Il fait d'ailleurs que c'est dans le mépris du monde , & dans le renoncement aux plaisirs , qu'on trouve l'abondance des bénédictions & des délices du Ciel.

D I V.

Il fait voir dans les affaires d'Etat un genie au dessus de toutes les difficultez , & il se sert si à propos de la diligence
&

& de la lenteur , que par elles , il fait en tout temps surmonter les plus grands obstacles. C'est même au milieu des plus grands embarras , qu'il fait paroître plus d'adresse , plus de prudence , & plus de fermeté.

D V.

Son esprit pour être capable des plus grandes choses , ne s'accommode pas moins aux petites ; & ce qui est extraordinaire , c'est qu'il n'aime son crédit que pour en partager les effets avec tout le monde.

D V I.

Il n'est point comme ceux qui par un esprit d'avarice , ou manque de charité tiennent caché tout ce qu'ils savent de singulier , qui pourroit être utile à leurs prochain. Le penchant qui l'entraîne à soulager ses Freres , le porte à publier ce qu'il fait de meilleur , & à le communiquer sans reserve pour le bien général , & pour l'utilité publique.

D V I I.

Il est cet Homme intelligent qui ne s'éloigne jamais de la vertu , & qui n'a-

git que par les conseils de la prudence.

D V I I I.

Sa vie est si régulière, & sa conduite si sage, qu'on peut dire qu'il est le modèle excellent des plus belles actions de la vie.

D I X.

Il s'accommode au temps: il se soutient dans l'adversité, il n'a point d'orgueil parmi les faveurs de la fortune; il tient son esprit dans une juste modération, & dans une fermeté qui fait sa tranquillité; par tout, & en tout temps il paroît si égal, & est en effet si tranquille qu'il trouve chez ses propres ennemis des témoignages de l'intégrité de ses mœurs, & de sa grandeur d'ame.

D X.

Jamais il n'est abatu par les noires vapeurs du chagrin, ni ébranlé par les frayeurs de la crainte.

D X I.

Armé contre tout ce qui peut lui arriver

river de plus cruel , il n'est jamais surpris : Et si la douleur le force quelquefois de s'exprimer , l'esprit qui est déjà prévenu , n'en ressent point l'atteinte. Il n'est point insensible aux tourments ; mais il les souffre sans foiblesse.

D X I I.

On le trouve par tout inébranlable dans ce qu'il a résolu de bien , & avec raison , ferme à ne point suivre les mouvements dépravez du vulgaire , intrepide aux menaces des Grands , & prêt à tout subir pour la justice ; & pour la vérité.

D X I I I.

Il voit sans effroi les malheurs qui le menacent , & reçoit sans étonnement les afflictions que Dieu lui envoie. Rien ne lui paroît nouveau.

D X I V.

Le tempérament en lui ne maîtrise point sa raison. Il n'est assujetti qu'à Dieu , qui seul fait toute sa crainte & toutes ses espérances.

D X V.

Il est naturel dans toutes ses manières, parce qu'il fait que l'affectation gâte les plus belles choses; qu'elle fait perdre le prix aux qualitez les plus éminentes; qu'elle est insupportable aux autres, pénible à celui qui s'en sert, & qu'elle est le contrepoids de la grandeur.

D X V I.

Dès qu'il s'aperçoit qu'il est incommodé quelque part, il s'en retire, & n'attend pas qu'on l'en prie.

D X V I I.

Il fuit l'affectation, & en la fuyant il prend garde d'y tomber.

D X V I I I.

Il ne tire point vanité des vertus qu'il possède, ni des avantages qu'elles lui donnent. Il se les cache à lui-même, & voudroit pouvoir en dérober la connoissance aux autres.

D X I X.

D X I X.

Humble & modeste, il ne dit ni ne fait rien par ostentation. Il supprime même autant qu'il est en lui tout ce qui peut relever sa gloire, ou l'augmenter.

D X X.

Ce n'est qu'en lui qu'on trouve jointes, rassemblées, & réunies toutes les qualitez que les autres ne possèdent que séparément, & c'est en lui seul que se rencontrent essentiellement toutes les vertus particulieres, & toutes les perfections qui peuvent faire un homme de bien, un grand homme. Il est heureux, courageux, discret, éclairé, équitable, droit, clement, religieux, tendre, & plein de compassion.

D X X I.

Mais s'il est le dépositaire de tant de bonnes qualitez, il en est encore le centre, car il les renferme en lui-même, & ne les vante jamais, parce que cet orgueil est contraire à la vertu dont il est inséparable, & qu'il fait d'ailleurs que

celui qui a toutes les perfections, doit encore n'avoir point de langues pour en parler, pour être véritablement parfait, & parfaitement excellent.

D X X I I.

Il s'abstient souvent par vertu de faire de grandes choses, que sa vertu même lui donne occasion de faire, parce qu'il fait se borner dans sa sagesse.

D X X I I I.

Il est véritablement grand, parce qu'il est véritablement juste, & qu'il aime véritablement Dieu. *La grande charité fait la vraie grandeur.*

D X X I V.

Toujours du côté de la raison; il ne donne jamais dans la passion, il fait que c'est la maxime des fous.

D X X V.

Comme il fait que la meilleure chose blesse, si on la prend à contresens, & qu'elle choque si on ne la voit qu'à l'envers,

vers, il regarde chaque chose par son bel endroit; Aussi se soutient-il contre les revers de la fortune, & il vit heureux en tout temps & en tout emploi.

D X X V I.

Quelque parti que ses Adversaires aient pris, il se range toujours du plus plausible, & l'épouse, parce qu'il y a de la prudence, mais jamais il ne s'avise de prendre le pire pour les contrepointer, s'ils ont eu l'adresse de donner dans le meilleur, parce qu'il y a de la folie, & de la malignité, & que c'est s'exposer à en être vaincu tout à fait, & contraint de leur tout céder.

D X V I I.

Il se regarde tous les jours au miroir de sa réflexion, pour voir le besoin qu'il a de s'armer de patience, de courage, & de fermeté dans la Navigation de la vie civile; Navigation d'angereuse, & pleine d'éceüils, ou la réputation se brise souvent; mais jamais il ne lui arrive de s'exposer aux risques ordinaires que l'on court à se commettre avec les fous.

D X X V I I I.

Il s'examine , & ce qu'il voit qui manque à la perfection de ses connoissances, à son esprit, & à ses mœurs, l'anime au travail, & le fait entrer dans une sérieuse vigilance sur lui-même.

D X X I X.

S'il remarque en lui quelques défauts il s'applique à les corriger & à s'en débarrasser, parce que c'est la maxime des personnes prudentes qui aspirent à la perfection, mais il ne s'en console pas sur ce que les autres en ont aussi, parce que c'est la consolation des insensés, & des fots, qui sont bien aises de courir, & de s'égarer dans la voye d'iniquité.

D X X X.

Qu'il y en ait qui trouvent un raffinement de plaisir dans la grandeur même de l'infamie, qui affectent de se rendre célèbres par des faits dignes de blâme, faute d'avoir occasion, ou volonté de le pouvoir devenir par des actions dignes de loüanges: Pour lui il ne cherche

che à se distinguer que par une vertu sage & modérée, par sa prudence dans sa conduite, par sa retenuë dans ses manières, & par sa conformité dans toutes ses actions.

D X X X I.

Il n'oublie jamais ce qu'il est par rapport à ce que sont les autres; leur bassesse ne le rend point orgueilleux dans son élévation, & en les reconnoissant pécheurs, il ne se regarde pas comme un saint.

D X X X I I.

Il n'est pas moins sobre que modéré au milieu des délices, & des grandeurs.

D X X X I I I.

Quand il prend quelques divertissemens, ils sont honnêtes, & ce n'est que pour donner de nouvelles forces à son esprit, toujours appliqué aux grandes affaires.

D X X X I V.

S'il abandonne quelques heures de la nuit au sommeil, c'est avec tant de règle, & d'économie, qu'il fait bien voir qu'il

qu'il ne retranche qu'avec peine à sa vigilance, le peu de temps qu'il ne sauroit refuser à la nécessité de son corps.

D X X X V.

Semblable à Janus, que la Fable nous représente avec deux faces tournées l'une vers le passé, l'autre vers l'avenir, il est à couvert de toutes surprise. Il dort, si on le peut dire, les yeux ouverts, & il veille toujours, même dans son plus grand repos à la conservation des intérêts de ceux qu'il protège, & de ses propres droits.

D X X X V I.

Pour se distinguer des autres, il n'affecte point un air extraordinaire, une singularité extravagante qu'il garde dans ses manières & dans toutes les actions. Il est simple dans ses démarches, dans ses discours, dans ses vêtemens, en toute sa personne; Il ne sert de rien, dit-il, de se singulariser, sinon à se faire passer pour un original impertinent, & à provoquer alternativement la moquerie des uns, & la mauvaise humeur des autres.

DXXXVII.

D X X X V I I.

Il suit les modes de son País, & lorsqu'il se trouve en Espagne, il ne s'habille pas à la Françoise s'il est Espagnol; de même que quand il est en France, il ne s'habille pas à l'Espagnole, s'il est François.

D X X X V I I I.

Il n'est pas comme ceux qui vont à la campagne avec le haussécou, & à la Cour avec un rabat: qui pour raffiner toujours en singularité inventent chaque jour des nouveautez; qui abhorrent tout ce qu'on pratique, & qui croiroient avoir mal employé la journée, s'ils ne l'avoient signalée par quelque ridiculité de nouvelle trempe. Il regarde toutes ces différentes personnes, comme autant de joueurs de marionettes, vit à la Cour en homme de Cour, à la Campagne en homme de Campagne, & s'accommode toujours à la bienséance des temps & des lieux. Il fait bien que la moquerie aujourd'hui n'a pas besoin de ragout.

D X X X I X.

Il passe de temps en temps par où les
autres

autres passent, pour ne pas être d'exception, parce qu'être singulier, c'est condamner les autres. Il fait ce qu'ils font, parce qu'il est bien aise de vivre avec tout le monde, & qu'il craint d'être incommode à qui que ce soit. Il fait même quelquefois, pour se conformer à l'usage, ce qu'il s'abstiendrait par vertu de faire s'il étoit en son particulier; mais jamais il n'offense son devoir, ne pousse trop loin la liberté, ni ne donne dans la folie commune, parce qu'il fait que celui qui est tenu pour fou en public, ne sera pas tenu pour sage en particulier, & que l'on perd plus de réputation en un moment de licence, que l'on n'en gagne par un long sérieux.

D X L.

Il ne se détermine point sur ce que font les hommes entêtez, & prévenus: & s'il en voit qui donnent dans le faux, & dans le mauvais, il ne les regarde point pour se faire une règle de leurs choix: mais il examine ce qui est plus plausible & plus raisonnable, & l'embrasse, parce qu'il lui paroît le meilleur & le plus seur. C'est ainsi que toujours avec la vertu, & pour la raison, il se conserve
dans

dans le centre de la bonne opinion qu'on a de lui, sans craindre que sa réputation souffre la moindre flétrissure, la plus légère atteinte.

D X L I.

S'il fait peu dans sa profession, il s'en tient toujours au plus certain. Ce qui est autorisé ne sauroit manquer. La sûreté d'ailleurs vaut mieux que la singularité, tant pour le Sçavant que pour l'Ignorant.

D X L I I.

Qu'il sache, ou qu'il ignore, en tout temps docile, & plein de bonne volonté, il prête l'oreille à tout ce qu'on lui dit pour son amandement, & défère beaucoup aux bons avis qu'on lui donne, parce qu'il sait qu'il y a toujours du devoir, & souvent de l'honneur à faire place aux bons avis, & qu'il faut être rempli de soi-même pour refuser de les entendre.

D X L I I I.

Comme il craint beaucoup pour les conséquences des mauvaises procédures dans les affaires importantes; quelque
bien

bien versé qu'il soit dans la pratique, il ne remuë, ne procède, & ne détermine rien, sans avoir consulté ceux qu'il croît les plus sages & les plus prudents d'entre ceux qu'il connoît, parce qu'il fait que l'homme le plus intelligent dans les affaires, ne doit pas s'en tenir à son sentiment particulier; qu'il doit recourir au conseil, & que quelque expert, & parfait que l'on soit, on a quelques-fois besoin des lumieres & des avis des autres.

D X L I V.

Il ne sollicite jamais que pour de bonnes affaires; il aimeroit mieux perdre tout ce qu'il a de biens, & de prétentions, que faire remuer ses amis pour des choses qui pourroient engager leur conscience, exposer leur honneur, ou leur devenir dans la suite un sujet de repentir, & de chagrin, parce qu'il fait qu'il vaut mieux savoir entretenir, & conserver ses amis que ses biens. Il ne les employe pas à toute occasion. Ce seroit les fatiguer, & les rebuter. Il ne se sert de leur crédit que dans des choses d'importance, & n'abuse jamais de leur bonne volonté.

D X L V.

Il ne s'arête pas aux aparences des choses, il les pénètre, & les regarde en elles-mêmes, parce qu'il fait que les choses sont bien autres dans le fond qu'elles ne paroissent au dehors, & que rien n'est plus ordinaire que de voir des laideurs effectives, en imposer par l'aparence d'une beauté empruntée qui les dore.

D X L V I.

Il ne cherche point à se produire, à s'intriguer, à se faire par tout de compagnie, & de fête. Extrêmement retenu, il ne vient point qu'on ne l'appelle, ne va jamais qu'on ne l'envoie, & laisse les intrigues à d'autres. Il n'y a qu'auprès d'un malheureux qu'il acourt sans être mandé.

D X L V I I.

Plein de dégoût pour tous les plaisirs de la vie, qu'il à toujours envisagé comme passagers & de peu de durée, il n'est sensible qu'à celui de répandre ses bienfaits, & c'est le seul qui lui paroisse capable

pable de suffir aux mouvemens de son grand cœur.

D X L V I I I.

Dès que par quelque endroit on s'est rendu digne de son estime, ou de ses liberalitez, on est assuré d'en ressentir aussi-tôt les effets.

D X L I X.

Quand il distribuë les reeompenses ou ses dons, c'est avec toute sorte de prudence & de discernement; & delà naît l'étude & l'aplication de tous ceux qui le pratiquent, à s'en rendre dignes; Il ne donne pas tout à la fois tout ce qu'il veut donner, il en reserve en promesse une partie pour obliger honnêtement ceux qu'il recompense, ou qu'il gratifie, à perseverer dans la recherche de ce qui est honnête, & dans la pratique de ce qui est glorieux, par la crainte d'être privé de ce qu'il leur fait espérer. Il est bien aise d'ailleurs de s'épargner le chagrin qu'ont ceux qui ont tout donné, de n'avoir plus rien à donner; & aux autres celui qu'ont ceux qui ont tout reçu, de n'avoir plus rien à recevoir.

D L.

Qu'il y ait des malheureux assez ingrats (après avoir reçu les secours qu'ils imploroient) pour envelopper dans leurs malheurs ceux qui les leurs ont prêtés, & pour se consoler aux dépens de ceux la même qui les aident à porter le poids de leurs afflictions. Pour lui il ne prend pas garde si les misérables qu'il assiste se prévaudront jamais contre lui de sa propre assistance, il engage ses biens, sa personne, sa santé, & quelquefois il hazarde sa fortune, & sa vie pour les secourir, & les tirer de la misère, parce qu'il a de la compassion, & de la charité.

D L I.

Dans les pertes les plus sensibles, comme de ses Pere, Mere, Freres, de ses Enfans, de ses biens, & tout ce qu'il a de plus cher; la nature, la sagesse & la soumission aux ordres Divins font ordinairement en lui tous leurs effets, & on ne le voit pas moins homme par les témoignages de sa tendresse, que Philosophe & Chrétien par sa constance & sa résignation.

DLII.

D L I I.

Il prend garde à lui lorsqu'il se trouve dans la Compagnie d'un grand questionneur, il s'en defie comme d'un espion qui le sonde, & s'il remarque un peu de légèreté en lui, il dissimule & déguise tout à son imprudence, & à sa curiosité.

D L I I I.

Il n'ouvre son cœur & ne dit ce qu'il pense & ce qu'il minute, qu'à très-peu de personnes: encore quand il le fait, est-ce avec tant de jugement & de précaution, que ceux à qui il se fie n'en peuvent prendre avantage, & risquent autant que lui pour l'honneur & pour l'intérêt.

D L I V.

Il est lui-même le concierge de son secret, & quand il est de conséquence, jamais il ne le laisse passer de son cœur à sa bouche.

D L V.

Il n'employe pas à chaque fois toute sa capacité, il use de ménagement dans
ses

ses actions comme dans ses paroles, & ne montre jamais sa suffisance ni ses forces qu'à demi, parce qu'il fait que s'il est utile de tout savoir, il n'est ni expédient de faire, ni honnête de dire tout ce que l'on fait, *omnia scire, non omnia exequi.*

D L I V.

Son ame, simple pure, & constante, n'est point dissipée par la multiplicité des choses, parce quelle ne s'y attache que successivement, qu'elle les raporte toutes à la gloire de Dieu; & que tranquille elle même, ses propres intérêts ne la peuvent agiter.

D L V I I.

Il règle tout au dedans de lui-même avant que de rien produire au dehors, & n'en vient à l'exécution qu'après de longues & de sérieuses réflexions.

D L V I I I.

Si son autorité soumet quelques mortels à son obéissance, il a soin que la raison en soit toujours la règle pour les persuader, en s'attirant en même temps leurs

leurs respects & leurs amours, parce qu'il fait que les sujets n'obéissent jamais à leurs maîtres, ni les Petits aux Grands avec tant de soumission & de plaisir, que lorsqu'ils sont prévenus que la raison est l'ame des commandemens qu'on leur fait.

D L I X.

Si quelquesfois comme le Soleil qui par son coucher prive une partie du monde de ses clartez, il est obligé malgré lui de cacher la lumiere de sa benignité sur quelques-uns de ceux qui sont exposez à ses regards & à son pouvoir, pour faire place aux ténèbres des châtimens & des suplices, c'est parce que ces nuits affreuses sont nécessaires au repos de ceux qui n'ont que du zèle pour la Religion & pour les Loix. Mais comme ce n'est qu'à regret, & pour le bien public qu'il s'y résout, il prend souvent plaisir à faire voir que sa langue est toujours aussi prête à prononcer les graces, que son cœur a de penchant à les accorder.

D L X.

Il excite l'industrie & le travail par ses loüanges & par ses biensfaits, & ne cherche

che qu'à répandre ses largesses sur ceux que l'émulation, & l'action mettent en état de les mériter.

D L X I.

Pour se faire respecter sans se faire haïr, il mêle l'aigre & le doux, & fait si bien temperer l'un & l'autre, qu'il fait faire le méchant sans cesser d'être bon.

D L X I I.

Ses ennemis mêmes trouvent du goût dans les paroles, parce qu'elles sortent toutes d'une bouche toujours pleine de sucre & de douceur.

D L X I I I.

Les affronts, & les insultes qu'il en a reçû, il les oublie toutes & les leurs pardonne.

D L X I V.

On ne l'entend point se plaindre des offences qu'on lui a faites, parce qu'il prévoit que se plaindre de ces sortes d'injures c'est donner lieu à celles de l'avenir, & qu'il arrive souvent que l'on soit
S traité

410 L'É D U C A T I O N
traitté de celui à qui-l'on se plaint, de
la même manière qu'on l'a été par ceux
desquels on se plaint.

D L X V.

Jamais sa mémoire n'a l'impertinen-
ce de venir renouveler à contretemps
les choses passées: sur tout lorsqu'elles
pourroient être un sujet de mortification
ou de chagrin à leurs Auteurs présents,
ou absents.

D L X V I.

Il publie par tout les obligations qu'il
a aux gens, & par-là il conserve l'esti-
me de ses amis, & tient ses ennemis
dans le respect & dans le devoir.

D L X V I I.

Dans l'absence de ceux qui l'ont ai-
dé & secouru dans ses besoins, il parle
souvent des graces qu'il en a reçues, &
en rendant ainsi sa reconnoissance pu-
blique, il s'aquitte en partie de ce qu'il
leur doit, gagne le cœur & les bonnes
graces de ceux qui l'écoutent, & les in-
vite honnêtement à se mettre en frais
pour l'obliger aussi.

DLXVIII.

D L X V I I I.

On se fait un plaisir de l'obliger à l'envi, parce qu'on remarque qu'il en fait un de divulguer & de reconnoître les biens-faits, & qu'il n'en a pas si-tôt reçu un, qu'il cherche par les liens d'une attache plus forte, par une soumission plus parfaite, & par une reconnoissance plus genereuse, les moyens d'en mériter d'autres.

D L X I X.

Que les uns & les autres tombent dans de grandes fautes; Qu'ils commettent de grands péchez; Qu'il l'apprenne; Qu'il le voye; il n'en prend point occasion de s'en prévaloir, de s'en déregler, ni de s'estimer plus parfait qu'eux. Si la nature & l'expérience lui apprennent que tous les hommes ont reçu la foiblesse en partage, son humilité lui fait croire que personne n'est plus fragile que lui.

D L X X.

Il n'est pas comme l'hipocrite qui a toujours deux visages & souvent deux cœurs.

DLXXI.

Toutes les marques de la Religion sont imprimées sur son front ; mais tous les préceptes de la loi sainte qu'il professe , sont encore mieux empreints sur les tables de son cœur.

DLXXII.

Si sa condition ne lui permet pas de mener une vie libre & privée , pour paroître dans le monde , & s'y élever peu à peu & selon Dieu , il se sert de la médiation & de l'apui d'une Personne Puissante , dont il a sçu se ménager la connoissance & la protection ; car il fait qu'il n'y a personne qui ait d'abord tant d'esprit & de bonheur , qu'il puisse se produire & s'avancer , s'il n'a outre la matière & l'occasion ; un Protecteur qui le mette en crédit. Mais comme il ne se propose point de s'arrêter , où il ne doit que passer. Il ne porte ni ses vûes ni ses pensées sur les fastueuses grandeurs du monde. Tous ses honneurs , tous ses biens , & toutes ses dignitez ne lui paroissent pas dignes d'un seul de ses desirs.

DLXXIII.

D L X X I I I.

La gloire éternelle est l'unique objet de son ambition. C'est au Ciel que se terminent toutes ses espérances. C'est pour le Ciel qu'il ne se soucie point des magnificences & des distinctions du monde, parce qu'il fait que c'est peu, & même que ce n'est rien que d'être grand dans ce monde, au lieu que c'est beaucoup de l'être en l'autre.

D L X X I V.

Enfin il pense toujours à sa dernière heure, & l'attend par tout. Mais quoiqu'il attende la mort à tout moment, il n'est pas si assuré de mourir, que de ressusciter un jour; aussi sans craindre l'une, il fait son espérance de l'autre.

F I N.

Non Cuivis homini contingit adire Corinthum. Hor. 1. Epist. 17.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenus dans ce Livre.

Q ue notre bonne & mauvaise fortune dépend de notre conduite.	Pag. 7
Que les Gens de Qualité doivent chercher leur fortune à la Cour.	14
Deux voyes qui conduisent à la Fortune.	22
La voye la plus courte, est d'entrer dans les plaisirs du Prince.	27
Qu'il est dangereux de se mêler des Amours de son Maître.	34
Que la grande Fortune aveugle souvent le Favori.	37
Exemple d'un Sage Favori.	41
Methode de vivre avec ses Amis dans la Cour.	43
Methode de se conduire avec ses Ennemis & ses envieux.	48
Comment on doit vivre avec les ennemis chez.	52
	Qu'il

T A B L E.

Qu'il faut avoir des Amis inconnus , & le moyen de se donner de garde des petits Colets. 59

De la Sageſſe & de l'Oeconomie d'un jeune Courtiſan. 69

Que la Fortune ne ſauroit élever un ſat , & ce qu'il doit faire. 73

Que le Mariage ſert à la Fortune , & ſi un Homme de qualité doit préférer une Princeſſe à une Femme de ſa condition. 77

S'il faut être amoureux pour ſe Marier. 83

Si le Bien eſt préférable à la naiſſance. 86

Qu'on doit faire un Ami fidelle , & qu'un Homme de qualité ne doit pas être eſtimé malheureux, ſi la Cour lui fait injuſtice. 88

Que la Soutane eſt plus propre à faire fortune que l'épée , & les avantages qu'en peut tirer un Homme de Qualité. 95

Que perſonne n'eſt content de ſa Fortune. 100

Que le mérite eſt propre à tous les Hommes , & que l'Etat Monarchique eſt le ſeul ſouhaitable à la Nobleſſe. 103

Que nos Voiſins donnent plus au mérite qu'à la naiſſance , & à l'utilité du Commerce. 109

Ce que doit pratiquer un Gentilhomme qui cherche ſa fortune dans la Guerre. 115

Que la Fortune d'un Gentilhomme dépend du bon ou mauvais choix qu'il a fait en ſe donnant à un Maître. 121

Qu'il doit établir ſon eſtime dans l'eſprit de ſon Maître, avant que d'entrer en ſon ſervice , & comment il ſ'y doit conduire. 124

S'il

T A B L E.

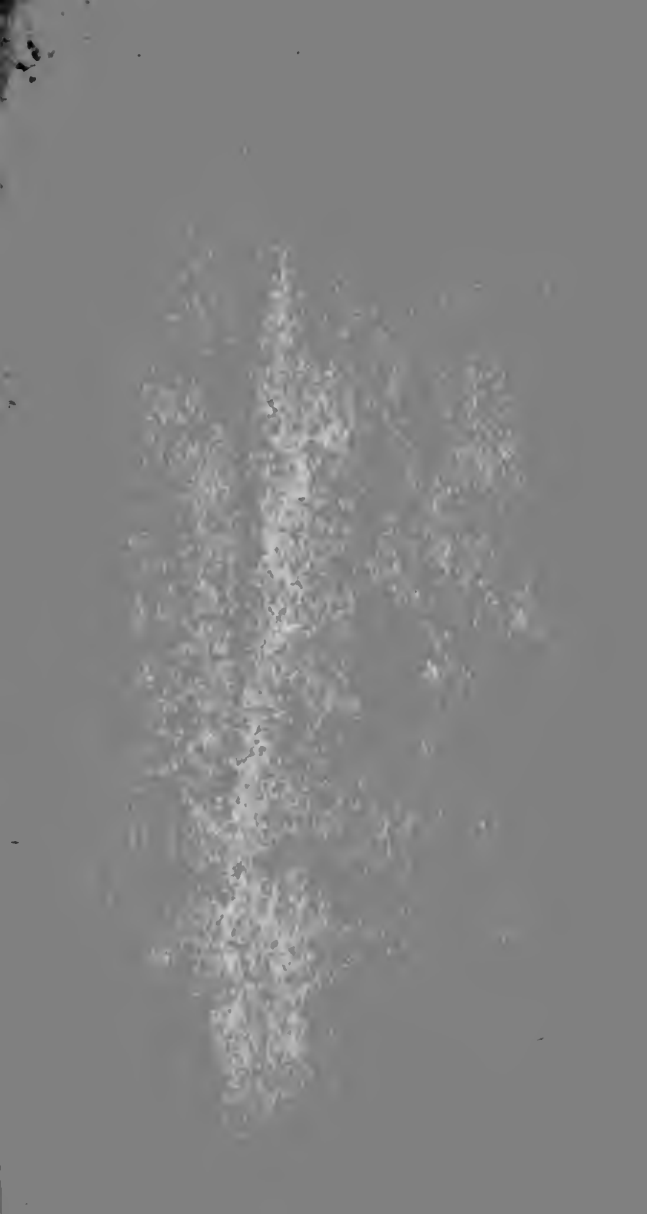
- S'il vaut mieux servir un Maître habile-homme, qu'un Maître de peu de sens.* 128
- Que les Sciences sublimes nuisent plus qu'elles ne servent à un Gentilhomme qui porte l'épée, ce qu'il doit savoir, & que l'application est nécessaire pour bien réussir en toutes choses.* 133
- Qu'il doit aimer son Maître, & comment il se doit conduire avec lui.* 145
- Qu'il doit tâcher d'être employé à traiter les affaires de son Maître à la Cour, & pour-quoi.* 151
- Qu'il peut passer du service d'un Seigneur à celui du Roi ou d'un grand Prince, & qu'un Maître doit traiter un Gentilhomme avec douceur.* 158
- Qu'il ne se doit pas rebuter pour la mauvaise humeur de son Maître, & de l'erreur de ceux qui méprisent la Charge de Secrétaire.* 164
- Pourquoi nous sommes moins scavans que les Anciens.* 171
- Qu'un Gentilhomme qui se sent de la disposition naturelle aux Lettres s'y doit donner, & que nul ne peut être Savant sans inclination.* 176
- Qu'un Gentilhomme scavant à le choix de toutes les professions, & que la Science du monde lui est très-nécessaire,* 182
- Que les Conférences sont plus utiles que l'étude des Lettres.* 189
- Qu'il faut fuir les Méchans & les Sots.* 194
- Si un Particulier doit jouer aux Jeux de hazard,*

T A B L E.

<i>zard, & comment.</i>	199
<i>Si la Science & l'exercice de la Chasse servent à la fortune.</i>	206
<i>Que les Maîtres les plus utiles sont les Financiers.</i>	208
<i>Si les règles de la prudence nous peuvent rendre heureux.</i>	211
<i>De la vanité de l'Astrologie Judiciaire, de la folie des hommes, & que la probité fait notre fortune réellement.</i>	215
<i>Maximes.</i>	224

F I N.





FROM THE
PERSONAL LIBRARY OF
JAMES BUELL MUNN

1890 - 1967

BOSTON PUBLIC LIBRARY

